

LETTRES
CHINOISES,

INDIENNES

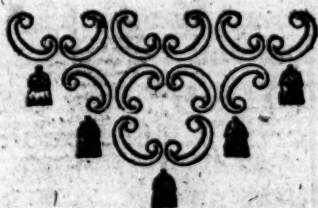
ET

TARTARES.

A MONSIEUR PAW,

PAR UN BENEDICTIN. *t*

Avec plusieurs autres Pieces intéressantes.



L O N D R E S.

M. D. CC. LXXVI.

LETTERS
CHINOISES

INDIENNES

ET

TAKTARRES.

A MONSIEUR P. W.

PAR UN BENEDICTIN.

~~Acc. plumeau et autres Pieces interessantes~~

44.
6. 6.
72.



L O N D R E S

M D C C L X V I

LETTRES CHINOISES ET INDIENNES.

PREMIERE LETTRE.

Sur le Poëme de l'Empereur Kien-long.

JE prenais du café chez Mr. Gervais dans la ville de Romorantin voisine de mon Couvent : je trouvai sur son comptoir un paquet de brochures intitulé : *Moukden par Kien-long*. Quoi, lui dis-je, vous vendez aussi des livres ? Oui, mon Révérend Pere ; mais je n'ai pu me défaire de celui-ci, on l'a rebuté comme si c'était une Comédie nouvelle. Est-il possible, Mr. Gervais, qu'on soit si barbare dans une Capitale où il y a un Libraire & trente Cabaretiens ? Savez-vous bien ce que c'est que ce Kien-long qu'on néglige tant chez vous ? Apprenez que c'est l'Empereur de la Chine & de la Tartarie, le Souverain d'un pays six fois plus grand que la France, six fois plus peuplé, & six fois plus riche. Si ce grand Empereur fait le peu de cas qu'on fait de ses vers dans votre ville, (comme il le saura sans doute ; car tout se fait) ne doutez pas que dans

sa juste colere il ne nous détache quelque armée de cinq cents mille hommes dans vos faubourgs. L'Impératrice de Russie Anne était moins offensée quand elle envoya contre vous une armée en 1736 : son amour-propre n'était point si cruellement outragé ; on n'avait point négligé ses vers : vous savez ce que c'est que *Genus irritabile vatum*.

Hélas ! me dit Mr. Gervais, il y a quatre ans que j'avais cette brochure dans ma boutique, sans me douter qu'elle fût l'ouvrage d'un si grand homme. Alors il ouvrit le paquet : il vit qu'en effet c'était un poème du présent Empereur de la Chine, traduit par le Révérend Pere Amiot de la Compagnie de Jésus ; il ne douta plus de la vengeance ; il se ressouvint combien cette Compagnie de Jésus avait été réputée dangereuse, & il la craignait encore, toute morte qu'elle était. Nous lumes ensemble le commencement de ce poème : Mr. Gervais a du sens & du goût ; & s'il avait été élevé dans une autre ville, je crois qu'il aurait été un excellent homme de lettres. Nous fumes frappés d'un égal étonnement ; j'avoue que j'étais charmé de cette morale tendre, de cette vertu bienfaisante qui respire dans tout l'ouvrage de l'Empereur. Comment, disais-je, un homme chargé du fardeau d'un si vaste Royaume a-t-il pu trouver du temps pour composer un tel poème ? Comment a-t-il eu un cœur assez bon pour donner de telles leçons à cent cinquante millions d'hommes, & assez de justesse d'esprit pour faire tant de vers, sans faire danser les montagnes, sans faire enfuir la mer, sans faire fondre le soleil & la lune ? Mais comment une

L E T T R E

nation aussi vive & aussi sensible que la nôtre a-t-elle pu voir ce prodige avec tant d'indifférence? Auguste, il est vrai, aussi grand Seigneur que Kien-long, était homme de lettres aussi; il composa quelques vers; mais c'étaient des épigrammes bien libertines: il ne savait s'il coucherait avec Fulvie femme d'Antoine, ou avec Mannius.

*Quid si me Mannius dret
Pudicem, faciam? Non puto, si sapiam.*

Voici un Empereur plus puissant qu'Auguste, plus révérend, plus occupé, qui n'écrit que pour l'instruction & pour le bonheur du genre humain. Sa conduite répond à ses vers; il a chassé les Jésuites, & il n'a gardé de cette Compagnie que deux ou trois Mathématiciens: cependant, quelque cher qu'il doive nous être, personne n'a parlé sérieusement de son poème, personne ne le lit, & c'est en vain que Mr. de Guignes s'est donné la peine de le joindre à l'histoire intéressante de Gog & de Magog ou des Huns! Je vois que dans notre petit coin de l'Occident nous n'aimons que l'opéra comique & les brochures.

Mais, répondit Mr. Gervais, si on ne lit pas le beau poème de Moukden composé par l'Empereur Kien-long, n'est-ce pas qu'il est ennuyeux? Quand un Empereur fait un poème, il faut qu'il nous amuse; je dirais volontiers aux Monarques qui font des livres: Sire, écrivez comme Jules César, ou comme un autre héros de ce temps-ci, si vous voulez avoir des lecteurs.

Je répondis à Mr. Gervais, que l'Empereur de la Chine ne pouvait avoir le bonheur d'être né Français & d'avoir été baptisé à Romorantin; que la terre, toute petite planète qu'elle est par rapport à Jupiter & à Saturne, est pourtant fort grande en comparaison de la Généralité d'Orléans dans laquelle notre ville est enclavée: songez, lui dis-je, que la Tartarie orientale & occidentale sont des régions immenses, dont sont sortis les conquérants de presque tout notre hémisphère. Kien-long le Tartaro-Chinois est le premier bel-esprit qui ait fait des vers en langue Tartare. Le savant & sage Pere Parenin, qui demeura trente ans à la Chine, nous apprend, qu'avant cet Empereur Kien-long, les Tartares ne pouvaient faire des vers dans leur langue, & que lorsqu'ils voulaient traduire des vers Chinois, ils étaient obligés de les traduire en prose (*), comme nous faisons du temps des Daciens.

Kien-long a tenté cette grande entreprise; il y a réussi; & cependant il en parle avec autant de modestie que nos petits poètes étalent d'orgueil & d'impertinence. *L'aplication & les efforts suppléeront*, dit-il, *aux talens qui me manquent.* (†) Cette humilité n'est-elle pas touchante dans un poète qui peut ordonner qu'on l'admire sous peine de la vie?

Sa Majesté Impériale s'exprime sur lui-même avec autant de modestie que sur ses vers;

(*) Voyez le Tome IV. de la collection du Pere Duhalde, page 85, édition d'Hollande.

(†) Poëms de Moukden ou Mougden, page 11.

L E T T R E

& c'est ce que je n'ai point encore vu chez nous. Voyez comme au lieu de dire, nous avons fait ces vers de notre certaine science, pleine puissance & autorité impériale, il dit, pag. 34 du prologue, ou de la préface de l'Empereur, „ l'Empire ayant été transmis à ma „ petite personne, je ne dois rien oublier „ pour tâcher de faire revivre la vertu de mes „ ancêtres; mais je crains, avec raison, de „ ne pouvoir jamais les égaler. ”

Mr. Gervais m'interrompt à ces mots, que je prononçais avec une tendresse respectueuse. Il gromelait entre ses dents. La modestie de ce sage Empereur ne l'empêche pas pourtant d'avouer ingénument, que sa petite personne descend en ligne directe d'une Vierge céleste (*), sœur cadette de Dieu, laquelle fut grosse d'enfant pour avoir mangé d'un fruit rouge. Cette généalogie, ajouta Mr. Gervais, peut inspirer quelque dégoût.

Cela peut révolter, lui répondis-je, mais non pas dégouter; de pareils contes ont toujours réjoui les peuples. La mère de Gengis-Kan était une vierge, qui fut grosse d'un rayon du soleil. Romulus, longtemps auparavant, naquit d'une Religieuse, sans qu'un homme s'en mêlât. Que deviendrons-nous, nous autres compilateurs, & où en ferait notre art diplomatique, si nous n'avions pas des traits d'histoire de cette force à débrouiller? Réduisez l'histoire à la vérité, vous la perdez; c'est Alcine, dépouillée de ses prestiges, réduite à elle-même. Songez

(*) Poème de Moukden, pag. 13.

d'ailleurs que le poëme de Moukden n'a pas été fait pour nous, mais pour les Chinois.

Eh bien donc, répondit Mr. Gervais, qu'on le lise à la Chine.

L E T T R E II.

Réflexions de Don Ruinard sur la Vierge dont l'Empereur Kien-long descend.

JE rendis hier compte de cette conversation au savant Don Ruinard, mon confrere, qui me parla ainsi: „ Vous avez eu tort de nier les couches de la Vierge céleste & de son fruit rouge; vous pourrez bientôt aller à la Chine remplacer les Révérends Peres Jésuites; vous courrez de grands risques si on sait que vous avez douté de la généalogie de l'Empereur Kien-long. L'aventure de sa grand'mère est d'une vérité incontestable dans son pays; elle doit donc être vraie par-tout ailleurs. Car enfin, qui peut être mieux informé de l'histoire de cette Dame que son petit-fils? L'Empereur ne peut être ni trompé ni trompeur. Son poëme est entierement dépourvu d'imagination; il est clair qu'il n'a rien inventé: tout ce qu'il dit sur sa ville de Moukden est purement véridique; donc ce qu'il raconte de sa famille est véridique aussi. J'ai avancé dans mes livres des choses non moins extraordinaires: l'histoire de mes sept pucelles d'Aneyre, dont la plus jeune avait soixante & dix ans, condamnées toutes à être vio-

„ lées, approche assez de votre pucelle au fruit
 „ rouge. (*)

Profonds raisonnemens de Don Ruinard.

„ J'ai rapporté des prodiges encore plus mer-
 „ veilleux; mais je les ai démontrés; car j'ai
 „ affirmé les avoir copiés sur des manuscrits
 „ qui étaient cachés dans plus d'un de nos
 „ Couvents au seizieme siecle: or quelques pa-
 „ ges de ces manuscrits étaient conformes les
 „ unes aux autres; donc rien n'était plus au-
 „ thentique; car cela ne s'était pas fait de con-
 „ cert. Il y a eu des gens de col roide que je
 „ n'ai pu persuader: ils ont eu l'assurance de
 „ dire que ce n'est pas assez, pour constater
 „ un fait arrivé il y a vingt ou trente siecles,
 „ de le trouver écrit sur un vieux papier du
 „ temps de Rabelais dans une ou deux de nos
 „ Abbayes. qu'il faut encore que ce fait ne soit
 „ pas entierement absurde. Un tel raisonnement
 „ pourrait introduire trop de pyrrhonisme dans
 „ la maniere d'étudier l'histoire de l'abbé Lan-
 „ glet. On finirait par douter de la gargouil-
 „ le de Rouen, & du Royaume d'Yvetot. Il
 „ y a des opinions auxquelles il ne faut jamais
 „ toucher; & pour vous expliquer en deux
 „ mots tout le mystere, il est absolument égal

(*) Voyez l'histoire de sept vieilles pucelles d'Ancyre, du Cabaretier Théodote, du Curé Fronton, & du Cavalier céleste, dans les lettres sinceres de Don Ruinard, Tom. I. page 531 & suivantes. Voyez aussi le Jésuite Bollandus; & voyez comme tout est de cette force dans ces Auteurs sinceres.

» pour la conduite de la vie, qu'une chose soit
» vraie, ou qu'elle passe pour vraie."

Ce discours de Don Ruinard me parut profond & d'une grande utilité : cependant je sentais qu'il y a dans le cœur humain un sentiment encore plus profond, qui nous inspire l'aversion d'être trompés. Qu'un voyageur me raconte des choses merveilleuses & intéressantes, il me fait grand plaisir pour un moment : vient-on me faire voir que tout ce qu'il m'a dit est faux, je suis indigné contre le hableur. Il y a des gens à qui je ne pardonnerai de ma vie de m'avoir trompé dans ma jeunesse.

Je fais fort bien qu'il est nécessaire que je sois trompé à tous les moments par tous mes sens : il faut qu'un bâton me paraisse courbe dans l'eau, quoiqu'il soit très-droit ; que le feu me semble chaud, quoiqu'il ne soit ni chaud ni froid ; que le soleil, un million de fois plus gros que notre planète, soit à nos yeux large de deux pieds ; qu'il semble plus grand à notre horizon qu'au zénith, selon les règles données par l'astronome Hook : la nature nous fait une illusion continuelle ; mais c'est qu'elle nous montre les choses, non comme elles sont, mais comme nous devons les sentir. Si Pâris avait vu la peau d'Hélène telle qu'elle était, il aurait apperçu un réseau gris-jaune inégal, rude, composé de mailles sans ordre, dont chacune renfermait un poil semblable à celui d'un lièvre ; jamais il n'aurait été amoureux d'Hélène. La nature est un grand opéra, dont les décorations font un effet d'optique. Il n'en est pas de même dans le faire & dans le raisonner ; nous voulons qu'on ne nous trompe ni dans les mar-

chés qu'on fait avec nous, ni en histoire, ni en philosophie, ni en chymie, &c.

Quand j'y pense, je me défie un peu de Don Ruinard mon confrere, tout savant Bénédictin qu'il est. J'ai même quelque scrupule (s'il m'est permis de le dire) sur le pédagogue Chrétien du Révérend Pere d'Outreman Jésuite, sur la légende dorée du Révérendissime Pere en Dieu Voraginé, & même sur les épouvantables prodiges de feu Mr. l'abbé Paris, & sur les vampires de Dom Calmet. J'ai une violente passion de m'instruire dans ma jeunesse: on dit que cela sert beaucoup quand on est vieux. Si je pouvois voyager, je ferais le tour du monde. Je voudrais m'aller faire Mandarin à la Chine comme les Jésuites; mais les Bénédictins disent qu'ils sont trop bien chez eux pour en sortir. Ne pouvant donc prendre cet essor, je lis tous les voyages qui me tombent sous la main; & la lecture fait sur moi cet effet si commun, de me jeter dans de continuelles incertitudes.

Je fais bien que le démon Asmodée est enchaîné dans la haute Egypte; mais je doute que Paul Lucas lui ait parlé, l'ait vu mettre dans un sac coupé en vingt tronçons, & l'en ait vu sortir avec une peau sans coutures. Il a vu aussi & mesuré la tour de Babel. Plusieurs curieux en avaient fait autant avant lui, & entr'autres le fameux Juif Benjamin Jonas, natif de Tudele dans la Navarre au douzieme siecle. Non-seulement Benjamin avait reconnu les premiers étages de cette tour; mais il contempla longtems la statue de sel en laquelle Edith femme de Lot fut changée; & il remarqua en naturaliste attentif, que toutes les fois

que les bestiaux venaient la lécher, & diminuer par-là l'épaisseur de sa taille, elle reprenait sur le champ sa grosseur ordinaire.

Que dirai-je du Frere mineur Plancarpin & du Frere Prêcheur Asselin, envoyés avec d'autres Freres par le Pape Innocent IV. devers les Princes de Gog & de Magog, qui sont les Kans des Tartares?

Ce qu'on peut le plus observer dans le récit que fait le Frere mineur de l'inauguration de ces Princes, c'est que les Mirza, appelés par Plancarpin les Barons, font asseoir leurs Majestés par terre sur un grand feutre, & leur disent: *Si tu n'écoutes pas conseil, si tu gouvernes mal, il ne te restera pas même ce feutre sur lequel tu t'assieds. (*)* C'est ainsi, dit-il, que les petits-fils de Gengis furent couronnés. Il y a dans cette cérémonie je ne sais quoi d'une philosophie anglaise, qui ne déplaît pas. Mais lorsqu'ensuite le Moine Ambassadeur nous apprend que les montagnes Caspiennes, où il se trouve de l'aiman, attiraient à elles toutes les fleches de Gog & de Magog; qu'une nuée se mettait au devant des troupes & les empêchait d'avancer; qu'une armée d'ennemis marcha plusieurs milles sous terre pour attaquer l'Empereur de Gog dans son camp; que le Prêtre Jean, Empereur de l'Inde, combattit Gengis-Kan avec des cavaliers de bronze, montés sur de grands chevaux, & remplis de souffre enflammé; qu'un peuple à têtes de chien se joignit

(*) Ambassade de Plancarpin, page 16, 2e 4^e édition de Van der Aa.

à cette armée de bronze, &c. &c. alors on est forcé de convenir que Frere Plancarpin n'était pas philosophe.

Frere Rubruquis, envoyé chez le grand Kan par St. Louis même, n'était gueres mieux informé. (*) Ce fut le sort du plus pieux & du plus brave des Rois, d'être trompé & d'être battu.

Il ne faut pas croire non plus que le fameux Marc Paul ait écrit comme Xénophon, comme Polybe ou de Thou. C'est beaucoup que dans notre treizieme siecle, dans le temps de notre plus crasse ignorance & de notre plus ridicule barbarie, il se soit trouvé une famille de Venitiens assez hardis pour aller à l'extrémité de la mer noire, au-delà du pays de Médée & du terme où s'arrêterent les Argonautes: ce voyage ne fut que le prélude de la course immense de cette famille errante. Marc Paul sur-tout pénétra plus loin que Zoroastre, Pythagore & Apollonius de Thyane; il alla jusqu'au Japon, dont l'existence alors était aussi ignorée de nous que celle de l'Amérique. Quel divin génie mit dans l'âme de trois Venitiens cette ardeur d'agrandir pour nous le globe? rien autre chose que l'envie de gagner de l'argent. Son pere, son oncle & lui, étaient de bons marchands comme Tavernier & Chardin. Il ne paraît pas que Marc Paul eût fait fortune: son livre n'en fit point, & on se moqua de lui. Il est diffi-

(*) L'Abbé Prévost, dans sa rédaction des voyages, l'appelle Capucin: les Révérends Peres Capucins ne sont pourtant établis que de l'année 1528. par le Pape Clément VII.

cile en effet de croire que fût que le grand Kan Coublai, fils de Gengis-Kan, fut informé de l'arrivée de Messer Marco Polo, qui venait vendre de la thériaque à sa cour, il envoya au-devant de lui une escorte de quarante mille hommes, & qu'ensuite il dépêcha ce Venitien comme Ambassadeur auprès du Pape, pour supplier sa Sainteté de lui accorder des Missionnaires qui viendraient le baptiser lui & les siens, toute la famille de Gengis-Kan ayant une extrême passion pour le baptême.

De la Vierge sœur cadette de Dieu, grand-mère de l'Empereur,

Faisons ici une observation qui me paraît très-curieuse: on trouve dans les notes du poëme de l'Empereur Tartaro-Chinois actuellement régnant (*), que le premier des ancêtres de ce Monarque étant né, comme on a vu, d'une Vierge céleste, s'alla promener vers le pays de Moukden, sur un beau lac, dans un bateau qu'il avait construit lui-même: toute une nation était assemblée sur le bord du lac pour choisir un Roi. Le fils de la Vierge harangua le peuple avec tant d'éloquence, qu'il fut élu unanimement. Qui croirait que Marc Paul rapporte à peu près la même aventure plus de cinq cents ans auparavant? Elle étoit donc dès lors en vogue; c'étoit donc un ancien dogme du pays: l'Empereur Kien-long n'a donc fait que se conformer depuis à la créance commu-

(*) Page 221 & suivantes.

ne, comme Jules César faisait graver l'étoile de Vénus sur ses médailles. César se plaisait à descendre de la Déesse de l'amour: Kien-long veut bien se croire issu de sa Vierge céleste; & les d'Hofiers de la Chine n'en disconviennent pas.

Gonzalez de Mendoza, de l'ordre de St. Augustin, l'un des premiers qui nous a donné des nouvelles sûres de la Chine, nous apprend qu'avant l'avanture de la Vierge céleste, une Princesse nommée Hauzibon (*) devint grosse d'un éclair; c'est à peu près l'histoire de Semélé, avec qui Jupiter coucha au milieu des éclairs & des tonnerres. Les Grecs sont de tous les peuples ceux qui ont le plus multiplié ces imaginations orientales. Chaque pays a ses fables; on ne ment point quand on les rapporte: la partie la plus philosophique de l'histoire est de faire connaître les sottises des hommes. Il n'en est pas ainsi de ces exagérations dont tant de voyageurs ont voulu nous éblouir.

On soupçonne Marc Paul d'un peu d'enflure quand il nous dit (†): *Moi Marc, j'ai été dans la ville de Kinsay; je l'ai examinée diligemment: elle a cent milles de circuit, & douze mille ponts de pierre, dont les arches sont si hautes que les plus grands vaisseaux passent dessous sans baisser leurs mâts: la ville est bâtie comme Venise. — On y voit trois mille bains. — C'est la Capitale*

(*) Imprimé à Rome en 1586, & dédié à Sixte-Quint.

(†) Page 26 & suivantes, édition de Van der Aa.

de la Province de Mangi, Province partagée en neuf Royaumes. Kinsay est la Métropole de cent quarante villes, & la Province en contient douze cents, &c. &c.

On avoue que depuis la Jérusalem céleste, qui avait cinq cents lieues de long & de large, dont les murs étaient de rubis & d'émeraudes, & les maisons d'or, il ne fut jamais de plus grande & de plus belle ville que Kinsay : c'est dommage qu'elle n'existe pas plus aujourd'hui que la Jérusalem.

Cette étonnante Province de Mangi est dans nos jours celle de Ichenguian dont parle l'Empereur dans son poëme. Il n'y a plus, dit-on, que onze villes du premier ordre, & soixante & dix-sept du second. Les villages & les ponts sont encore en grand nombre dans le pays ; mais on y cherche envain l'admirable ville de Kinsay. Marc Paul peut l'avoir flattée, & les guerres l'avoir détruite.

Tous ceux qui nous ont donné des relations de la Chine, conjecturent que de cette ancienne Babylone aux douze mille ponts il en reste une petite ville nommée Cho-hing-fou, qui n'a qu'un million d'habitants : on nous persuade qu'elle est percée des plus beaux canaux, plantée de promenades délicieuses, ornée de grands monuments de marbre, couverte de plus de ponts de pierre que Venise, Amsterdam, Batavia & Surinam n'en ont de bois : cela doit au moins nous consoler, & mérite que nous fassions le voyage.

Le physique & le moral de ce pays-là, le vrai & le faux, m'inspirent tant de curiosité, tant d'intérêt, que je vais écrire sur le champ à Mr. Paw. J'espère qu'il lèvera tous mes doutes.

L E T T R E III.

Adressée à Mr. Paw, sur l'Athéisme
de la Chine.

Monsieur,

J'ai lu vos livres. Je ne doute pas que vous n'ayez été longtemps à la Chine, en Egypte, & au Mexique: de plus vous avez beaucoup d'esprit; avec cet avantage on voit & on dit tout ce qu'on veut. Je vous fais le compliment que les lettrés Chinois se font les uns aux autres: *Ayez la bonté de me communiquer un peu de votre doctrine.*

Je vous fais d'abord un aveu plus sincère que les actes de Don Ruinard (*): c'est que le poème de la Majesté l'Empereur de la Chine & la Théologie de Confucius m'ennuient au fond de l'ame autant qu'ils ennuiant Mr. Gervais, & que cependant je les admire. Ma raison pour m'être ennuyé avec le plus grand Monarque du monde, & même de son vivant, c'est qu'un poème traduit en prose produit d'ordinaire cet effet, comme Mr. Gervais l'a bien senti. Pour Confucius, c'est un bon prédicateur; il est si verbeux qu'on n'y peut tenir. Ce qui fait que je les admire tous deux, c'est que l'un étant Roi ne s'occupe que du bonheur de ses sujets, & que l'autre étant

(*) Les sçavans connaissent les actes sincères de Don Ruinard, aussi sincères que la Légende d'ores & Robert le Diable.

Théologien n'a dit d'injures à personne. Quand je songe que tout cela s'est fait à six mille lieues de ma ville de Romorantin, & à deux mille trois cents ans du temps où je chante vêpres, je suis en extase.

Les Révérends Peres Dominicains, les Révérends Peres Capucins, & les Révérends Peres Jésuites, ont eu de violentes disputes à Rome sur la théologie de la Chine. Les Capucins & les Dominicains ont démontré, comme on fait, que la Religion de Confucius, de l'Empereur & de tous les Mandarins, est l'athéisme: les Jésuites, qui étaient tous mandarins, ou qui aspiraient à l'être, ont démontré qu'à la Chine tout le monde croit en Dieu, & qu'on n'y est pas loin du Royaume des Cieux. Ce procès en cour de Rome a fait presque autant de bruit que celui de la Cadie. On y est bien embarrassé.

Vous souviendrez-vous, Monsieur, de celui qui écrivait, *les uns croient que le Cardinal Mazarin est mort, les autres qu'il est vivant; & moi je ne crois ni l'un ni l'autre*? Je pourrais vous dire: je ne crois, ni que les Chinois admettent un Dieu, ni qu'ils soient athées; je trouve seulement qu'ils ont comme vous beaucoup d'esprit, & que leur métaphysique est tout aussi embrouillée que la nôtre.

Je lis ces mots dans la préface de l'Empereur; car les Chinois font des préfaces comme nous: *J'ai toujours ouï dire, que si on conforme son cœur aux cœurs de ses pere & mere, les freres vivront toujours ensemble de bonne intelligence: si on conforme son cœur aux cœurs de ses ancêtres, l'union régnera dans toutes les familles.*

milles : & si on conforme son cœur aux cœurs du ciel & de la terre , l'univers jouira d'une paix profonde.

Ce seul passage me paraît digne de Marc-Aurele sur le trône du monde. Qu'on se conforme aux justes desirs du père de famille , & la famille est unie ; qu'on suive la loi naturelle , & tous les hommes sont frères : cela est divin ; mais par malheur cela est athée dans nos langues d'Europe : car , parmi nous , que veut dire se conformer au ciel & à la terre ? la terre & le ciel ne sont point Dieu , ils sont ses ouvrages brutes.

L'Empereur poursuit ; il en appelle à Confucius ; voici la décision de Confucius qu'il cite : *Celui qui s'acquiesce convenablement des cérémonies ordonnées pour honorer le ciel & la terre à l'équinoxe & au solstice , & qui a l'intelligence de ces rites , peut gouverner un Royaume aussi facilement qu'on regarde dans sa main.*

Savoir si l'Empereur est athée.

On trouvera encore ici que ces lignes de Confucius sentent l'athée de six mille lieues loin. Vous avez lu qu'elles ébranlerent le cerveau chrétien de l'Abbé Boileau frère de Nicolas Boileau le bon poète. Confucius & l'Empereur Kien-long auraient mal passé leur temps à l'Inquisition de Goa ; mais comme il ne faut jamais condamner légèrement son prochain , & encore moins un bon Roi , considérons ce que dit ensuite notre grand Monarque (*) :

De tels hommes devalent attirer sur eux des regards favorables du souverain maître qui regne dans le plus haut des cieux.

Certes le Pere Bourdaloue & Massillon n'ont jamais rien dit de plus orthodoxe dans leurs sermons. Le Pere Amiot jure qu'il a traduit ce passage à la lettre. Les ennemis des Jésuites diront que ce serment même de frere Amiot est très-suspect, & qu'on ne s'avisa jamais d'affirmer par serment la fidélité de la traduction d'un endroit si simple. *Nimio præcautio dolus*, trop de précaution est fourberie. Frere Amiot, logé dans le palais & sachant très-bien que Sa Majesté est athée, aura voulu aller au-devant de cette accusation. Si l'Empereur croyait en Dieu, il dirait un mot de l'immortalité de l'ame: il n'en parle pas plus que Confucius; donc l'Empereur n'est qu'un athée vertueux & respectable. Voilà ce que diront les jansenistes, s'il en reste encore.

Si les Chinois & les Juifs connurent tard l'immortalité de l'ame.

A cela les Jésuites répondront: on peut très-bien croire en Dieu sans être instruit des dogmes de l'immortalité de l'ame, de l'enfer & du paradis. La loi Mosaique n'annonça point ces grands dogmes; elle les réserva pour des temps plus divins. Les Saducéens, rigides théologiens, n'en ont rien cru. La croyance d'un Dieu fut de tout temps une vérité inspirée par la nature à tous les hommes vivants en société; le reste a été enseigné par la révélation: delà on conclut avec assez de

vraisemblance, que l'Empereur Kien-long peut manquer de foi, mais qu'il ne manque pas de raison.

Pour moi, Monsieur, je ne me sens ni assez hardi, ni assez compétent pour juger un aussi grand Roi: je présume seulement, que le mot Tien ou Changti ne comporte pas précisément la même idée que le mot *al* donnait en arabe, *Jehova* en phénicien, *Knef* en égyptien, *Zeus* en grec, *Deus* en latin, *Gott* en ancien allemand. Chaque mot entraîne avec lui différents accessoires en chaque langue: peut-être même, si tous les docteurs de la même ville voulaient se rendre compte des paroles qu'ils prononcent, on ne trouverait pas deux Licentiés qui attachassent la même idée à la même expression. Peut-être enfin n'est-il pas possible qu'il y ait deux hommes sur la terre qui pensent absolument de même.

Vous m'objecterez que, si la chose était ainsi, les hommes ne s'entendraient jamais. Aussi, en vérité ne s'entendent-ils gueres: du moins je n'ai jamais vu de dispute dans laquelle les argumentants fussent bien positivement de quoi il s'agissait. Personne ne posa jamais l'état de la question, si ce n'est cet hibernois qui disait: *Verum est; contra sic argumentor*: la chose est vraie; voici comme j'argumente contre.

Permettez-moi, Monsieur, de vous faire d'autres questions dans ma première lettre. Je ne me ferai pas entendre de vous avec autant de plaisir que je vous ai entendu quand j'ai lu vos ouvrages.

L E T T R E IV.

Sur l'ancien Christianisme qui n'a pas manqué de fleurir à la Chine.

JE vous supplie, Monsieur, de m'éclairer sur une difficulté qui intéresse l'Empire de la Chine, tous les Etats de la Chrétienté, & même un peu les Juifs nos peres. Vous savez ce que fit à la Chine le Révérend Pere Ricci (*); ce nom est respectable, mais n'est pas heureux: il avait trouvé le moyen de s'introduire à la Chine avec un Jesuite Portugais nommé Sémédo, & notre Révérend pere Trigaut, autre nom célèbre qu'on a cru significatif. Ces trois Missionnaires faisaient batir en 1625 une maison & une Eglise auprès de la ville de Siganfou. Ils ne manquerent pas de trouver sous terre une tablette de marbre longue de dix palmes, couverte de caracteres Chinois très-fins, & d'autres lettres inconnues, le tout surmonté d'une croix de Malthe toute semblable à celle que d'autres Missionnaires avaient découverte auparavant dans le tombeau de l'apôtre saint Thomas sur la côte de Malabar. (**) Les

(*) Quatre Dictionnaires, intitulés Dictionnaires des grands hommes, le font mourir à l'âge de cinquante-huit ans. L'Abbé Prévost, dans sa compilation de voyages, le fait vivre jusqu'à quatre-vingt huit. On ment beaucoup sur les grands hommes.

(**) L'apôtre saint Thomas était charpentier; il alla à pied en Malabar portant un soliveau sur l'épaule.

caractères inconnus furent reconnus bientôt pour être de l'ancien hébreu ressemblant au Syriaque. Cette tablette disait, que la foi Chrétienne avait été prêchée à Sigan-fou & dans toute la province de Kenfi (*) dès l'an de notre salut 636. La date de ce monument n'est que de l'année 782 de notre Ere : de sorte que ceux qui érigerent autrefois ce marbre attendirent cent quarante-six ans que la chose fût bien constatée, pour la certifier à la postérité.

L'authenticité de cette pièce était confirmée par plusieurs témoins, qui graverent leurs noms sur la pierre : on sent bien que ces noms ne sont aisés à prononcer ni en italien ni en français. Pour plus grande sûreté, outre les noms gravés des premiers témoins oculaires de l'an de grâce 782, on a signé sur une grande feuille de papier soixante & dix autres noms de témoins de bonne volonté, comme Aaron, Pierre, Job, Lucas, Matthieu, Jean, &c. qui tous sont réputés avoir vu tirer le marbre de terre à Sigan-fou en présence du frère Ricci l'an 1625, & qui ne peuvent avoir été ni trompeurs ni trompés.

Maintenant il faut voir ce qu'attestent les anciens témoins gravés de notre année 782, & les nouveaux témoins en papier de notre année 1725. Ils déposent qu'un saint homme, nommé Olopuen, arriva de Judée à la Chine guidé par des nuées bleues, par des vents & par des cartes hydrographiques sous le règne de Taï-cum-ven-hoamti, qui n'est connu de personne :

(*) Singan-fou est la Capitale de Kenfi.

c'était, dit le texte Syriaque, dans l'année mille quatre-vingt-douze d'Alexandre *aux deux cornes* (*); c'est l'Ere des Séleucides, & elle revient à la nôtre 636. Les Jésuites, & surtout le pere Kirker, commentateurs de cette piece curieuse, disent que par la Judée il faut entendre la Mésopotamie, & qu'ainsi le Juif Olopuen était un très-bon chrétien qui venait planter la foi dans le royaume de Cathay; ce qui est prouvé par la croix de Malthe. Mais ces commentateurs ne songent pas que les Chrétiens de la Mésopotamie étaient des Nestoriens, qui ne croyaient pas la sainte Vierge mere de Dieu. Par conséquent, en prenant Olopuen pour un Chaldéen dépêché par les nuées bleues pour convertir la Chine, on suppose que Dieu envoya exprès un hérétique pour pervertir ce beau royaume.

Voilà pourtant ce qu'on nous a conté sérieusement; voilà ce qui a si longtemps occupé les savants de Rome & de Paris; voilà ce que le Pere Kirker, l'un de nos plus intrépides antiquaires, nous raconte dans sa *Sina illustrata*. Il n'avait point vu la pierre, mais on lui en avait donné la copie d'une copie. Kirker était à Rome, & n'avait jamais été à la Chine qu'il illustrait; & ce qu'il y a de bon & d'assez curieux à mon gré, c'est que le Pere Sémédo, qui avait vu ce beau monument à Sigan-fou, le rapporte d'une façon, & le Pere Kirker d'une autre.

(*) Alexandre à deux cornes signifie Alexandre vainqueur de l'Orient & de l'Occident.

Voici l'inscription de Sémédo, telle qu'il l'imprima en espagnol dans son histoire de la Chine, à Madrid chez Jean Sanchès en 1642.

O que l'Eternel est vrai & profond, incompréhensible & spirituel ! En parlant du temps passé, il est sans principe. En parlant du temps à venir, il est sans fin : Il prit le rien, & avec lui il fit tout. Son principe est trois en un. Sans vrai principe il arrangea les quatre parties du monde en forme de croix. Il remua le chaos, & les deux principes en furent tirés. L'abyme éprouva le changement ; le ciel & la terre parurent.

Après avoir ainsi fait parler l'auteur de l'inscription chinoise dans le style des personnages de Cervantes & de Quévêdo, après avoir passé du péché d'Adam au déluge, & du déluge au Messie, il vient enfin au fait : il déclare que du temps du Roi Taïkumven-hoamti, qui gouvernait avec prudence & sainteté, il vint de Judée un homme de vertu supérieure nommé Olopuen, qui, guidé par les nuées, apporta la véritable doctrine. *Vino desde un Judeo hombre de superior virtud, de nombre Olopuen, que guido de las nubes truxo la verdadera doctrina.*

Ensuite cette inscription, qui n'est pas dans le style lapidaire, nous instruit que l'Evangile n'était bien connu que dans le Royaume de Tacin, qui est la Judée ; que Tacin confine à la mer rouge par le midi, avec la montagne des perles par le nord, &c. que dans ce pays d'Evangile les dignités ne se donnent qu'à la vertu ; que les maisons sont grandes & belles ; que le Royaume est orné de bonnes mœurs.

Le prince Caocum, fils de l'Empereur Tai-

kum, ordonna bientôt qu'on bâtît des églises dans toute la Chine à la façon de Tacin. Il honora Olopuen, & lui donna le titre d'Évêque de la grande loi : honrò a Olopuen, dando titolo de Obispo de la gran ley.

Ce n'est pas la peine de traduire le reste de cette sage & éloquente pièce. Kirker a voulu en corriger le fond & le style.

Le principe, dit-il, a toujours été le même, vrai, tranquille, premier des premiers, sans origine, nécessairement le même, intelligent & spirituel, le dernier des derniers, Etre excellentissime. Il établit les poles des cieux, & il opéra excellemment avec le rien.... Enfin une femme vierge engendra le saint dans Tacin en Judée; & la constellation claire annonça la félicité.... Or du temps de Taicun-ven, très-illustre & très-sage Empereur de la Chine, arriva du Royaume de Tacin en Judée un homme ayant une vertu suprême, nommé Olopuen, conduit par des nuées bleues, apportant les écritures de la vraie doctrine, contemplant la regle des vents pour résister aux dangers auxquels ses travaux l'exposaient. Il arriva à la Cour. L'Empereur commanda à un Colao son sujet, d'aller au-devant du nouveau-venu avec les bâtons rouges (qui sont la marque d'honneur); & quand on eut introduit Olopuen dans le palais par l'Occident, l'Empereur fit apporter les livres de la doctrine de la loi. Il s'informa soigneusement de cette loi profonde dans son cabinet, & de cette droite vérité... il ordonna qu'on la promulguât & qu'on l'étendit par-tout.

C'était, ajoute Kirker, l'an de Christ 639; en quoi il ne s'accorde pas avec Sémédo. Après quoi il poursuit ainsi dans sa traduction :

L'Empereur ordonna qu'on bâtît une église à la manière de Tacin en Judée, & qu'on y établit vingt-un prêtres, &c.

Tout le reste est dans ce goût. Conciliera qui voudra le Jésuite portugais Sémédo avec le Jésuite allemand Kirker.

Les hérétiques disent que le voyage d'Olopuen à la Chine, conduit par les nuées bleues, n'approche pas encore du voyage de Notre Dame de Lorette, qui vint depuis par les airs, dans sa maison, de Jérusalem en Dalmatie, & de Dalmatie à la marche d'Ancone. Le Jésuite Bertier a combattu vigoureusement dans le Journal de Trevoux en faveur d'Olopuen & de son aventure. Il se trouvera encore quelque Nonotte, (*) qui prouvera la vérité de cette histoire, comme il s'en est trouvé d'autres qui ont démontré la translation de la maison de notre Ste. Vierge.

Je dirais volontiers à ces Messieurs, qui nous ont démontré tant de choses, ce que dit à peu-près Théone à Phaëton dans l'opéra du phœnix de la poésie chantante, que j'aime toujours malgré ma robe.

Ah du moins, Bonze que vous êtes,
Puisque vous me voulez tromper,
Trompez-moi mieux que vous ne faites.

(*) Ce Nonotte, dans un beau livre intitulé Erreurs, a démontré l'authenticité de l'apparition du labarum à Constantin, la douce modération de ce bon prince, celle de Théodose, la chasteté de tous les rois de France de la première race, les sacrifices de sang humain offerts par Julien le philosophe, le martyre de la légion Thébaine, &c. C'était un régent de sixième fort savant, & un Jésuite très-tolérant, grand Prédicateur, & d'un esprit fin quoique profond.

Ayez la bonté de me dire, Monsieur, ce que vous aimez le mieux, ou ces belles imaginations, ou les nouveaux systèmes de physique. Les Peres du Concile de Trente, ayant entendu discourir Dominico Soto & Achille Gaillard sur la grace, dirent que cela était admirable, mais qu'ils donnaient la préférence à leurs cuisiniers. Je crois que Dominico Soto & Achille Gaillard étaient dans la bonne foi, & même que leurs disputes ne briserent point les liens de la charité. Je ne dois ni ne puis penser autrement ; mais quand je viens à considérer tous les autres charlatanismes de ce monde, depuis les dogmes qui ont régné en Ethiopie jusqu'à l'immortalité du Dalai-Lama au grand Thibet & à la sainteté de la chaise percée, depuis le Xaca du Japon jusqu'aux anciens Druides des Gaules & de l'Angleterre, je suis épouvanté. Je conçois bien que tant de joueurs de gobelets ont voulu se faire payer en argent & en honneurs. On ne tromperait pas, dit-on, s'il n'y avait rien à gagner ; mais concevez-vous ceux qui paient ? Comment se peut-il que parmi tant de millions d'hommes il n'y en eût pas deux qui se fussent laissés tromper sur la valeur d'un écu, & que tous courussent au devant des erreurs les plus grossières & les plus affreuses, dont il leur importait tant d'être désabusés ?

Ne voyez-vous pas comme moi avec consolation, qu'il y a au bout de l'Asie une société immense de lettrés, auxquels on n'a jamais reproché de superstition ridicule ou sanguinaire ? & s'il se forme jamais ailleurs une compagnie pareille, ne la bénirez-vous pas ?

Je m'apperçois que je ne vous ai pas écrit tout-à-fait en enfant de saint Idulphe; vous me le pardonnerez s'il vous plait.

L E T T R E V.

Sur les loix & les mœurs de la Chine.

M O N S I E U R ,

J'Ai peine à me défendre d'un vif enthousiasme, quand je contemple cent cinquante millions d'hommes (*) gouvernés par treize mille six cents Magistrats divisés en différentes cours toutes subordonnées à six cours supérieures, lesquelles sont elles-mêmes sous l'inspection d'une cour suprême. Cela me donne je ne fais quelle idée des neuf chœurs des anges de St. Thomas d'Aquin.

Ce qui me plaît de toutes ces cours chinoises, c'est qu'aucune ne peut faire exécuter à mort le plus vil citoyen à l'extrémité de l'Empire, sans que le procès ait été examiné trois fois par le grand Conseil, auquel préside l'Em-

(*) Plus ou moins; mais par les mémoires envoyés de la Chine au Pere Duhalde, il paraît que sous l'Empereur Camhi on comptait environ soixante millions d'hommes entre l'âge de vingt & cinquante ans capables de porter les armes, sans parler des femmes & des filles, des jeunes gens, des vieillards, des lettrés, des familles nombreuses qui n'habitent que dans des bateaux: le compte doit aller à plus de deux cents millions, sur-tout depuis les immenses conquêtes faites dans la Tartarie occidentale.

pereur lui-même. Quand je ne connaîtrais de la Chine que cette seule loi, je dirais : voilà le peuple le plus juste & le plus humain de l'univers.

Si je creuse dans le fondement de leurs loix, tous les voyageurs, tous les missionnaires, amis & ennemis, Espagnols, Italiens, Portugais, Allemands, Français, se réunissent pour me dire que ces loix sont établies sur le pouvoir paternel, c'est-à-dire, sur la loi la plus sacrée de la nature.

Ce gouvernement subsiste depuis quatre mille ans, de l'aveu de tous les savants ; & nous sommes d'hier ; je suis forcé de croire & d'admirer. Si la Chine a été deux fois subjuguée par des Tartares, & si les vainqueurs se sont conformés aux loix des vaincus, j'admire encore davantage.

Je laisse là cette muraille de cinq cents lieues de long, bâtie deux cents vingt ans avant notre ère ; c'est un ouvrage aussi vain qu'immense ; & aussi malheureux qu'il parut d'abord utile, puisqu'il n'a pu défendre l'Empire. Je ne parle pas du grand canal de six cents mille pas géométriques qui joint le fleuve jaune à tant d'autres rivières. Notre canal du Languedoc nous en donne quelque faible idée. Je passe sous silence des ponts de marbre de cent arches (*) construits sur des bras

(*) Je suis fâché de ne pouvoir ni bien prononcer ni bien écrire Fou-tchou-fou, ville capitale de la grande province de Fokien : c'est auprès de Fou-tchou-fou qu'est ce beau pont ; & ce qu'il y a de mieux, c'est que les environs sont couverts d'orangers, de citronniers, de cèdres & de cannes de sucre.

de mer, parce qu'après tout nous avons bâti le pont St. Esprit sur le Rhône dans le temps que nous étions encore à demi barbares, & parce que les Egyptiens éleverent leurs pyramides lorsqu'ils ne savaient pas encore penser.

Je ne ferai nulle mention de la prodigieuse magnificence des cours chinoises; car l'installation de quelques-uns de nos Papes eut aussi quelque splendeur; & la promulgation de la Bulle d'or à Nuremberg ne fut pas sans faste.

J'ai plus de plaisir à lire les maximes de Confucius prédécesseur de St. Martin de plus de mille ans, qu'à contempler l'estampe d'un Mandarin faisant son entrée dans une ville à la tête d'une procession: permettez-moi de rapporter ici quelques-unes de ces sentences.

„ La raison est un miroir qu'on a reçu du
„ ciel; il se ternit; il faut l'essuyer. Il faut
„ commencer par se corriger pour corriger
„ les hommes.

„ Je ne voudrais pas qu'on fût ma pensée;
„ ne la disons donc pas. Je ne voudrais pas
„ qu'on fût ce que je suis tenté de faire; ne
„ le faisons donc pas.

„ Le Sage craint, quand le ciel est serein;
„ dans la tempête il marcherait sur les flots
„ & sur les vents.

„ Voulez-vous minuter un grand projet,
„ écrivez-le sur la poussière, afin qu'au moins
„ un serupule il n'en reste rien.

„ Un riche montrait ses bijoux à un Sage;
„ je vous remercie des bijoux que vous me
„ donnez, dit le Sage. Vraiment je ne vous
„ les donne pas, repartit le riche. Je vous de-
„ mande pardon, repliqua le Sage, vous me

pereur lui-même. Quand je ne connaîtrais de la Chine que cette seule loi, je dirais : voilà le peuple le plus juste & le plus humain de l'univers.

Si je creuse dans le fondement de leurs loix, tous les voyageurs, tous les missionnaires, amis & ennemis, Espagnols, Italiens, Portugais, Allemands, Français, se réunissent pour me dire que ces loix sont établies sur le pouvoir paternel, c'est-à-dire, sur la loi la plus sacrée de la nature.

Ce gouvernement subsiste depuis quatre mille ans, de l'aveu de tous les savants ; & nous sommes d'hier ; je suis forcé de croire & d'admirer. Si la Chine a été deux fois subjuguée par des Tartares, & si les vainqueurs se sont conformés aux loix des vaincus, j'admire encore davantage.

Je laisse là cette muraille de cinq cents lieues de long, bâtie deux cents vingt ans avant notre ère ; c'est un ouvrage aussi vain qu'immense ; & aussi malheureux qu'il parut d'abord utile ; puisqu'il n'a pu défendre l'Empire. Je ne parle pas du grand canal de six cents mille pas géométriques qui joint le fleuve jaune à tant d'autres rivières. Notre canal du Languedoc nous en donne quelque faible idée. Je passe sous silence des ponts de marbre de cent arches (*) construits sur des bras

(*) Je suis fâché de ne pouvoir ni bien prononcer ni bien écrire Fou-tchou-fou, ville capitale de la grande province de Fokien : c'est auprès de Fou-tchou-fou qu'est ce beau pont ; Et ce qu'il y a de mieux, c'est que les environs sont couverts d'orangers, de citronniers, de cedres & de cannes de sucre.

de mer, parce qu'après tout nous avons bâti le pont St. Esprit sur le Rhône dans le temps que nous étions encore à demi barbares, & parce que les Egyptiens éleverent leurs pyramides lorsqu'ils ne savaient pas encore penser.

Je ne ferai nulle mention de la prodigieuse magnificence des cours chinoises; car l'installation de quelques-uns de nos Papes eut aussi quelque splendeur; & la promulgation de la Bulle d'or à Nuremberg ne fut pas sans faste.

J'ai plus de plaisir à lire les maximes de Confucius prédécesseur de St. Martin de plus de mille ans, qu'à contempler l'estampe d'un Mandarin faisant son entrée dans une ville à la tête d'une procession; permettez-moi de rapporter ici quelques-unes de ces sentences.

„ La raison est un miroir qu'on a reçu du ciel; il se ternit; il faut l'essuyer. Il faut commencer par se corriger pour corriger les hommes.

„ Je ne voudrais pas qu'on fût ma pensée; ne la disons donc pas. Je ne voudrais pas qu'on fût ce que je suis tenté de faire; ne le fessons donc pas.

„ Le Sage craint quand le ciel est serein; dans la tempête il marcherait sur les flots & sur les vents.

„ Voulez-vous minuter un grand projet, écrivez-le sur la poussière, afin qu'au moindre serupule il n'en reste rien.

„ Un riche montrait ses bijoux à un Sage; je vous remercie des bijoux que vous me donnez, dit le Sage. Vraiment je ne vous les donne pas, répartit le riche. Je vous demande pardon, repliqua le Sage, vous me

j, les donnez : car vous les voyez, & je les vois ; j'en jouis comme vous, &c.

Il y a plus de mille sentences pareilles de Confucius, de ses disciples & de leurs imitateurs. Ces maximes valent bien les secs & fastidieux essais de Nicole.

On n'est pas surpris qu'une nation si morale ait été subjuguée par des peuples féroces ; mais on s'étonne qu'elle ait été souvent bouleversée comme nous par des guerres intestines : c'est un beau climat qui a essuyé de violents orages.

Ce qui étonne plus, c'est qu'ayant si longtemps cultivé toutes les sciences, ils soient demeurés au terme où nous étions en Europe au dixième, onzième & douzième siècles. Ils ont de la musique ; & ils ne savent pas noter un air, encore moins chanter en parties. Ils ont fait des ouvrages d'une mécanique prodigieuse ; & ils ignoraient les mathématiques. Ils observaient, ils calculaient les éclipses ; mais les éléments de l'astronomie leur étaient inconnus.

Leurs grands progrès anciens, & leur ignorance présente, font un contraste dont il est difficile de rendre raison. J'ai toujours pensé que leur respect pour leurs ancêtres, qui est chez eux une espèce de religion, était une paralysie qui les empêchait de marcher dans la carrière des sciences. Ils regardaient leurs ayeux comme nous avons longtemps regardé Aristote : notre soumission pour Aristote (qui n'était pourtant pas l'un de nos ancêtres) a été si superstitieuse, que même dans l'avant-dernier siècle le Parlement de Paris défendit, sous

peine de mort, qu'on fût en physique d'un avis différent de ce Grec de Stagire. (*) On ne menaçait pas à la Chine de faire pendre les jeunes lettrés qui inventeraient des nouveautés en mathématiques: mais un candidat n'aurait jamais été Mandarin s'il avait montré trop de génie, comme parmi nous un Bachelier suspect d'hérésie courrait risque de n'être pas Evêque. L'habitude & l'indolence se joignent ensemble pour maintenir l'ignorance en possession. Aujourd'hui les Chinois commencent à oser faire usage de leur esprit, grâce à nos mathématiciens d'Europe.

Peut-être, Monsieur, avez-vous trop méprisé cette antique nation; peut-être l'ai-je trop exaltée: ne pourrions-nous pas nous rapprocher?

Est virtus medium visiorum; & utrinque

reduktion.

L E T T R E VI.

Sur les disputes des Révérends Peres Jésuites à la Chine.

M O N S I E U R,

LA guerre de Troie, Monsieur, n'est pas plus connue que le succès des révérends peres Jésuites à la Chine, & leurs tribulations. Je

(*) L'arrêt est de 1624

vous demande d'abord si parmi toutes les nations du monde, excepté la juive, (*) il n'y en a jamais eu une seule qui eût pu persécuter des gens honnêtes, prêchant avec humilité un Dieu & la vertu, secourant les pauvres sans offenser les riches, bénissant les peuples & les Rois? Je soutiens que chez les anthropophages de tels missionnaires seraient accueillis le plus gracieusement du monde.

Si à la modestie, au désintéressement, à cette vertu de la charité que Cicéron appelle *Caritas humani generis*, ils joignent une connaissance profonde des beaux-arts & des arts utiles, s'ils vous apprennent à peser l'air, à marquer ses degrés du froid & de chaud, à mesurer la terre & les cieux, à prédire juste toutes les éclipses pour des milliers de siècles, enfin à rétablir votre santé avec une écorce qu'ils ont apportée du nouveau monde aux extrémités de l'ancien; alors ne se jette-t-on pas à genoux devant eux, ne les prend-on pas pour des divinités bienfaisantes?

Si, après s'être montrés quelque temps sous cette forme heureuse, ils sont chassés des quatre parties du monde, n'est-ce pas une grande probabilité

(*) Le Deuteronome des Juifs, Chap. XIII. dit: si un Prophète vous fait des prédictions, & si ces prédictions s'accomplissent, & s'il vous dit, servons le Dieu d'un autre peuple... & si votre frère, ou votre fils, ou votre chère femme vous en dit autant, tuez-les aussitôt. Leclerc soutient que Dieu d'un autre peuple, Dieu étrangers, Dieu aliéné, ne signifie que Dieu d'un autre nom; que le Dieu créateur du ciel & de la terre était par-tout le même, & qu'on doit entendre par Dieu aliéné, Dieux secondaires, Dieux locaux, demi-Dieux, anges, puissances aériennes, &c.

habilité que leur orgueil a par-tout révolté
 l'orgueil des autres ; que leur ambition a ré-
 veillé l'ambition de leurs rivaux ; que leur
 fanatisme a enseigné au fanatisme à les perdre ?
 Il est évident que si les clercs de la brillan-
 te église de Nicomédie n'avaient pas pris que-
 relle avec les valets de pied du César Galérius ,
 & si un enthousiaste insolent n'avait pas dé-
 chiré l'édit de Dioclétien protecteur des Chré-
 tiens , jamais cet Empereur , jusque-là si bon ,
 & mari d'une Chrétienne , n'aurait permis la
 persécution qui éclata les deux dernières an-
 nées de son regne ; persécution que nos ridi-
 cules copistes de légende ont tant exagérée.
 Soyez tranquille & on vous laissera tranquille.)

Duhalde rapporte , dans sa collection des
 mémoires de la Chine , un billet du bon Em-
 pereur Cam-hi aux Jésuites de Pekin , lequel
 peut donner beaucoup à penser ; le voici. (*)

*Billet singulier de l'Empereur Cam-hi aux
 Jésuites.*

„ L'Empereur est surpris de vous voir si
 „ entêtés de vos idées. Pourquoi vous occu-
 „ per si fort d'un monde où vous n'êtes pas
 „ encore ? Jouissez du temps présent. Votre
 „ Dieu se met bien en peine de vos soins ;
 „ n'est-il pas assez puissant pour se faire justi-
 „ ce sans que vous vous en mêtiez ? ”

Il paraît par ce billet que les Jésuites se mê-
 laient un peu de tout à Pekin comme ailleurs.

(*) Tome 3 de la collection de Duhalde pag. 109.

Plusieurs d'entr'eux étaient parvenus à être Mandarins; & les Mandarins chinois étaient jaloux. Les freres Prêcheurs & les freres Mineurs étaient plus jaloux encore. N'était-ce pas une chose plaisante de voir nos moines disputer humblement les premières dignités de ce vaste Empire? Ne fut-il pas encore plus singulier que le Pape envoyât des Evêques dans ce pays, qu'il partageât déjà la Chine en Diocèses, sans que l'Empereur en fût rien, & qu'il y dépêchât des Légats pour juger qui savait le mieux le Chinois, des Jésuites, ou des Capucins, ou de l'Empereur.

Le comble de l'extravagance était sans doute, (& on l'a déjà dit assez) que les Missionnaires, qui venaient tous enseigner la vérité, fussent tous divisés entr'eux, & s'accusassent réciproquement des plus puants mensonges. Il y avait bien un autre danger: ces Missionnaires avaient été dans le Japon la malheureuse cause d'une guerre civile, dans laquelle on avait égorgé plus de trente mille hommes en l'an de grace 1638. Bientôt les Tribunaux chinois rappellerent cette horrible aventure à l'Empereur Yont-chin fils de Cam-hi, & pere de Kien-long l'auteur du poëme de Moukden. Tous les prédicateurs d'Europe furent chassés avec bonté par le sage Yont-chin en 1724 (*). La

(*) Rien n'est plus connu aujourd'hui que le discours admirable de cet Empereur aux Jésuites en les chassant. Que diriez-vous si j'envoyais une troupe de Bonzes & de Lamas dans votre pays pour y prêcher leurs dogmes? Les mauvais dogmes sont ceux qui, sous prétexte d'enseigner la vertu, foment la discorde & la révolte. Vaus

Cour ne garde que deux ou trois mathématiciens, parce que d'ordinaire ce ne sont pas ces gens-là qui bouleversent le monde par des arguments théologiques.

Mais, Monsieur, si les Chinois aiment tant les bons Mathématiciens, pourquoi ne se sont-ils pas devenus eux-mêmes? pourquoi, ayant vu nos éphémérides, ne se sont-ils pas avisés d'en faire? pourquoi sont-ils toujours obligés de s'en rapporter à nous? Le gouvernement met toujours sa gloire à faire recevoir ses almanachs par ses voisins; & il ne fait pas encore en faire! Ce ridicule honteux n'est-il pas l'effet de leur éducation? Les Chinois apprennent longtemps à lire & à écrire, & à répéter des leçons de morale; aucun d'eux n'apprend de bonne heure les mathématiques. On peut parvenir à se bien conduire soi-même, à bien gouverner les autres, à maintenir une excellente police, à faire fleurir tous les arts, sans connaître la table des sinns & les logarithmes. Il n'y a peut-être pas un Secrétaire d'Etat en Europe qui sût prédire une éclipse. Les lettrés de la Chine n'en savent pas plus que nos Ministres & que nos Rois.

voulez que tous les Chinois se fassent Chrétiens; je le le fais bien: alors que deviendrons-nous? les sujets de vos Rois comme l'île de Manille. Mon pere a perdu beaucoup de sa réputation chez les lettrés, en se fiant trop à vous. Vous avez trompé mon pere; n'espérez pas me tromper de-même. Après ce discours sévère & paternel, l'Empereur renvoya tous les convertisseurs, en leur fournissant de l'argent, des vivres & des escortes, qui les défendirent des fureurs de tout un peuple déchaîné contre eux: il n'y eut point de dragonades. Voyez le 17^e vol. des Lettres curieuses & édifiantes.

Vous croyez que ce défaut vient des têtes chinoises encore plus que de leur éducation. Vous semblez penser que ce peuple n'est fait pour réussir que dans les choses faciles; mais qui sait si le temps ne viendra pas où les Chinois auront des Cassini & des Newton? Il ne faut qu'un homme, ou plutôt qu'une femme. Voyez ce qu'ont fait de nos jours Pierre I. & Catherine seconde.

L E T T R E VII.

Sur la fantaisie qu'ont eu quelques Savans d'Europe de faire descendre les Chinois des Egyptiens.

JE voudrais, Monsieur, dompter ma curiosité, n'ayant pu la satisfaire. J'ai vu chez mon pere, qui est négociant, plusieurs marchands, facteurs, patrons de navires, & armemens de vaisseaux qui revenaient de la Chine, & qui ne m'en ont pas plus appris que s'ils débarquaient du coche d'Auxerre. Un Commissionnaire qui avait séjourné vingt ans à Canton, m'a seulement confirmé que les marchands y sont très-méprisés, quoique dans la ville la plus commerçante de l'Empire. Il avait été témoin qu'un officier Tartare, très-curieux des nouvelles de l'Europe, n'avait jamais osé donner à dîner dans Canton à un Officier de notre compagnie des Indes, parce qu'il servait des marchands. Le capitaine Tar-

care avait peur de se compromettre: il ne se familiarisa jusqu'à dîner avec ce Capitaine français, qu'à la maison de campagne. Je soupçonne, par parenthèse, que ce mépris pour une profession si utile est la source de la fripponnerie dont on accuse les marchands chinois, & principalement les détailliers; ils se font payer leur humiliation. De plus, ce dédain mandarin pour le commerce nuit beaucoup au progrès des sciences.

N'ayant rien pu savoir par nos marchands, j'ai été encore moins éclairé par nos Aumôniers, qui ont pu argumenter depuis Goa jusqu'à Borneo. Le capucin Norberg ne m'a appris autre chose dans huit gros volumes, sinon qu'il avait été persécuté dans l'Inde par les Jésuites, poursuivis eux-mêmes par-tout.

Je me suis adressé à des Savants de Paris qui n'étaient jamais sortis de chez eux: ceux-là n'ont fait aucune difficulté de m'expliquer le secret de l'origine des Chinois, des Indiens & de tous les autres peuples. Ils le savaient par les mémoires de Sem, Cam & Japhet. L'Evêque d'Avranche Huet, l'un de nos plus laborieux écrivains, fut le premier qui imagina que les Egyptiens avaient peuplé l'Inde & la Chine: mais comme il avait imaginé aussi que Moïse était Bacchus, Adonis & Priape, son système ne persuada personne.

Mairan, Secrétaire de l'Académie des sciences, crut entrevoir avec les lunettes d'Huet une grande conformité entre les sciences, les usages, les mœurs & même les visages des Egyptiens & des Chinois. Il se figura que Sésostris avait pu fonder des colonies à Pékin & à Delhi.

Le pere Parenin lui écrivit de la Chine une grande lettre aussi ingénieuse que savante, qui dut le désabuser (*). D'autres Savants ont travaillé ensuite à transplanter l'Egypte à la Chine. Ils ont commencé par établir qu'on pouvait trouver quelque ressemblance entre d'anciens caracteres de la langue phénicienne ou syriaque & ceux de l'ancienne Egypte; en y faisant les changements requis; il ne leur a pas été difficile de travestir ensuite ces caracteres égyptiens en chinois. Cela fait, ils ont composé des anagrammes avec les noms des premiers Rois de la Chine. Par ces anagrammes ils ont reconnu que le Roi chinois *Yu* est évidemment le Roi d'Egypte *Ménès*, en changeant seulement *Y* en *Mé*, & *u* en *nès*: *Ki* est devenu *Athoès*; *Kang* a été transformé en *Diabiès*; & encore *Diabiès* est-il un mot grec. On fait assez que les Athéniens donnerent des terminaisons grecques aux mots égyptiens. Il n'y a pas eu plus de *Diabiès* en Egypte que des *Memphis* & d'*Héliopolis*; *Memphis* s'appellait *Moph*, *Héliopolis* s'appellait *On*. C'est ainsi que dans la suite des siècles ces Grecs s'avisèrent de donner le nom de *Crocodilopolis* à la ville d'*Arfinoë*. Tout cela ferait renoncer à la généalogie des noms & des hommes. Enfin il ne paraît pas que les Chinois soient venus d'Egypte plutôt que de *Romorantin*.
 Je ne pense pas pourtant qu'il fût honteux

(*) Imprimé à la tête du 26^e Tome des Lettres curieuses & édifiantes.

à la Chine d'avoir l'Egypte pour ayeule. La Chine est, à la vérité, neuf fois (*) aussi grande que sa prétendue grand'mere : & même on peut dire que l'Egypte n'est pas d'une race fort ancienne ; car pour qu'elle figurât un peu dans le monde, il fallait des temps infinis ; elle n'aurait jamais eu de bled si elle n'avait eu l'adresse de creuser les canaux qui reçurent les eaux du Nil. Elle s'est rendue fameuse par ses pyramides, quoiqu'elles n'eussent guere, selon Platon dans sa République (**), plus de dix mille ans d'antiquité. Enfin on ne juge pas toujours des peuples par leur grandeur & leur puissance. Athènes a été presque égale à l'Empire Romain aux yeux des philosophes. Mais malgré toute la splendeur dont l'Egypte a brillé, sur-tout sous la plume de l'Eveque Bossuet, qu'il me soit permis de préférer un peuple adorateur pendant quatre mille ans du Dieu du ciel & de la terre, à un peuple qui se prosternait devant des bœufs, des chats & des crocodiles, & qui finit par aller dire la bonne aventure à Rome, & par voler des poules au nom d'Isis.

Vous avez vaillamment combattu ceux qui ont voulu faire passer ces Egyptiens pour les peres des Chinois, *laudo vos*. Mais si vous regardez encore les Chinois avec mépris, *in hoc non laudo*.

(*) Je compte l'Egypte trois fois moins étendue que la France, & la France six fois moins que la Chine. Ces mesures ne contredisent point celles de Mr. Danville, qui n'a considéré que le terrain cultivable de l'Egypte. Voyez son *Egypte ancienne & moderne*.

(**) Voyez Platon au Livre II. de sa République.

L E T T R E VIII.

*Sur les dix anciennes Tribus Juives qu'on
dit être à la Chine.*

JE gourmande toujours inutilement cette curiosité insatiable & inutile. Si on m'apprend quelques vérités sur un coin des quatre parties du monde, je me dis à quoi ces vérités me serviront-elles? si on m'accable de mensonges, comme cela m'arrive tous les jours, je gémis, & je suis près de me mettre en colere.

Bénis soient les Chinois, Monsieur, qui ne s'informent jamais de ce qui se passe hors de chez eux. Mr. Gervais a bien raison de remarquer que l'Empereur n'a point fait son poëme pour nous, mais seulement pour ses chers Tartares & pour ses chers Chinois. Un Littérateur de notre pays a écrit à sa Majesté Chinoise sur le danger qu'elle courait à Paris d'essuyer un requiatoire & un monitoire au sujet de son poëme. L'Empereur ne lui a pas répondu; & il a bien fait.

Que chacun fasse chez lui comme il l'entend. C'est ce qu'apprit à ses dépens mon pere le marchand Jean du Chemin, qui n'était pas riche. Il lui en couta deux mille écus pour avoir été curieux lorsqu'il commerçait à Quanton ou Canton.

Vous avez entendu parler du Révérend pere Gozzani (*), auquel le Révérend pere Joseph

(*) Voyez la lettre du frere Gozzani au 7me. Recueil des Lettres
inédites édifiées & curieuses.

Suarez recommanda en 1707 d'aller visiter leurs freres les Juifs des dix tribus transplantées dans le pays de Gog & de Magog par Salmanazar l'an 717 avant notre Ere latine, juste du temps de Romulus.

Le Révérend pere Gozzani, qui était fort zélé, & qui n'avait pas un écu, alla trouver mon pere Jean du Chemin, qui n'était pas riche. Venez avec moi, lui dit-il, & défrayez-moi pour l'amour de Dieu, dans le voyage que Pere Suarez m'ordonne de la part du Pape de faire à Cai-foum-fou dans la province de Honan, qui n'est pas loin d'ici. Vous aurez l'avantage de voir les dix tribus d'Israël, chassées par Salmanazar, il y a deux mille quatre cents vingt-quatre ans, de l'admirable pays de Judée. Elles regnent dans la province de Honan; elles reviendront à la fin du monde dans la terre promise, avec les deux autres tribus Juda & Benjamin, pour combattre l'antechrist & pour juger le genre humain: elles nous recevront à bras ouverts; & vous ferez une fortune immense avant que vous soyez jugé. Mon pere crut ce Gozzani; il acheta des chevaux, une voiture, des habits magnifiques pour paraître décemment devant les princes des tribus de Gad, Nephtali, Zabulon, Issachar, Aser & autres, qui régnaient dans Cai-foum-fou capitale de Honan; il défraya splendidement son Jésuite. Quand ils furent arrivés dans le royaume des dix tribus, ils furent en effet introduits dans la synagogue où le sanhédrin s'assemblait; c'était une douzaine de gueux qui vendaient des haillons. Le voyage avait coûté à mon pere deux mille écus de cinq livres qu'on

appelle. Taëls à la Chine; & les Gad, Neph-tali, Zabulon, Issachar & Aser lui volerent le reste de son argent.

Frère Gozzani, pour le consoler, lui prouva que les gens des tribus chassées depuis deux mille quatre cents vint-quatre ans par Salmanazar de leur royaume d'Israël, qui avait bien quinze lieues de long sur huit de large, furent d'abord enchaînés deux à deux comme des galériens par l'ordre de Salmanazar roi de Chaldée; qu'ils furent conduits à coups de fourche de Samarie à Sichem, de Sichem à Damas; de Damas à Alep, d'Alep à Erzerum; que dans la suite des temps cette grande partie du peuple chéri s'avança vers Erivan; que bientôt après elle marcha au sud de la mer d'Hircanie, vulgairement la mer Caspienne; qu'elle planta ses pavillons dans le Guilan, dans le Tabéistan; qu'elle vécut longtemps de caïlles dans le grand désert salé, selon son ancienne coutume; & qu'enfin, de déserts en déserts & de bénédictions en bénédictions, les dix tribus fonderent le royaume de Caï-foum-fou, dont ils ne reviendront que pour conduire les nations dans la voie droite. (*) Cette doctrine consola fort mon pere, mais ne le dédommagea pas.

J'avais dans ce temps-là même un cousin germain bachelier de Sorbonne. Il se chargea

(*) On peut consulter sur une partie de ces belles choses un Professeur émérite du collège Duplessis à Paris, lequel a fait parler fort sagement Messieurs les Juifs Jonathan, Mathataï, & Winker. On peut voir aussi la réponse à ces Messieurs, article Juif, tome V. des Questions sur l'Encyclopédie, nouvelle édition.

de faire le panégyrique des fix corps des marchands : la sacrée faculté y trouva des propositions mal-sonantes, hérétiques, sentant l'hérésie ; ce qui lui fit une affaire très-sérieuse.

Ces aventures, & d'autres pareilles, firent connaître à la famille qu'elle ne devait jamais se mêler de affaires d'autrui ; qu'il fallait renoncer à la prose soutenue comme aux vers alexandrins, & qu'enfin, rien n'était plus dangereux que de vouloir briller dans le monde.

En effet, quand le père Castel fit une brochure pour rassurer l'univers, & une autre brochure pour instruire l'univers, les honnêtes gens en rirent & l'univers n'en fut rien. C'est bien pis que si l'univers avait ri. Tout cela était un avertissement de me taire.

Vous pourrez me dire, Monsieur, que l'Empereur Kien-long a pourtant voulu instruire une grande partie du globe en vers Tartares, & que tous les lettrés de la Chine ont été à ses pieds. Vous ajouterez encore qu'il a fait imprimer une chanson sur le thé (*), & qu'il n'y a point de Dame depuis Pékin jusqu'à Canton qui n'ait chanté la chanson de son maître en déjeunant. Mais s'il est permis à un Empereur d'être bon poète, un particulier risque trop. Il ne faut point se publier. Cachons-nous en vers & en prose. Il vous appartient, Monsieur, de paraître au grand jour ; mais ne montrez pas mes lettres.

(*) Cette chanson à boire est traduite par le père Amiot & imprimée à la suite du poème de Moukden. C'est une chanson fort différente des nôtres : elle ne respire que la sobriété & la morale. Les chansonniers du bas étage, les seuls qui nous restent, n'en seraient pas contents.

L E T T R E IX.

*Sur un Livre des Bracmanes, le plus ancien
qui soit au monde.*

NE parlons plus, Monsieur, du poëme de l'Empereur de la Chine, quelque beau qu'il puisse être. J'ai à vous entretenir d'un ouvrage cent fois plus poétique, & beaucoup plus ancien, fait autrefois dans l'Inde, & qui ne commence que de nos jours à être connu en Europe: c'est le Shasta-bad, le plus ancien livre de l'Indostan & du monde entier, écrit dans la langue sacrée du Hancrit il y a près de cinq mille ans. C'est bien autre chose que les Yking ou les Yquim chinois, qui ne sont que des lignes droites où personne n'a jamais rien compris. Deux gentilshommes Anglais, qui ont tous deux pendant plus de vingt ans étudié la langue sacrée dans le Bengale, langue connue seulement de quelques savants Brames, se sont donné la peine de lire & de traduire les morceaux les plus précieux de ce Shasta-bad. L'un est Mr. Holwell, longtemps Vice-Gouverneur du principal établissement Anglais sur le Gange; l'autre Mr. Dow Colonel dans l'armée de la Compagnie. J'avoue, Monsieur, que notre Compagnie Française ne s'est pas donnée de pareils soins, & qu'elle n'a été ni si savante ni si heureuse.

L'antiquité du Shasta-bad fait voir évidemment, que les Bracmanes précéderent de plusieurs siècles les Chinois, qui précèdent le reste des hommes. Ce qui surprend, ce n'est pas

que ce livre soit si ancien, c'est qu'il soit écrit dans le style dont Platon écrivait en Grece plus de deux mille ans après l'auteur Indien.

Vous connaissez ce Shasta-bad, sans doute; mais permettez-moi de vous en représenter ici les principaux traits: vous verrez qu'ils n'ont été connus d'aucuns de nos Missionnaires. Chacun d'eux nous a conté ce qu'il entendait dire (& encore très-difficilement) dans la province où il séjourna peu de temps. Toutes ces provinces ont des idiomes & des cathéchismes différents. Supposé que des Indiens fussent assez désœuvrés, assez inquiets, assez déterminés pour venir en Europe s'informer de nos dogmes & nous instruire des leurs, ils verraient à Pétersbourg l'église grecque qui differe de la romaine; en Suede, en Danemarc, l'église évangelique ou luthérienne, qui ne ressemble ni à la romaine ni à la grecque; en Prusse une autre religion. Il serait bien difficile à ces Indiens de se faire une idée nette de l'origine du Christianisme. Mrs. Holwell & Dow ont puisé à la source du Bracmanisme; & on verra que cette source est celle des croyances qui ont régné le plus anciennement sur notre hémisphère, & même à la Chine, où la métempsychose Indienne est encore reçue chez le peuple, quoique méprisée chez les lettrés & dans tous les tribunaux.

Voici le commencement du plus singulier de tous les livres (*).

(*) Nous en avons déjà quelques extraits en Français dans un abrégé de l'Histoire de l'Inde, imprimé avec le procès mémorable du Général Lally.

Commencement du Shasta-bad.

„ Dieu est un, créateur de tout, sphere uni-
 „ verselle, sans commencement, sans fin. Dieu
 „ gouverne toute la création par une providen-
 „ ce générale, résultante de ses éternels des-
 „ seins. — Ne recherche point l'essence & la
 „ nature de l'Eternel, qui est un; ta recherche
 „ serait vaine & coupable. C'est assez que jour
 „ par jour, & nuit par nuit, tu adores son pou-
 „ voir, sa sagesse & sa bonté dans ses ouvrages”.

J'avais dit tout à l'heure que le Shasta-bad
 était digne de Platon; je me retracte, Platon
 n'est pas digne du Shasta-bad. Continuons.

„ L'Eternel voulut, dans la plénitude du
 „ temps, communiquer de son essence & de sa
 „ splendeur à des êtres capables de la sentir.
 „ Ils n'étaient pas encore; (*) L'Eternel vou-
 „ lut, & ils furent. Il créa Birma, Vishnou
 „ & Sib.”

On voit ensuite comment Dieu forma d'au-
 tres substances nombreuses subordonnées à
 ces trois premières participantes de sa propre
 nature, & dominatrices avec lui. Ces puis-
 sances subordonnées, & d'un ordre inférieur,
 avaient à leur tête un génie céleste que l'on
 nomme Moïfazor. Tous ces noms expriment
 dans la langue du Hanscrit des perfections dif-
 férentes : ces perfections diverses & cette sub-
 ordination produisirent dans les globes, dont
 Dieu a rempli l'espace, une harmonie & une
 félicité constante pendant plusieurs siècles.

(*) N'est-ce pas là le vrai sublime?

Il est clair que ces idées, toutes sublimes qu'elles peuvent être, ne sont cependant qu'une image d'un bon gouvernement parmi les hommes : c'est le terrestre épuré & transporté au Ciel : c'est encore ce que Platon a tant imité.

Discorde dans le Ciel.

Enfin l'envie & l'ambition se saisissent du cœur de Moïfazor & de ses compagnons : ils joignent les imperfections aux perfections ; ils pervertissent l'ouvrage de l'Eternel ; ils se révoltent contre les trois êtres supérieurs tirés de la substance divine : la discorde succede à l'harmonie ; le ciel se divise ; les génies fideles, qui ont conservé la perfection, se déclarent contre les génies infideles, qui ont choisi l'imperfection : l'Eternel précipite Moïfazor & les autres substances imparfaites & révoltées dans le globe des ténèbres nommé l'Ondéra.

Voilà probablement l'origine de la guerre des Titans contre les Dieux en Egypte, de la destruction de Typhon, de la punition de Typhée & d'Encelade enchainés par les Grecs en Sicile (*) sous le mont Etna. Un autre aurait dit, *Voilà infailliblement*, au lieu de *voilà probablement* ; car on sait que, dès qu'un beau conte est inventé par une nation, il est vite copié par une autre : l'aventure d'Amphitryon & de Sosie est originalement de l'Inde ; on l'a déjà remarqué ailleurs.

Si on osait, on observerait encore que cette

(*) Voyez l'abrégé de l'histoire de l'Inde, à la suite de la catastrophe du Général Lally.

histoire, ou cette théogonie, ou cette allégorie, parvint jusqu'aux Juifs vers les temps d'Archelaüs & d'Agrippa; car c'est alors qu'il parut un livre Juif sous le nom d'Enoch, dans lequel il était fait mention de la revolte & de la chute des anges. On nous a conservé quelques passages de ce livre attribué à Enoch *septième homme après Adam*. On y trouve que deux cents anges principaux, ayant l'archange Sémexias à leur tête, se liguerent ensemble sur le mont Hermon pour aller voler les hommes, & pour violer des filles. Le Seigneur ordonna à Michaël de lier le Capitaine Sémexias, & à Gabriel de lier Azazel le Lieutenant: ils furent jetés avec leurs soldats dans le lieu d'obscurité, comme y avaient été jetés les génies désoberissants du Schasta-bad. C'est même à cette chute des anges rapportée dans le livre d'Enoch, que l'apôtre St. Jude fait allusion quand il dit dans son Epître, chapitre premier, qu'Enoch, *septième homme après Adam, prophétisa sur ces étoiles errantes auxquelles une tempête noire est réservée pour l'éternité. (*)* Il dit dans ce chapitre, que ces anges sont liés de chaînes à tout jamais; (*) quoique l'archange Michaël n'osât maudire le diable en lui disputant le corps de Moïse.

C'est au Pere Calmet de notre Congrégation d'expliquer ces mystères; c'est à lui seul de montrer comment la chute des anges n'avait été annoncée chez nous que dans un livre apocryphe: je dois me borner à vous dire que cette

(*) 9. 13.

(**) 9. 6. 9.

cette chute était articulée depuis des siècles dans le Shasta-bad des anciens Bracmanes.

Vous savez, Monsieur, qu'il y a dans ce temps-ci des doctes qui raisonnent; ce qui n'était pas autrefois si commun: vous savez que parmi nos doctes raisonneurs modernes il s'en trouve quelques-uns d'assez téméraires pour oser croire que le berceau du Christianisme fût dans l'Inde il y a cinq mille ans à peu près; & voici comme ils tâchent d'argumenter. L'origine de tout, disent-ils, selon nous & selon les Indiens, c'est le diable. Car nous disons que le diable s'était révolté dans le Ciel avant qu'il y eût des hommes sur la terre, & ayant été mis en enfer; il en sortit pour venir tenter nos premiers parents dès qu'il fut qu'ils existaient. Il fut la cause du péché originel; & ce péché originel fut la cause de tout ce qui est arrivé depuis: donc le diable est la cause de tout. Mais puisqu'il n'est question, dans aucun endroit de la Genèse, ni du diable, ni de son enfer, ni de son voyage sur la terre; il est évident que tout cette théologie est tirée de la théologie des anciens Bracmanes, qui seuls avaient écrit l'histoire du diable sous le nom de Moïasor. Ce Moïasor avait commencé par être favori de Dieu; puis avait été damné; puis était venu sur la terre.

Nos Commentateurs firent de ce diable chassé du ciel un serpent; ensuite ils en firent Sathan, Belphegor, Belzébuth, &c. Ils ont fini par l'appeler *Lucifer*, d'un mot latin qui veut dire l'étoile de Venus.

Et pourquoi ont-ils appelé le diable étoile de Venus? c'est que dans un ancien écrit Juif

(Esaïe) on a déterré un passage traduit en latin. Ce passage regarde la mort d'un Roi de Babylone, de qui les Juifs avaient été esclaves. Les Juifs se réjouissaient d'avoir perdu ce monarque, comme fait le peuple presque par-tout à la mort de son maître. L'auteur exhorte le peuple à se moquer de ce Roi Babylonien qu'on vient d'enterrer.

„ Allons, dit-il, chantez une parabole contre le Roi de Babylone. Dites : que sont devenus ses employés des gabelles ? que sont devenus les bureaux de ces gabelles ? Le Seigneur a brisé le sceptre des impies & les verges des dominateurs : la terre est maintenant tranquille & en silence ; elle est dans la joie. Les cedres & les sapins, ô Roi ! se réjouissent de ta mort. Ils ont dit : depuis que tu es enterré personne n'est plus venu nous couper & nous abattre. Tout le souterrain s'est ému à ton arrivée ; les géants, les princes, se sont levés de leur trône ; ils disent : te voilà donc percé comme nous ; te voilà semblable à nous ; ton orgueil est tombé dans les souterrains avec ton cadavre. Comment es-tu tombée du ciel, étoile du matin, étoile de Venus, Lucifer, (en syriaque Hellel) ? comment es-tu tombée en terre, toi qui frappais les nations ? &c.

Cette parabole est fort longue. Il a plu aux commentateurs d'entendre littéralement cette allégorie, comme il leur a plu d'expliquer allégoriquement le sens littéral de cent autres passages. C'est ainsi que, notre saint François de Paule ayant fondé les Minimes, on prêcha en Italie que son Ordre était prédit dans la Genèse, *frater minimus cum patre nostro*. C'est ainsi

que toute l'histoire de St. François d'Assise se trouve mot-à-mot dans la Bible. De tout cela, Monsieur, nos commentateurs concluent que le serpent qui trompa notre Eve était le diable; & les Indiens concluent que le diable était leur Moïsafor, qui fut ci-devant le premier des anges. Si on en croyait les anciens Perses, leur Sathan serait d'une plus vieille date que notre serpent, & approcherait presque de l'antiquité de Moïsafor. Chaque nation veut avoir son diable, comme chaque paroisse a son saint.

Je n'entre point dans ces profondeurs, je remarquerai seulement que le Gouverneur Howell, après nous avoir donné une idée de celivre si antique, & en avoir admiré le style, le compare au Paradis perdu de Milton, à cela près dit-il, que Milton a été entraîné par son génie inventif & ingouvernable à semer dans son poème des scènes trop grossières, trop bouffonnes, trop opposées aux sentimens qu'on doit avoir de l'Etre suprême. (*)

Poursuivons l'histoire de l'ancienne loi Indienne. Dieu pardonne après plusieurs milliers de siècles aux génies délinquents; il crée la terre comme un séjour d'épreuve, pour leur donner lieu d'expier leurs crimes: il les fait passer par plusieurs métamorphoses.

Origine du respect pour les vaches.

D'abord ils sont vaches, afin que lorsqu'ils seront hommes ils apprennent à ne point tuer.

(*) Page 64, 2^e édition.

leurs nourrices, & à ne pas manger leurs peres nourriciers : c'est ce qui établit cette doctrine de la métempsychose, & cette abstinence rigoureuse de tout être à qui Dieu a donné la vie ; doctrine que Pythagore embrassa dans l'Inde, & qu'il ne put faire recevoir à Crotone.

Origine du fanatisme qui engage les Veuves à se brûler depuis environ cinq mille ans.

Quand ces génies célestes & punis ont subi plusieurs métamorphoses sans commettre des crimes, ils retournent enfin avec leurs femmes dans le Ciel leur première patrie ; & c'est pour accompagner leurs époux dans le Ciel que tant de femmes se brûlerent & se brûlent encore sur le corps de leurs maris : piété ancienne autant qu'affreuse, qui nous montre à quel excès de faiblesse la superstition peut réduire l'esprit humain, & à quelle grandeur elle peut élever le courage. Ciceron dit dans ses Tusculanes, que cette coutume subsistait de son temps dans toute sa force. Il s'en effraie, & il l'admire.

Monsieur Holwell a vu dans son gouvernement, en 1743, la plus belle femme de l'Inde, âgée de dix-huit ans, résister aux prières & aux larmes de Myladi Russell femme de l'Amiral Anglais, qui la conjurait d'avoir pitié d'elle-même & de deux enfants charmants qu'elle allait laisser orphelins. Elle répondit à Madame Russell : Dieu les a fait naître, Dieu en prendra soin. Elle s'étendit sur le bûcher, & y mit le feu elle-même avec autant de sérénité que des dévotes prennent le voile parmi nous.

Il ajoute qu'un Anglais nommé Charnos,

étant témoin du même épouvantable sacrifice d'une jeune Indienne très-belle, descendit malgré les prêtres dans la fosse du bûcher, arracha du milieu des flammes cette victime, qui criait au ravisseur & à l'impie; qu'il eut une peine extrême à l'appaiser; qu'enfin il l'épousa; mais qu'il fut regardé par tout le peuple comme un monstre.

Les quatre âges.

Les Bracmanes eurent un autre dogme, qui a fait plus de fortune dans tout notre Occident; c'est celui de nos quatre âges du monde si bien chantés par Ovide, & qui figurent toujours dans nos opéra & dans nos tableaux. Le premier âge de la création de la terre, pour sauver les âmes

de l'enfer, fut de trois millions deux cents mille de nos années, ci 3200000

Le second fut de 1600000

Le troisieme de 800000

Le quatrieme, où nous sommes, est de 400000

Ainsi tout va toujours en diminuant & en empirant dans ce monde; mais nous sommes plus discrets que les Bracmanes: nos âges ne sont pas si longs. Les Indiens appellent ces âges *Iogues*; c'est dans le présent Iogue qu'un Roi des bords du Gange nommé Brama écrivit dans la langue sacrée le sacré Shasta-bad, il n'y a gueres que cinq mille années; mais il ne s'écoula pas quinze siècles qu'un autre Bracmane, qui pourtant n'était pas Roi, donna une loi nouvelle du Veïdam. Je lui en demande bien pardon; ce Veïdam est le plus ennuyeux fatras que j'aie jamais lu. Figurez-vous la légende dorée, les

conformités de saint François, les exercices spirituels de saint Ignace, & les sermons de Menot joints ensemble; vous n'aurez encore qu'une idée très-imparfaite des impertinences du Veïdam.

L'Ezourveïdam est tout autre chose. C'est l'ouvrage d'un vrai Sage, qui s'élève avec force contre toutes les sottises des Bracmanes de son temps. Cet Ezourveïdam fut écrit quelque temps avant l'invasion d'Alexandre: c'est une dispute de la philosophie contre la théologie Indienne; mais je parie que l'Ezourveïdam (*) n'a aucun crédit dans son pays, & que le Veïdam y passe pour un livre céleste.

L E T T R E X.

Sur le Paradis terrestre de l'Inde.

CE n'est pas assez, Monsieur, que deux Anglais dans les trésors qu'ils ont rapporté de l'Inde, aient compté principalement cet ancien livre de la religion des Bracmanes; ils ont encore découvert le paradis terrestre. Vous savez

(*) L'Ezourveïdam est en effet un livre qui combat toutes les superstitions, & qui détruit les fables dont on déshonore la divinité: c'est probablement le livre que le pere Pons, Missionnaire sur la côte de Malabar en 1740, appelle l'Ajour-veïdam: il avait un peu appris la langue des Brâmes modernes, mais non pas l'ancien Hanscrit, qui est pour eux ce qu'est l'Iliade d'Homere pour les Grecs d'aujourd'hui. Voyez sa lettre au pere Duhalde, dans le vingt-cinquieme Tome des Lettres curieuses & édifiantes.

que de grands Théologiens l'avaient placé les uns dans la Taprobane, les autres en Suede, quelques-uns même dans la Lune; mais il est réellement sur un des bras du Gange. Mr. Holwell & quelques-uns de ses amis y ont voyagé d'un bout à l'autre. (*) Ce pays peut prendre son nom de sa Capitale Bishnapor, ou Vitsnapor, où l'on adore Vitfnou fils de Dieu de temps immémorial. Il est à quelques journées de Calcuta, chef lieu de la domination Anglaise; & on le trouve marqué sur toutes les bonnes cartes des possessions de la Compagnie des Indes. Il n'est gueres qu'à neuf ou dix journées des frontieres du petit royaume de Patna. La contrée, vers la ville Anglaise de Calcuta & vers celles de Vishnapor, est arrosée des canaux du Gange qui fertilisent la terre. Tous les fruits, tous les arbres, toutes les fleurs, y sont entretenus par une fraîcheur éternelle, qui tempere les chaleurs du Tropique dont ce climat n'est pas éloigné. Le peuple y est encore plus favorisé de la nature.

Ce peuple fortuné, dit la relation, a conservé la beauté du corps si vantée dans les anciens Bracmanes, & toute la beauté de l'ame, pureté, piété, équité, régularité, amour de tous les devoirs. C'est-là que la liberté & la propriété sont inviolables. Là on n'entend jamais parler de vol, soit privé, soit public; dès qu'un voyageur, quel qu'il soit, a touché les limites du pays, il est sous la garde immédiate du gouvernement. On

(*) Voyez interesting events relative to Bengale, pag. 197 & suivantes.

lui envoie des guides qui répondent de son bagage & de sa personne, sans aucun salaire. Ces guides le conduisent à la première station. Le premier officier du lieu le loge & le défraie, puis le remet à d'autres guides qui en prennent le même soin. Il n'a d'autre peine que de délivrer de ville en ville à ses conducteurs un certificat qu'ils ont rempli leur charge. Il est entretenu de tout dans chaque gîte pendant trois jours aux dépens de l'Etat; & s'il tombe malade on le garde, & on lui administre tous les secours jusqu'à ce qu'il soit guéri, sans qu'on reçoive de lui la moindre récompense.

Si ce n'est pas là le paradis terrestre, je ne sais où il peut être.

Un philosophe sera moins surpris qu'un autre homme, quand il saura que les habitants de Vishnapor descendent des anciens Bracmanes. C'est probablement ainsi que Pythagore fut reçu chez eux. Ils ont conservé depuis des siècles innombrables la simplicité & la générosité de leurs mœurs. Ajoutez à cela que cette province, presque aussi grande que la France ou l'Allemagne, a été toujours préservée du fléau de la guerre, tandis que ce fléau dévorait tout depuis Delhi & depuis les rives du Gange jusqu'aux sables de Pondichéri.

On demandera comment des peuples si doux & si vertueux n'ont pas été conquis par quel qu'un de ces voleurs de grand chemin, soit Marattes, soit Européans, soit Thamas-Kouli-Kan, soit Abdalla? C'est qu'on ne peut pas entrer chez eux aussi facilement que le diable entra, selon Milton, dans le paradis terrestre, en sautant les murs.

Le prince, descendant des premiers Rois Brachmanes, qui regne dans le Vishnapor, peut en moins d'un jour inonder tout le pays: une armée serait noyée en arrivant. Vishnapor est aussi bien défendu qu'Amsterdam & Venise: ces peuples, qui n'ont jamais attaqué personne, résisteraient à l'univers entier.

Probablement quelques Français soit à Romorantin, soit à Paris, prendront ce récit pour des contes d'Hérodote, ou pour d'autres contes. Tout est cependant de la plus exacte vérité. Les témoins oculaires sont à Londres.

Pourquoi n'en fait-on rien chez nous? Pourquoi, de soixante journaux qui paraissent tous les mois, aucun n'a-t-il discuté des merveilles si étranges? On dit que le livre de Mr. Holwell a été traduit; mais ces faits, jetés en passant dans des mémoires sur les intérêts de la Compagnie des Indes, n'ont été remarqués en France par personne. Un seul homme en a parlé, & on n'y a pas pris garde. On n'était occupé chez nous que de l'histoire parisienne du jour. Si on a jeté les yeux un moment sur l'Inde, ce n'a été que pour accuser de nos désastres ceux qui avaient prodigué leur sang pour les finir. Aucun même des négociants, des commis, des employés de notre malheureuse compagnie, n'a jamais entendu parler de Vishnapor ou Bishnapore. Ils ont été chassés d'un climat que pendant cinquante ans ils n'avoient pu connaître. Le Jésuite Lavour, qui revint de Pondichéri avec onze cents mille francs dans sa cassette, ne savoit pas si Mr. Holwell & Mr. Dow étoient au monde.

J'avoue que si la route de Vishnapor étoit

aussi fréquentée que celle d'Orléans & de Lyon, l'hospitalité y serait moins en honneur ; c'est une vertu qui coûte peu de chose à ces peuples ; mais on m'avouera qu'ils exercent cette vertu quand l'occasion s'en présente : une bonne action aisée à faire est toujours une bonne action. Ce serait le bonheur du genre humain que la vertu fût par-tout d'une pratique facile. La *dévotion aisée* du Pere le Moine n'était point un si ridicule titre de livre : faudrait-il donc que la saine morale fût rebutante ?

Si les Bracmanes furent les premiers Théologiens de ce monde, ils furent aussi les premiers astronomes. Les nuits de leur pays, qui sont plus belles que nos beaux jours, durent nécessairement les engager à observer les astres. Il n'est pas à croire que cette science ait été cultivée d'abord par des bergers, comme on le dit. Nous ne voyons pas que nos pâtres s'occupent beaucoup des planettes & des étoiles fixes. Probablement ceux qui gardaient les moutons en Tartarie, aux Indes, en Chaldée, n'étaient pas plus curieux que les paysans de nos contrées ; & je ne vois pas qu'il y ait jamais eu de Newton & de Halley parmi nos bergers d'Allemagne, de France, & d'Espagne. Il faut savoir un peu de géométrie pour être même un astronome ignorant. Les Bracmanes étaient géometres ; il est donc de la plus grande vraisemblance que la science du ciel eut son origine chez eux.

Il paraît qu'ils furent les premiers qui connurent l'obliquité de l'écliptique. Leur première époque astronomique commençait à une conjonction de toutes les planetes ; & cette con-

jonction était arrivée vingt-trois mille cinq cents & un ans avant notre Ere. Je n'examine pas s'ils se sont trompés sur cette époque; mais, je dis qu'il faut une prodigieuse science, & bien des siècles, pour être en état de se tromper dans un tel calcul.

L E T T R E XI.

Sur le grand Lama, & la métempsychose.

APrès avoir voyagé sous vos ordres, Monsieur, en Egypte, à la Chine & aux Indes, je veux faire un petit tour dans un coin de la Tartarie pour vous parler du grand Lama. Je veux bien croire qu'il y a des Tartares assez bons pour pendre à leur cou quelques reliques de son derrière, en forme de grains de chapellet: en vérité il y a dans les environs de Romorantin & dans d'autres villes des gens du peuple qui se parent de reliques aussi singulières: je ne vois pas que ce qui sort du derrière d'un homme qu'on respecte & qu'on aime, quand il est bien sec, bien musqué, bien préparé, bien enchassé dans de l'or ou de l'ivoire, soit plus dégoûtant que tel vieux haillon qui n'a jamais appartenu à un homme de mérite, ou tel vieux os pourri, ou tel nombril, ou tel prépuce, qu'on expose encore dans plus d'un de nos villages à l'adoration des bonnes femmes.

Mais que dans tout le Thibet on pense qu'il existe un homme immortel, cela peut faire quelque peine à un philosophe. Peut-être ce

dogme est-il la suite de cette recherche sérieuse que des Rois de la Chine firent autrefois du breuvage de l'immortalité. Vous remarquerez très-bien dans votre livre, que plus d'un Roi mourut subitement de ce breuvage qui faisait vivre éternellement.

Il y a ce me semble dans Oléarius un très-bon conte sur Alexandre, qui chercha le breuvage d'immortalité en passant par le Thibet lorsqu'il allait conquérir l'Inde. C'est dommage que ce conte n'ait pas eu place dans les mille & une nuits. Mais il était trop philosophique pour ma sœur Shéhérazade. Voici donc ce qu'Oléarius lut en Perse dans une histoire d'Alexandre qui n'est pas écrite par Quinte-Curce. (*)

Alexandre, après la mort de Darah ou Darius, ayant vaincu les Tartares Usbeks, & se trouvant de loisir, voulut boire de l'eau d'immortalité. Il fut conduit par deux freres qui en avaient bu largement, & qui vivent encore comme Hénoc & Elie. Cette fontaine est dans une montagne du Caucase, au fond d'une grotte ténébreuse. Les deux freres firent monter Alexandre sur une jument, dont ils attachèrent le poulain à l'entrée de la caverne, afin que la mere, qui portait le Roi au milieu de ces profondes ténèbres, pût revenir d'elle-même à son petit après qu'on aurait bu.

Quand on fut arrivé à tâtons au milieu de la grotte, on vit tout d'un coup une grande clarté; une porte d'acier brillant s'ouvre; un

(*) *Voyages d'Oléarius en Moscovie Et en Perse*, page 169 & 170.

ange en sort en sonnant de la trompette. Qui es-tu ? lui dit le héros. Je suis Raphaël. — & toi ? — moi, je suis Alexandre. — Que cherches-tu ? — l'immortalité. — Tiens, lui dit l'ange, prends ce caillou, & quand tu en auras trouvé un autre précisément du même poids, reviens à moi, & je te ferai boire. Alors l'ange disparut, & les ténèbres furent plus épaisses qu'auparavant.

Alexandre sortit de la grotte à l'aide de sa jument, qui courut après son poulain. Tous les officiers, tous les valets d'Alexandre se mirent à chercher des cailloux. On n'en trouva point qui fût exactement d'une pesanteur égale à celui de Raphaël ; & cela servit à prouver cette ancienne vérité sur laquelle Leibnitz a tant insisté depuis, qu'il est impossible que la nature produise deux êtres absolument semblables.

Enfin Alexandre prit le parti de faire ajouter une pincée de terre à son caillou pour égaler les poids, & revint tout joyeux à sa grotte sur sa jument. La porte d'acier s'ouvre ; l'ange reparait ; Alexandre lui montre les deux cailloux. L'ange les ayant considérés lui dit : mon ami, tu y as ajouté de la terre ; tu m'as prouvé que tu en es formé, & que tu retourneras à ton origine.

Il faut que depuis on ait cru dans le Thibet qu'enfin le grand Lama avait trouvé les deux cailloux, & la véritable recette. C'est ainsi que nos ancêtres crurent qu'Ogier le Danois avait bu de la fontaine de Jouvence. C'est ainsi qu'en Grece on avait imaginé que l'aurore avait fait présent à Titon d'une éternelle vieillesse.

Doctrine de la Métempsychose nullement ridicule.

Mais ce qui me paraît plus vraisemblable, c'est que la croyance de la métempsychose, qui passa depuis si longtemps de l'Inde en Tartarie, est l'origine de cette opinion populaire que la personne du grand Lama est immortelle.

Je vous prie de vouloir bien d'abord observer, qu'il n'est point du tout absurde de croire à la métempsychose. C'est un dogme très-faux, je l'avoue; il n'est point approuvé parmi nous; il peut être un jour déclaré hérétique; mais il n'a été jamais expressément condamné: on pouvait, ce me semble, supposer en sûreté de conscience, que Dieu le créateur de toutes les âmes les faisait successivement passer dans des corps différents. Car que faire des âmes tant de fœtus qui meurent en naissant, ou qui ne parviennent pas à maturité? Voilà des âmes toutes neuves, qui n'ont point servi: ne seront-elles plus bonnes à rien? ne paraît-il pas très-raisonnable de leur donner d'autres corps à gouverner? ou, si vous l'aimez mieux, de les faire gouverner par d'autres corps?

Pour les âmes qui ont habité des corps disgraciés, & qui ont souffert avec eux dans leur demeure, n'est-il pas encore très-raisonnable qu'après être délogés de leurs vilains étuis elles aillent en habiter de mieux faits?

Je dirais plus, il n'y a personne qui, si on lui proposait de renaître après sa mort, n'acceptât ce marché de tout son cœur: *quam velent athere in alto!* Il paraît donc assez évident que ce système ne répugne ni au cœur humain, ni à la raison humaine.

Il est encore évident que cette doctrine ne choque point les bonnes mœurs; car une ame qui se trouvera logée dans le corps d'un homme pour soixante ou quatre-vingts ans tout au plus, devra prendre le parti d'être une ame honnête, de peur d'aller habiter après son décès le corps de quelque animal immonde & dégoûtant.

Pourquoi ce système ne fut-il reçu ni chez les Grecs, ni chez les Romains, ni même en Egypte, ni en Chaldée? est-ce parce qu'il n'était pas prouvé? non; car tous ces peuples étaient infatués de dogmes bien plus improbables. Il est à croire plutôt que la doctrine de la transmigration des ames fut rejetée parce qu'elle ne fut annoncée que par des philosophes. Dans tout pays on disputa toujours contre le philosophe, & on recourut au forcier. Pythagore eut beau dire en Italie

*O genus, attonitum gelidæ formidine mortis.
Quid styga, quid tenebras, quid numina vana
timetis,*

*Materiam vatum, falsique piacula mundi?
Morte carent animæ, semperque priore relicta
Sede, novis domibus vivunt, habitantque recepta.
Ipse ego (nam memini) Trojani tempore belli
Panthoïdes Euphorbus eram.*

Ce que du Bartas a traduit ainsi dans son stile naïf.

Pauvres humains, effrayés du trépas,
Ne craignez point le styx & l'autre monde;
Tous vains propos dont notre fable abonde.

Le corps périt, l'ame ne s'éteint pas,
Elle ne fait que changer de demeure,
Anime un corps, puis un autre sans fin.

Gardons-nous bien de penser qu'elle meure ;

Elle voyage, & tel fut mon destin,

J'étois Euphorbe à la guerre de Troie.

On laissa dire Pythagore; on se moqua d'Euphorbe, on se jeta à corps perdu à la tête de Cerbere, dans le Styx & dans l'Acheron; & l'on paya chèrement des prêtres de Diane & d'Apollon, qui vous en retiraient pour de l'argent comptant.

Les Bracmanes & les Lamas du Thibet furent presque les seuls qui s'en tinrent à la métempsycole. Il arriva qu'après la mort d'un grand Lama, celui qui brigua la succession prétendit que l'ame du défunt était passée dans son corps. Il fut élu, & il introduisit la coutume de léguer son ame à son successeur. Ainsi tout grand-Lama élève auprès de lui un jeune homme, soit son fils, soit son parent, soit un étranger adopté, qui prend la place du grand-Prêtre dès que le siege est vacant. C'est ainsi que nous disons en France que le Roi ne meurt point. C'est-là, si je ne me trompe, tout le mystère. Le mort saisit le vif; & le bon peuple, qui ne voit ni les derniers moments du défunt, ni l'installation du successeur, croit toujours que son grand-Lama est immortel, infail-
lible & impeccable.

Le pere Gerberon, qui accompagna si souvent l'Empereur Cam-hi dans ses parties de chasse en Tartarie, nous a pleinement instruits des précautions que ces Pontifes prenaient pour ne point mourir. Voici ce qu'il raconte dans une de ses lettres écrite en 1697 (*).

Le

(*) Voyez le Tome IV de la Collection de Duhalde, pag. 466, édition d'Hollande.

*Etrange précaution d'un grand-Lama
immortel.*

Le Dalai-Lama, attaqué d'une maladie mortelle dans son palais de roseaux & de joncs au Thibet, ne pouvait laisser son sceptre & sa mitre à un petit bâtard d'un an, le seul enfant qui lui restait: cette place demandait un enfant de seize ans, c'était l'âge de la majorité. Il recommanda sous peine de damnation à ses prêtres de cacher son décès pendant quinze années, & il écrivit une lettre à l'Empereur Cam-hi par laquelle il le mettait dans la confidence, & le suppliait de protéger son fils. Son clergé devait rendre la lettre au bout de ce temps par une ambassade solennelle; & cependant il était tenu de dire à tous ceux qui viendraient demander audience à sa Sainteté, qu'elle ne voyait personne & qu'elle était en retraite. On ne parlait en Tartarie & à la Chine que de cette longue retraite du Dalai-Lama; l'Empereur y fut trompé lui-même.

Enfin ce Monarque s'étant avancé jusqu'à la ville de Nianga auprès de la grande muraille lorsque les quinze ans étaient écoulés, l'ambassade sacerdotale parut, & la lettre fut rendue; mais les valets des ambassadeurs avaient divulgué le mystère, & cent mille soldats qui suivaient l'Empereur dans ses chasses raillaient déjà de l'immortalité d'un homme enterré depuis quinze ans. Cam-hi dit à l'ambassade: mandez à votre maître que je lui ferai réponse dès que je serai mort. Cependant, il eût la bonté de protéger le nouvel immortel, qui avait ses seize ans accomplis; & la canaille du

Thibet eut plus que jamais à l'éternité de son Pontife (*).

Toute cette affaire, qui se passait moitié dans ce monde-ci moitié dans l'autre, n'était donc au fond qu'une intrigue de cour. Cam-hi se fait reconnaître un immortel, & s'en moquait : le défunt Lama avait joué la Comédie, même en mourant, & avait fait la fortune de son bâtard. Il ne faut pas croire que des hommes d'Etat soient des imbécilles parce qu'ils sont nés en Tartarie ; mais le peuple pourrait bien l'être.

Je suis persuadé que si nous avions vécu du temps des adorateurs d'Isis, d'Apis & d'Anubis, nous aurions trouvé dans la Cour de Memphis autant de bon sens & de sagacité que dans les nôtres, malgré la foule des docteurs du pays payés pour pervertir ce bon sens.

Il est contradictoire, dira-t-on, que les premiers d'une nation soient sages, habiles, polis, lorsque toute la jeunesse est élevée dans la démenche & dans la barbarie. Oui, cela semble incompatible ; mais on a déjà remarqué que le monde ne subsiste que de contradictions.

Comment les dogmes les plus absurdes peuvent subsister chez les peuples les plus instruits.

Informez un Chinois homme d'esprit, ou un

(*) Les Ministres Claude & Jurieu ont osé comparer notre St. Pere le Pape au grand-Lama : ils ont dit qu'il n'est pas moins ridicule d'être infailible que d'être immortel. Je pense que la comparaison n'est pas juste : car il peut être arrivé qu'un Pape à la tête d'un Concile ait décidé que les cinq propositions sont dans Jansenius, & ne se soit pas trompé ; mais il ne peut être arrivé que le même Pape ne soit pas mort, lui & tout son Concile.

Tartare de Moukden, ou un Tartare du Thibet, de certaines opinions qui ont cours dans une grande partie de l'Europe; ils nous prendront tous pour ces bossus qui n'ont qu'un œil & qu'une jambe, pour des singes manqués, tels qu'ils figuraient autrefois aux quatre coins des Cartes géographiques Chinoises, tous les peuples qui n'avaient pas l'honneur d'être de leur pays. Qu'ils viennent à Londres, à Rome ou à Paris, ils nous respecteront, ils nous étudieront, ils verront que dans toutes les sociétés d'hommes il vient un temps où l'esprit, les arts & les mœurs, se perfectionnent. La raison arrive tard, elle trouve la place prise par la sottise; elle ne chasse pas l'ancienne maîtresse de la maison, mais elle vit avec elle en la supportant, & peu à peu s'attire toute la considération & tout le crédit. C'est ainsi qu'on en use à Rome même: les hommes d'Etat savent s'y plier à tout, & laissent la canaille ergotante dans tous ses droits.

Voyez ces Tartares Mantcheoux qui conquièrent la Chine le siècle passé. Don Jean de Palafox Evêque & Viceroy du Mexique, ce violent ennemi des Jésuites, qui pourtant n'a pas encore été canonisé, fut un des premiers qui écrivit une relation de cette conquête. Il regarde les Tartares Mantcheoux comme des loups qui ont ravagé une partie des bergeries de ce monde. On ne voit d'abord chez eux qu'ignorance de tout bien, jointe à la rage de faire tout le mal possible, insolence, perfidie, cruauté, débauche portée à l'excès. Qu'est-il arrivé? trois Empereurs & le temps ont suffi pour les rendre dignes de commenter le poëme

de Moukden, & de l'imprimer en trente-deux nouveaux caractères différents.

L'Empereur Cam-hi, grand-pere de l'Empereur poëte, avait déjà civilisé ses Tartares, non pas jusqu'à être éditeurs de poëmes, mais jusqu'à égaler les Chinois en science, en politesse, en douceur de mœurs. On ne distingue presque plus aujourd'hui les deux nations.

Permettez-moi encore de vous dire que le pere de l'Empereur Cam-hi, tout jeune qu'il était, montrait une grande prudence en faisant couper les cheveux aux Chinois, afin que les vaincus ressemblaient plus aux vainqueurs. Palafox, il est vrai, nous dit, que plusieurs Chinois aimèrent mieux perdre leur tête que leur chevelure, ainsi que plusieurs Russes sous Pierre le grand aimèrent mieux perdre leur argent que leur barbe; mais enfin, tout ce qui tend à l'uniformité est toujours très-utile. Les derniers Empereurs Tartares n'ont fait qu'un seul peuple de deux grands peuples; & ils se sont soumis, les armes à la main, aux anciennes loix Chinoises. Une telle politique, soutenue depuis cent ans par un gouvernement équitable, vaut peut-être bien le travail assidu de calculer des Ephémérides. Les Brames d'aujourd'hui les calculent encore avec une facilité & une vitesse surprenante: mais ils vivent sous le plus funeste des gouvernements, ou plutôt des anarchies; & les Tartaro-Chinois jouissent de toute la portion de bonheur qu'on peut goûter sur la terre.

Je conclus que politique & morale valent encore mieux que mathématique, &c. &c.

L E T T R E XII.

Sur le Dante, & sur un pauvre homme
nommé Martinelli.

J'Entretenais mon ami Gervais de toutes ces choses curieuses, & je lui faisais lire les lettres que j'avais écrites à Mr. Paw, à condition que Mr. Paw me donnerait ensuite la permission de les montrer à Mr. Gervais; lorsqu'il arriva deux savants d'Italie à pied, qui venaient par la route de Nevers.

L'un était Mr. Vincenzo Martinelli, maître de langue, qui avait dédié une édition du Dante à Mylord Orfort. L'autre était un bon violon. *Per tutti i santi*, dit le signor Martinelli, on est bien barbare dans la ville de Nevers par où j'ai passé: on n'y fait que des colifichets de verre, & personne n'a voulu imprimer mon Dante & mes préfaces qui sont autant de diamants.

Vous voilà bien à plaindre? lui dit Mr. Gervais: il y a quatre ans que je n'ai pu débiter dans Romorantin un exemplaire des vers d'un Empereur Chinois; & vous, qui n'êtes qu'un pauvre Italien, vous osez trouver mauvais qu'on n'imprime pas votre Dante & vos préfaces à Nevers! Qu'est-ce donc que ce Dante? C'est, dit Martinelli, le divin Dante, qui manquait de chausses au treizieme siecle, comme moi au dix-huitieme. J'ai prouvé que Bayle, qui était un ignorant sans esprit, n'avait dit que des sottises sur le Dante dans les dernieres éditions

de son grand Dictionnaire *notizie spurie e disformi*. J'ai relancé vigoureusement un autre *ciofo* (*) homme de lettres, qui s'est avisé de donner à ses compatriotes Français une idée des poètes Italiens & Anglais, en traduisant quelques morceaux librement & sottement en vers d'un style de *Polichinelle*, (**) comme je le dis expressément. En un mot, je viens apprendre aux Français à vivre, à lire, & à écrire.

Le stupide orgueil d'un mercenaire, qui se croyait un homme considérable pour avoir imprimé le Dante, me causa d'abord une vive indignation. Mais j'eus bientôt quelque pitié du signor Marinelli; je me mêlai de la conversation & je lui dis.

Monsieur le maître de langues, vous ne me paraîsez maître de goût ni de politesse. J'ai lu autrefois votre divin Dante; c'est un poëme très-curieux en Italie pour son antiquité. Il est le premier qui ait eu des beautés & du succès dans une langue moderne. Il y a même dans cet énorme ouvrage une trentaine de vers qui ne dépasseraient pas l'Arioste: mais Monsieur Gervais sera fort étonné quand il saura que ce poëme est un voyage en enfer, en purgatoire & en paradis. Monsieur Gervais recula deux pas, & trouva le chemin un peu long.

Sachez, dis-je à mon ami Gervais, que le Dante, ayant perdu par la mort sa maîtresse Béatrice Portinari, rencontre un jour à la por-

(*) Quelques gens de lettres Italiens, qui ne savent pas vivre, appellent un Français un *Ciofo*.

(**) Préface du Dante par le signor Marinelli.

te de l'enfer Virgile & cette Béatrice auprès d'une lionne & d'une louve. Il demande à Virgile qui il est; Virgile lui répond que son pere & sa mere sont de Lombardie, & qu'il le menera dans l'enfer, dans le purgatoire & au paradis, si le Dante veut le suivre. Je te suivrai, lui dit le Dante; mene-moi où tu dis, & que je voie la porte de St. Pierre.

Che tu mi meni la dove or dicesti,
Si che vegga la porta di san Pietro.

Béatrice est du voyage. Le Dante; qui avait été chassé de Florence par ses ennemis, ne manque pas de les voir en enfer, & de se moquer de leur damnation. C'est ce qui a rendu son ouvrage intéressant pour la Toscane. L'éloignement du temps a nui à la clarté; & on est même obligé d'expliquer aujourd'hui son enfer comme un livre classique. Les personnages ne sont pas si attachants pour le reste de l'Europe. Je ne sais comment il est arrivé qu'Agamemnon fils d'Atrée, Achille aux pieds légers, le pieux Hector, le beau Paris, ont toujours plus de réputation que le Comte de Montefeltro, Guido da Polenta, & Paolo Lanciotti.

Pour embellir son enfer, l'auteur joint les anciens payens aux chrétiens de son temps. Cet assemblage & cette comparaison de nos damnés avec ceux de l'antiquité pourrait avoir quelque chose de piquant, si cette bigarrure était amenée avec art, s'il était possible de mettre de la vraisemblance dans ce mélange bizarre de christianisme & de paganisme, & sur-tout si l'auteur avait su ourdir la trame

d'une fable, & y introduire des héros intéressants, comme ont fait depuis l'Arioste & le Tasse. Mais Virgile doit être si étonné de se trouver entre Cerbere & Belzébuth, & de voir passer en revue une foule de gens inconnus, qu'il peut en être fatigué, & le lecteur encore davantage.

Monsieur Gervais sentit la vérité de ce que je lui disais, & renvoya Mr. Martinelli avec ses commentaires. Nous nous avouâmes l'un à l'autre, que ce qui peut convenir à une nation est souvent fort insipide pour le reste des hommes. Il faut même être très-réservé à reproduire les anciens ouvrages de son pays. On croit rendre service aux lettres en commentant Coquillart & le roman de la Roze. C'est un travail aussi ingrat que bizarre de rechercher curieusement des cailloux dans de vieilles ruines, quand on a des palais modernes.

Je me suis avisé d'être Libraire, me disait Mr. Gervais; je quitterai bientôt le métier; il y a trop de livres & trop peu de lecteurs. Je m'en tiendrai à tenir café. Tous ceux qui viennent en prendre chez moi disent continuellement: j'ai bien à faire du roman de Mademoiselle Lucie, des mémoires de Mr. le Marquis de trois étoiles, de la nouvelle histoire de César & d'Auguste dans laquelle il n'y a rien de nouveau, & d'un Dictionnaire des grands hommes dans lequel ils sont tous si petits, & de tant de pièces de théâtre qu'on ne voit jamais au théâtre, & de cette foule de vers où l'on fait tant d'efforts pour être naturels, & où l'on est de si mauvaise compagnie en cherchant le ton de la bonne compagnie: tout cela rebu-

te les honnêtes gens, ils aiment mieux lire la gazette.

Ils ont raison, lui dis-je; il y a longtemps qu'on se plaint de la multitude des livres. Voyez l'Ecclésiaste; il vous dit tout net qu'on ne cesse d'écrire: *scribendi nullus est finis*. Tant de méditation n'est qu'une affliction de la chair: *frequens meditatio afflictio est carnis*. Ce n'est pas que je croie que du temps du Roi Salomoh ou Soleïman il y eût autant de livres qu'il y en eût dans Alexandrie, dont la bibliotheque royale possédait sept cents mille volumes, & dont César brûla la moitié.

Beaucoup de Savants ont prétendu, & peut-être avec témérité, que cet Ecclésiaste ne pouvait être du troisieme Roi de la Judée, & qu'il fut composé sous les Ptolémées par un Juif d'Alexandrie, homme d'esprit & philosophe. Mais le fait est que la multitude de livres illisibles dégoûte. Il n'y a plus moyen de rien apprendre, parce qu'il y a trop de choses à apprendre. Je suis occupé d'un problème de géométrie; vient un roman de Clarice en six volumes, que des Anglomanes me vantent comme le seul roman digne d'être lu d'un homme sage: je suis assez fou pour le lire; je perds mon temps & le fil de mes études. Puis lors qu'il m'a fallu lire dix gros volumes du président De Thou, & dix autres de Daniel, & quinze de Rapin Thoyras, & autant de Mariana, arrive encore un Martinelli qui veut que je le suive en enfer, en purgatoire & en paradis, & qui me dit des injures parce que je ne veux pas y aller! cela désespere. La vue d'une bibliotheque me fait tomber en syncope.

Mais, me dit Mr. Gervais, pensez-vous qu'on se mette plus en peine dans ce pays-ci de vos Chinois & de vos Indiens, que vous ne vous souciez des préfaces du signor Martinelli? Eh bien, Mr. Gervais n'imprimez pas mes Chinois & mes Indiens.

Monfieur Gervais les imprima.

DIALOGUE

DE

MAXIME

DE MADAME.

NOTICE.

Sur MAXIME de Madame.

IL y a eu plusieurs hommes célèbres du nom de Maximus, que nous abrégeons toujours par celui de Maxime. Je ne parle pas des Empereurs & des Consuls Romains, ni même des Evêques de ce nom; je parle de quelques philosophes, qui sont encore estimés pour avoir laissé quelques pensées par écrit.

Il y en a un qui dans nos Dictionnaires est toujours appelé Maxime le magicien, ainsi qu'on nomme encore le curé Gaufrédi *Gaufrédi le sorcier*; comme s'il y avait en effet des sorciers & des magiciens: car les noms donnés à la chose subsistent toujours, quand la chose même est reconnue fautive.

Ce philosophe était le favori de l'Empereur Julien; & c'est ce qui lui fit une si méchante réputation parmi nous.

Maxime de Tyr, dont l'Empereur Marc-Aurèle fut le disciple, obtint de nous un peu

plus de grace. Il n'est point qualifié de for-
cier; & il a eu Heinſius pour Commentateur.

Le troiſieme Maxime, dont il s'agit ici, était un Africain né à Madaure dans le pays qui eſt aujourd'hui celui d'Alger. Il vivait dans le commencement de la destruction de l'Empire Romain. Madaure, ville conſidérable par ſon commerce, l'était encore plus par les lettres: elle avait vu naître Apulée & Maxime. St. Auguſtin, contemporain de Maxime, né dans la petite ville de Tagaſte, fut élevé dans Madaure; & Maxime & lui furent toujours amis, malgré la différence de leurs opinions: car Maxime reſta toujours attaché à l'antique religion de Numa; & Auguſtin quitta le manichéisme pour notre ſainte religion, dont il fût, comme on le ſait, une des plus grandes lumières.

C'eſt une remarque bien triſte, & qu'on a faite ſouvent ſans doute, que cette partie de l'Afrique qui produiſit autrefois tant de grands hommes, & qui fut probablement, depuis Atlas, la premiere école de philoſophie, ne ſoit aujourd'hui connue que par ſes corſaires. Mais ces révolutions ne ſont que trop communes; témoin la Thrace, qui produiſit autrefois Orphée & Ariſtote; témoin la Grece entiere; témoin Rome elle-même.

Nous avons encore des monuments de la cor-
reſpondance qui ſubiſta toujours entre le diſert Auguſtin de Tagaſte, & le Platonicien Maxime de Madaure. On nous a conſervé les lettres de l'un & de l'autre. Voici la fameuſe lettre de Maxime ſur l'exiſtence de Dieu, avec la répoſe de St. Auguſtin, toutes deux tra-

duites par Dubois de Port-Royal, précepteur
du dernier Duc de Guise.

LETTRE de Maxime de Madaure à
Augustin.

„ Or qu'il y ait un Dieu souverain qui soit
„ sans commencement, & qui, sans avoir rien
„ engendré de semblable à lui, soit néanmoins
„ le pere & le formateur de toutes choses, quel
„ homme est assez grossier, assez stupide pour
„ en douter? C'est celui dont nous adorons
„ sous des noms divers l'éternelle puissance,
„ répandue dans toutes les parties du monde.
„ Ainsi honorant séparément, par diverses for-
„ tes de cultes, ce qui est comme ses divers
„ membres, nous l'adorons tout entier.....
„ Qu'ils vous conservent, ces dieux subalter-
„ nes, sous les noms desquels & par lesquels
„ tout autant de mortels que nous sommes sur
„ la terre nous adorons le *pere commun des*
„ *dieux & des hommes*, par différentes sortes de
„ cultes, à la vérité, mais qui s'accordent tous
„ dans leur variété même, & ne tendent qu'à
„ la même fin.

RÉPONSE d'Augustin.

„ Il y a dans votre place publique deux sta-
„ tues de Mars, nud dans l'une, & armé dans
„ l'autre; & tout auprès la figure d'un hom-
„ me qui, avec trois doigts qu'il avance vers
„ Mars, tient en bride cette divinité dange-
„ reuse à toute la ville. Sur ce que vous me
„ dites, que de pareils dieux sont des mem-

„ bres du seul véritable Dieu, je vous averti-
 „ tis avec toute la liberté que vous me don-
 „ nez, de ne pas tomber dans de pareils
 „ sacrilèges; car ce seul Dieu dont vous
 „ parlez, est sans doute celui qui est re-
 „ connu de tout le monde, & sur lequel les
 „ ignorants conviennent avec les savants, com-
 „ me quelques anciens ont dit. Or, direz-
 „ vous que celui dont la force, pour ne pas
 „ dire la cruauté, est réprimée par un hom-
 „ me mort, soit un membre de celui-là? Il
 „ me serait aisé de vous pousser sur ce sujet;
 „ car vous voyez bien ce qu'on pourrait dire
 „ sur cela: mais je me retiens, de peur que
 „ vous ne disiez que ce sont les armes de la
 „ rhétorique que j'emploie contre vous, plu-
 „ tôt que celles de la vérité.”

„ Venons maintenant au fameux ouvrage de
 „ ce Maxime.

TRADUCTION DU DIALOGUE

D E

MAXIME DE MADAURE,

ENTRE

SOPHRONIME ET ADÉLOS.

ADÉLOS.

VOs fûtes conseils, Sophronime, ne m'ont pas rassuré encore. Parvenu à l'âge de quatre-vingt-six années, vous croyez être plus près du terme que moi qui en ai soixante & quinze. Vous avez rassemblé toutes vos forces pour combattre l'ennemi qui s'avance. Mais je vous avoue que je n'ai pu me forcer à regarder la mort avec ces yeux indifférents dont on dit que tant de Sages la contemplent.

SOPHRONIME.

Il y a peut-être dans l'étalage de cette indifférence un faste de vertu qui ne convient pas au Sage. Je ne veux point qu'on affecte de mépriser la mort; je veux qu'on s'y rési-

80 DIALOGUE DE MAXIME

gne. Nous le devons, puisque tout corps organisé, animaux pensants, animaux sentants, végétaux, métaux même, tout est formé pour la destruction. La grande loi est de savoir souffrir ce qui est inévitable.

A D É L O S.

C'est précisément ce qui fait ma douleur. Je fais trop qu'il faut périr. J'ai la faiblesse de me croire heureux en considérant ma fortune, ma santé, mes richesses, mes dignités, mes amis, ma femme, mes enfants. Je ne puis songer sans affliction, qu'il me faut bientôt quitter tout cela pour jamais. J'ai cherché des éclaircissements & des consolations dans tous les livres, je n'y ai trouvé que de vaines paroles.

J'ai poussé la curiosité jusqu'à lire un certain livre qu'on dit chaldéen, & qui s'appelle le Cohéleth. Chap. 2.

L'auteur me dit : *¶ 15.* que n'importe d'avoir appris quelque chose, si je meurs tout ainsi que l'insensé & l'ignorant! — *¶ 16.* La mémoire du Sage & celle du fou périssent également. *¶ 19.* Le trépas des hommes est le même que celui des bêtes; leur condition est la même: l'un expire comme l'autre, après avoir respiré de même. — L'homme n'a rien de plus que la bête. — Tout est vanité. — Tous se précipitent dans le même abyme. — Tous sont produits de terre; tous retournent à la terre — *¶ 21.* & qui me dira si le souffle de l'homme s'exhale dans l'air, & si celui de la bête descend plus bas?

Le

Le même instructeur, après m'avoir assemblé de ces images désespérantes, m'invite à me réjouir, à boire, à goûter les voluptés de l'amour, à me complaire dans mes œuvres. Mais lui-même, en me consolant, est aussi affligé que moi. Il regarde la mort comme un anéantissement affreux. Ch. 9. v. 5. Il déclare qu'un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort. Les vivants, dit-il, ont le malheur de savoir qu'ils mourront; & les morts ne savent rien, ne sentent rien, ne connaissent rien, n'ont rien à prétendre. Leur mémoire est dans un éternel oubli.

Que conclut-il sur le champ de ces idées funebres? Allez donc, dit-il, mangez votre pain avec allégresse, buvez votre vin avec joie.

Pour moi, je vous avoue qu'après de tels discours je suis prêt à tremper mon pain dans mes larmes, & que mon vin m'est d'une insupportable amertume.

SOPHROSIMA

Quoi! parce que dans un livre oriental on se trouve quelques passages où l'on vous dit que les morts n'ont point de sentiment, vous vous livrez à présent à des sentiments douloureux? Vous souffrez actuellement de ce qu'un jour vous ne souffrirez plus du tout?

ADÉLOA

Vous m'allez dire qu'il y a là de la contradiction; je le sens bien. Mais je n'en suis pas moins affligé. Si on me dit qu'on va briser

32 DIALOGUE DE MAXIME

une statue faite avec le plus grand art, qu'on
va réduire en cendre un palais magnifique, &
vous me permettrez d'être sensible à cette des-
truction; & vous ne voulez pas que je plaigne
la destruction de l'homme, le chef-d'œuvre de
la nature?

SOPHRONIME.
Je veux, mon cher ami, que vous vous sou-
veniez avec moi des Tusculanes de Cicéron,
dans lesquelles ce grand homme vous prouve
avec tant d'éloquence que la mort n'est point
un mal.

ANDÉLORS.
Il me le dit, mais peut-être avec plus d'élo-
quence que de preuves. Il s'est moqué des fa-
bles de l'Archéon & du Cerbere; mais il y a
peut-être substitué d'autres fables. Il plaie de
la liberté de la secte académique, qui permet
de soutenir le pour & le contre. Tantôt c'est
Platon qui croit l'immortalité de l'ame; tantôt
c'est Dicéarque qui la suppose mortelle. S'il
me console un peu par l'harmonie de ses pa-
roles, ses raisonnements me laissent dans une
triste incertitude. Il dit, comme tous les phy-
siciens qui me semblent si mal instruits, que
l'air & le feu montent en droite ligne à la ré-
gion céleste: & delà, dit-il, il est clair que
les ames, au sortir des corps, montent au ciel,
soit qu'elles soient des animaux respirants l'air,
soit qu'elles soient composées de feu. (*)

(*) *Perspicuum debet esse animos, cum e corpore excesserint, sive
sint, animales spirabiles sive ignes, sublimis ferri.*

Cela ne me paraît pas si clair. D'ailleurs Cicéron aurait-il voulu que l'ame de Catilina & celle des trois abominables Triumvirs eussent monté au ciel en droite ligne ?

J'avoue à Cicéron que ce qui n'est point, n'est pas malheureux ; que le néant ne peut ni se réjouir, ni se plaindre ; je n'avais pas besoin d'une Tusculane pour apprendre des choses si triviales & si inutiles. On fait bien sans lui que les enfers inventés soit par Orphée, soit par Hermès, soit par d'autres, sont des chimères absurdes. J'aurais désiré que le plus grand orateur, le premier philosophe de Rome, m'eût appris bien nettement s'il y a des ames, ce qu'elles sont, pourquoi elles sont faites, ce qu'elles deviennent. Hélas ! sur ces grands & éternels objets de la curiosité humaine, Cicéron n'en fait pas plus que le dernier sacristain d'Isis, ou de la déesse de Syrie.

Cher Sophronime, je me rejette entre vos bras ; ayez pitié de ma faiblesse. Faites-moi un petit résumé de ce que vous me disiez ces jours passés sur tous ces objets de doute.

SOPHRONIME,

Mon ami, j'ai toujours suivi la méthode de l'eclecticisme ; j'ai pris dans toutes les sectes ce qui m'a paru le plus vraisemblable. Je me suis interrogé moi-même de bonne foi ; je vais encore vous parler de même ; tandis qu'il me reste assez de force pour rassembler mes idées, qui vont bientôt s'évanouir.

1°. J'ai toujours, avec Platon & Cicéron, reconnu dans la nature un pouvoir suprême,

84 DIALOGUE DE MARIME

suffi intelligent que puissant, qui a disposé l'univers tel que nous le voyons. Je n'ai jamais pu penser avec Epicure que le hazard, qui n'est rien, ait pu tout faire. Comme j'ai vu toute la nature soumise à des loix constantes, j'ai reconnu un Législateur; & comme tous les astres se meuvent selon des regles d'une mathématique éternelle, j'ai reconnu avec Platon l'éternel géomètre.

2°. De là descendant à ses ouvrages, & reportant dans moi-même, j'ai dit il est impossible que dans aucun des mondes infinis qui remplissent l'univers, il y ait un seul être qui se dérobe aux loix éternelles; car celui qui a tout formé doit être maître de tout. Les astres obéissent; le minéral, le végétal, l'animal, l'homme, obéissent donc de même.

3°. Je ne connois le secret ni de la formation, ni de la végétation, ni de l'instinct animal, ni de l'instinct & de la pensée de l'homme. Tous ces ressorts sont si déliés qu'ils échappent à ma vue faible & grossière. Je dois donc penser qu'ils sont dirigés par les loix du fabricant éternel.

4°. Il a donné aux hommes organisation, sentiment & intelligence. Aux animaux organisation, sentiment & ce que nous appelons instinct. Aux végétaux organisation seule. Sa puissance agit donc continuellement sur ces trois regnes.

5°. Toutes les substances de ces trois regnes périssent les unes après les autres. Il en est qui durent des siècles, d'autres qui vivent un jour; & nous ne savons pas si les soleils qu'il a formés ne seront pas à la fin détruits comme nous.

6°. Ici vous me demanderez si je pense que nos âmes périront aussi comme tout ce qui végète, ou si elles passeront dans d'autres corps, ou si elles revêtiront un jour le même, ou si elles s'envoleront dans d'autres mondes?

A cela je vous répondrai qu'il ne m'est pas donné de savoir l'avenir; qu'il ne m'est pas même donné de savoir ce que c'est qu'une âme. Je sais certainement que le pouvoir suprême qui régit la nature a donné à mon individu la faculté de sentir, de penser, & d'expliquer mes pensées. Et quand on me demande si après ma mort ces facultés subsisteront, je suis presque tenté d'abord de demander à mon tour si le chant du rossignol subsiste quand l'oiseau a été dévoré par un aigle?

Convenons d'abord, avec tous les bons philosophes, que nous n'avons rien par nous-mêmes. Si nous regardons un objet, si nous entendons un corps sonore, il n'y a rien dans ces corps ni dans nous qui puisse produire immédiatement ces sensations. Par conséquent il n'est rien, ni dans nous ni autour de nous, qui puisse produire immédiatement nos pensées. Car point de pensées dans l'homme avant la sensation. *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu.* Donc c'est Dieu qui nous fait toujours sentir & penser; donc c'est Dieu qui agit sans cesse sur nous, de quelque manière incompréhensible qu'il agisse. Nous sommes dans ses mains comme tout le reste de la nature. Un astre ne peut pas dire je tourne par ma propre force. Un homme ne doit pas dire, je sens & je pense par mon propre pouvoir.

86 DIALOGUE DE MAXIME

Etant donc les instruments périssables d'une puissance éternelle, jugez vous-même si l'instrument peut jouer encore quand il n'existe plus, & si ce ne serait pas une contradiction évidente. Jugez sur-tout si, en admettant un formateur souverain, on peut admettre des êtres qui lui résistent.

A D É L O S.

J'ai toujours été frappé de cette grande idée. Je ne connois point de systême plus respectueux envers Dieu. Mais il me semble que si c'est révéler en Dieu sa toute-puissance, c'est lui ôter sa justice, & c'est ravir à l'homme sa liberté. Car si Dieu fait tout, s'il est tout, il ne peut ni récompenser ni punir les simples instruments de ses décrets absolus. Et si l'homme n'est que ce simple instrument, il n'est pas libre.

Je pourrais me dire que dans votre systême, qui fait Dieu si grand & l'homme si petit, l'être éternel sera regardé, par quelques esprits, comme un fabricant qui a fait nécessairement des ouvrages nécessairement sujets à la destruction; il ne sera plus aux yeux de bien des philosophes qu'une force secrète répandue dans la nature. Nous retomberons peut-être dans le matérialisme de Straton, en voulant l'éviter.

S O P H R O N I M E.

J'ai craint longtemps comme vous ces conséquences dangereuses; & c'est ce qui m'a empêché d'enseigner mes principes ouvertement dans mes écoles. Mais je crois qu'on peut ai-

sement se tirer de ce labyrinthe. Je ne dis pas cela pour le vain plaisir de disputer, & pour n'être pas vaincu en paroles. Je ne suis pas comme ce rhéteur d'une secte nouvelle, qui avoue dans un de ses écrits que s'il répond à une difficulté métaphysique insoluble, *ce n'est pas qu'il ait rien de solide à dire, mais c'est qu'il faut bien dire quelque chose.*

J'ose donc dire d'abord, qu'il ne faut pas accuser Dieu d'injustice parce que les enfers des Egyptiens, d'Orphée & d'Homère, n'existent pas, & que les trois gueules de Cerbere, les trois furies, les trois parques, les mauvais Daimons, la roue d'Ixion, le vautour de Prométhée, sont des chimères absurdes. Les charlatans sacrés d'Egypte, qui inventerent ces horribles fadaïses pour se faire craindre, & qui ne soutinrent leur religion que par des bourreaux, sont aujourd'hui regardés par les sages comme la lie du genre humain; ils sont aussi méprisés que leurs fables.

Il y a certes une punition plus vraie, plus inévitable dans ce monde pour les scélérats. Et quelle est-elle? c'est le remords qui ne manque jamais, & la vengeance humaine laquelle manque rarement. J'ai connu des hommes bien méchants, bien atroces; je n'en ai jamais vu un seul heureux.

Je ne ferai pas ici la longue énumération de leurs peines, de leurs horribles ressouvenirs, de leurs terreurs continuelles, de la défiance où ils étaient de leurs domestiques, de leurs amis, de leurs femmes, de leurs enfants. Cicéron avait bien raison de dire: ce sont là les vrais cerberes, les vraies furies, leurs foudres & leurs flambeaux.

Si le crime est ainsi puni, la vertu est récompensée, non par des champs Elisées où le corps se promène insipidement quand il n'est plus, mais, pendant sa vie, par le sentiment intérieur d'avoir fait son devoir, par la paix du cœur, par l'applaudissement des peuples, par l'amitié des gens de bien. C'est l'opinion de Cicéron, c'est celle de Caton, de Marc-Aurèle, d'Epictète, c'est la mienne. Ce n'est pas que ces grands hommes prétendent que la vertu rende parfaitement heureux. Cicéron avoue qu'un tel bonheur ne saurait être toujours pur, parce que rien ne peut l'être sur la terre. Mais remercions le maître de la nature humaine, d'avoir mis à côté de la vertu la mesure de félicité dont cette nature est susceptible.

Quant à la liberté de l'homme, que la toute-puissante & toute-agissante nature de l'être universel semblerait détruire, je m'en tiens à une seule assertion. La liberté n'est autre chose que le pouvoir de faire ce qu'on veut. Or ce pouvoir ne peut jamais être celui de contredire les loix éternelles établies par le grand Être. Il ne peut être que celui de les exercer, de les accomplir. Celui qui tend un arc, qui tire à lui la corde, & qui pousse la fleche, ne fait qu'exécuter les loix immuables du mouvement. Dieu soutient & dirige également la main de César qui tue ses compatriotes à Pharsale, & la main de César qui signe le pardon des vaincus. Celui qui se jette au fond d'une rivière pour sauver un homme noyé & pour le rendre à la vie, obéit aux décrets & aux regles irrésistibles. Celui qui égorge & qui dépouille un voyageur, leur obéit malheureusement de même. Dieu

n'arrête pas le mouvement du monde entier pour prévenir la mort d'un homme sujet à la mort. Dieu même, Dieu ne peut être libre d'une autre façon : sa liberté ne peut être que le pouvoir d'exécuter éternellement son éternelle volonté. Sa volonté ne peut avoir à choisir avec indifférence entre le bien & le mal, puisqu'il n'y a point de bien ni de mal pour lui. S'il ne faisait pas le bien nécessairement, par une volonté nécessairement déterminée à ce bien, il le ferait sans raison, sans cause ; ce qui serait absurde.

J'ai l'audace de croire qu'il en est ainsi des vérités éternelles de mathématique par rapport à l'homme. Nous ne pouvons les nier dès que nous les apercevons dans toute leur clarté ; & c'est en cela que Dieu nous fit à son image : ce n'est pas en nous pétrissant de fange délayée, comme on dit que fit Prométhée.

*Minam fluvialibus undis
Flinxit in effigiem moderantum cuncta deorum.*

Certes ce n'est pas par le visage que nous ressemblons à Dieu, représenté si ridiculement par la fabuleuse antiquité avec tous nos membres & toutes nos passions. C'est par l'amour & la connoissance de la vérité que nous avons quelque faible participation de son être, comme une étincelle a quelque chose de semblable au soleil, & une goutte d'eau tient quelque chose du vaste océan.

J'aime donc la vérité quand Dieu me la fait connaître ; je l'aime lui qui en est la source, je m'anéantis devant lui qui m'a fait si voisin

du néant. Réfléchons-nous ensemble, mon cher ami, à ses loix universelles & irrévocables, & disons en mourant comme Epictète.

„ O Dieu ! je n'ai jamais accusé votre pro-
vidence. J'ai été malade , parce que vous
l'avez voulu ; & je l'ai voulu de-même. J'ai
été pauvre , parce que vous l'avez voulu ;
& j'ai été content de ma pauvreté. J'ai été
dans la bassesse , parce que vous l'avez vou-
lu ; & je n'ai jamais désiré de m'élever.

„ Vous voulez que je sorte de ce spectacle
magnifique; j'en fors: & je vous rends mil-
le très-humbles graces de ce que vous avez
daigné m'y admettre pour me faire voir tous
vos ouvrages, & pour étaler à mes yeux
l'ordre avec lequel vous gouvernez cet uni-
vers.

P R E M I E R E
LETTRES

D E

MONSIEUR LE CHEVALIER

DE BOUFLERS (a)

pendant son voyage en Suisse

A MADAME SA MÈRE

en 1764.

Avec des Notes.

PREMIERE LETTRE.

Du 4^e. Octobre.

LE mauvais temps & les bonnes façons nous ont retenus deux jours à Bruyeres. Nous voici à Colmar, d'où nous partons, faute d'y trouver Madame du Comte qui fait actuellement ses vendanges. Nous avons voulu nous donner pour peintres, mais mon habit bleu a donné des soupçons à beaucoup d'officiers du régiment de Penthièvre, avec qui j'ai soupé à table d'hôte; au reste, je m'y suis fort amusé. J'y ai trouvé un autre Sarobert (b), qui

(a) Depuis Marquis de Bouffers & chef de sa maison après la mort de son frere. Il était alors attaché au Roi Stanislas, duc de Lorraine, ainsi que la Marquise sa mere.

(b) Sarobert était le Capitaine des chasses de Chantilly, espèce

m'a fait des récits de guerre aussi ornés que ceux de Donnéreau ; par exemple : „J'ai vu, mordieu, la cavalerie du Roi qui battait les ennemis du Roi, par-tout où ils se montraient mordieu ; à Guastalla leur front nous dépassait, & par un à droite & un à gauche nous les avons enveloppés sans tant de manœuvres, mordieu, & nous sommes entrés dedans comme dans du beurre. Ils avaient ce jour-là du canon, mordieu, & ils nous en fouettaient tout au travers du nez ; c'étaient des boulets comme à l'ordinaire, qui étaient suivis de quatre petites balles, grosses comme des œufs, mordieu, & qui faisaient un r r r ra ravage épouvantable, sacredieu.”

Mesdames de Cambise & de Cuslé (c), qui ont une jolie voix, pourront mettre ces paroles sur l'air ; mais le visage de l'auteur manquera toujours. Je serai demain matin à Basle, d'où je vous écrirai. Adressez-moi vos lettres, si vous m'écrivez, à Geneve chez Monsieur de VOLTAIRE, sous le nom de Charles, en le faisant prier de me les garder jusqu'à mon passage.

J'ai pris le parti de réformer mon cocher & mon postillon, & deux chevaux, dont l'un, nommé vulgairement la Grise, sera vendu à quelque prix que ce soit, & l'autre, appelé par mes gens l'Evêque de Toul, sera donné pour quinze Louis. Je vous prierai de vouloir

de sauvage qui jurait toujours Dieu en buvant, & même en ne buvant pas.

(c) Dames qui étaient à Luneville. Madame de Cuslé, Sœur de Monsieur de Boufflers.

bien charger l'abbé Porquet de cette exécution. & que le susdit abbé Porquet soit toujours bien persuadé, qu'il n'a jamais eu d'élève aussi soumis que moi. Adieu, ma très-belle maman, je me réjouis de parler de vous à M^r. De Voltaire, & de lui dire tout ce que j'en pense; car je parie, qu'il n'avait pas assez d'esprit pour sentir tout votre mérite quand il était à Lunéville.

L E T T R E II

Du 9^e. Octobre.

ME voici chez le chevalier de Beaufortville, qui m'a reçu comme un Suisse qui descendrait du ciel à cheval sur un rayon (a). Il est en vérité charmant. Je suis arrivé au moment de son entrée & des députations des treize Cantons, qui viennent le reconnaître. Il va y avoir une diète pour différentes affaires, dont le succès est très-incertain. Les dénouements prévus ôtent de l'intérêt. La ville de Soleure devient le rendez-vous de toute la Suisse. Les femmes y sont aimables; je serais même tenté de les croire coquettes, si les femmes pouvaient Pêtré.

Ce peuple-ci me représente les anciens Gau-

(a) Ceci est une allusion à St. Denis, qui voyage toujours sur un rayon du soleil dans le poème de la Pucelle, quand il n'est pas sur son âne.

lois; il en a la stature, la force, le courage, la fierté, la douceur & la liberté. Il n'y a pas plus d'hommes à proportion qu'en Lorraine. Le pays en lui-même est moins bon, mais la terre y est cultivée par des mains libres. Les hommes sement pour eux, & ne recueillent pas pour d'autres; les chevaux ne voient pas les quatre cinquièmes de leur avoine mangés par les rois. Les Rois n'en sont pas plus gras, & les chevaux ici le sont bien davantage. Les payfans sont grands & forts, les paysannes sont fortes & belles. Je remarque, que partout où il y a de grands hommes il y a de belles femmes, soit que les climats les produisent, soit qu'elles viennent les chercher; ce qui ne serait pas décent. Cette nation-ci ne s'amuse guerre, mais elle jouit beaucoup. On y est fort laborieux, parce que le travail est un plaisir pour qui est sûr d'en retirer le fruit. Il y a autant de plaisir à labourer qu'à moissonner. Les loix des Suisses sont austeres, mais ils ont le plaisir de les faire eux-mêmes; & celui qu'on pend pour y avoir manqué, a le plaisir de se voir obéir par le bourreau.

Adieu, Madame, je me porte bien, je suis enchanté de Mr Belpre (b). L'ambassadeur le traite à merveille. Faites souvenir le Roi, que dans le pays le plus libre il a à cette heure le plus fidele de ses sujets, & chantez-lui de ma part: *Aimez-moi comme je vous aime.*

(b) C'étoit un garde du Roi Stanislas, qui se mêle de peinture, & qui remporta 50 Louis d'or de Geneve.

L E T T R E III.

Du 26 Octobre.

ME voici dans le charmant pays de Vaud ; je suis au bord du lac de Geneve, bordé d'un côté par les montagnes du Valais & de la Savoie & de l'autre par de superbes vignobles, dont on fait à cette heure la vendange. Les raisins sont énormes & excellents ; ils croissent depuis le bord du lac jusqu'au sommet du mont Jura, en sorte que d'un même coup-d'œil je vois les vendangeurs les pieds dans l'eau, & d'autres juchés sur des rochers à perte de vue. C'est une belle chose que le lac de Geneve. Il semble que l'Océan ait voulu donner à la Suisse son portrait en miniature. Imaginez une jatte de soixante lieues de tour, remplie de l'eau la plus claire que vous ayez jamais bue, qui baigne d'un côté les chataigniers de la Savoie, & de l'autre les raisins du pays de Vaud. Du côté de la Savoie la nature étale toutes ses horreurs, & de l'autre toutes ses beautés. Le mont Jura est couvert de Villes & de Villages, dont la vigne couvre les toits, & dont le lac mouille les murs. Enfin, tout ce que je vois me cause une surprise qui dure encore pour les gens du pays. Mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est la simplicité des mœurs de la ville de Vevey. On ne m'y connaît que comme pein-

tre, (c) & j'y suis traité par tout comme à Nancy. Je vais dans toutes les sociétés; je suis écouté & admiré beaucoup de gens qui ont plus de sens que moi, & j'y reçois des politesses que j'aurois tout au plus à attendre de la Lorraine. L'âge d'or dure encore pour ces gens-là. Ce n'est pas la peine d'être grand Seigneur pour se présenter chez eux, il suffit d'être homme; l'humanité est pour ce bon peuple-ci, tout ce que la parenté ferait pour un autre.

Il vient de m'arriver une aventure, qu'il tiendrait sa place dans le meilleur roman. J'ai été chez une femme qu'on m'avait indiquée, pour lui demander de vouloir bien me procurer de l'ouvrage. Son mari a engagé, quoi qu'il vienne, à se faire peindre; j'ai parfaitement réussi. Pendant les temps du portrait j'ai toujours mangé chez elle; & elle m'a bien traité. Ce matin, quand j'ai donné les derniers coups à l'ouvrage, le mari m'a dit: Monsieur, voilà un portrait parfait; il ne me reste plus qu'à vous satisfaire, & à vous demander votre prix. Je lui ai dit: Monsieur, on ne se juge jamais bien soi-même; le grand mérite se voit en petit, & le petit se voit en grand; personne ne s'apprécie; & il est plus raisonnable de se laisser juger par les autres; nos yeux ne nous sont pas donnés pour nous regarder.

Monsieur

(c) Le Chevalier de Bouffiers ayant le talent de peindre, avoit imaginé de voyager en Suisse en qualité de peintre; il menoit avec lui ce garde du Roi, Stanigan, qui, comme on l'a déjà dit, fit à Genève plusieurs portraits.

Monfieur, m'a-t-il dit, votre façon de parler m'embarraffe autant que la bonté de votre portrait; je trouve que, quelque chose que vous me demandiez, vous ne fauriez me demander trop.

Et moi, Monfieur, quelque peu que vous me donniez, je ne trouverai point que ce foit trop peu; je vous prie de n'avoir de ce côté-là aucune honte, & de compter pour beaucoup les bons traitemens que j'ai reçu de vous; dont je fuis plus content que je ne le ferai de quelque argent que je reçoive.

Monfieur, j'é vous devais au-delà des politesses que je vous ai faites; mais je vous dois encore infiniment pour le plaifir que vous m'avez fait.

Monfieur, fi j'avais l'honneur d'être plus connu de vous, je hazarderais de vous en faire préfent; & ce n'est que pour vous obéir que je recevrai le prix que vous voudrez bien y mettre; mais conformez-vous, s'il vous plaît aux circonftances du pays qui n'est pas riche, & du peintre, qui eft plus reconnaiffant qu'intéreffé.

Monfieur, puifque vous ne voulez rien dire, je vais hazarder d'acquitter en partie ce que je vous dois.

A l'inftant, le pauvre homme va à fon bureau & revient, la main pleine d'argent, me difant: Monfieur, c'est en tâtonnant que je cherche à fatisfaire ma dette, & en même temps il me remit trente-fix Livres.

Monfieur, lui dis-je, fouffrez que je vous représente que c'est trop pour un ouvrage de cinq heures au plus, fait en auffi bonne com-

pagnie que la vôtre; permettez que je vous en remette les deux tiers, & qu'en échange je donne à Madame votre portrait en pur don.

Le pauvre homme & la pauvre femme tombèrent des nues; j'ai ajouté beaucoup de choses honnêtes, & je m'en suis allé emportant leurs bénédictions, & leurs 12 Livres que je leur rendrai à mon départ.

Il y a pourtant ici quelqu'un qui me connaît, c'est Monsieur de Courvoisier Colonel commandant du régiment d'Anhalt, qui était à Metz sous les ordres de mon frère, & qui m'y a vu. Quand j'ai su qu'il était ici, j'ai été le chercher; il m'a donné sa parole d'honneur du secret, & il le garde même dans sa famille. Il a un vieux pere & une vieille mere de cette ancienne pâte dont on a perdu la composition. Il a deux sœurs, dont l'une a 40 ans, & l'autre 30. La cadette est belle comme un ange. Je la peins à cette heure, & elle n'est occupée qu'à chercher des pratiques pour me faire gagner de l'argent.

Nous allons, Monsieur Belpré & moi, dans toutes les assemblées sous le même nom, & nous voyons plus d'honnêtes gens dans une ville de trois mille habitans, qu'on n'en trouverait dans toutes les villes des provinces de la France. Sur trente ou quarante jeunes filles ou femmes, il ne s'en trouve pas quatre de laides, & pas une de catin. Oh le bon & le mauvais pays!

Adieu, Madame, voilà une assez longue lettre. Si j'y ajoutais ce que j'ai toujours à vous dire de mon adoration pour vous, vous mourriez d'ennui. Mettez-moi aux pieds du Roi,

contez-lui mes folies, & annoncez-lui une de mes lettres, où je voudrais bien lui manquer de respect afin de ne le pas ennuyer. Les Princes ont plus besoin d'être divertis qu'adorés. Il n'y a que Dieu, qui ait un assez grand fond de gaieté, pour ne pas s'ennuyer de tous les hommages qu'on lui rend.

LETTRE IV.

OH, pour le coup me voilà dans les Alpes jusqu'au cou. Il y a des endroits ici, où un enrhumé peut cracher à son choix dans l'océan ou dans la méditerranée. Où est Pampan? (a) C'est ici, qu'il ferait beau le voir grossir les deux mers de sa pituite, au lieu d'en inonder votre chambre. Où est l'abbé Porquet? (b) Que je le place, lui & sa perruque, sur le sommet chauve des Alpes, & que sa calotte devienne pour la première fois le point le plus élevé de la terre.

Pardonnez-moi mon transport, Madame; les grandes choses amènent les grandes idées, & les grandes idées les grands mots. J'ai resté longtemps à Vevay. C'est une ville charmante, où il y a une compagnie très-agréable. Malgré tout ce que j'avais entendu dire de la sagesse & même de l'austérité des mœurs de ce

(a) C'est Monsieur Devaux, Officier dans la maison du Roi Stanislas.

(b) Précepteur du Chevalier.

pays-là ; j'ai vu que *La Fontaine* avait raison de dire , que la femme est toujours femme. Non seulement la femme y est femme , mais elle y est belle.

Je suis à cette heure dans le Valais , frontière de l'Italie. C'est le pays le plus indépendant de toute la Suisse. C'est le seul où toutes les femmes aient constamment conservé leur ancien habillement. Ce sont de petits corsets assez bien faits , des mouchoirs croisés assez singulièrement , de petits beguins de dentelle , & de petits chapeaux par-dessus avec des nœuds de ruban. Je suis occupé d'avoir des vulnérables de ce pays-ci pour le Roi ; ils sont infiniment supérieurs à ceux du reste de la Suisse. J'ai diné & soupé avec le célèbre HALLER. Nous avons eu pendant & après le repas une conversation de cinq heures de suite en présence de dix à douze personnes du pays , qui étaient très-étonnées d'entendre raisonner un Français ; mais , malgré l'attention & l'applaudissement de tout le monde , j'ai vu que pour parvenir à une certaine supériorité les livres valent mieux que les chevaux.

Dans peu de jours je verrai VOLTAIRE , dont HALLER n'est point assez jaloux ; & par échelons ; après avoir été d'HALLER à VOLTAIRE , j'irai de VOLTAIRE à vous. Mettez-moi toujours aux pieds du Roi , & dites-lui , que la vue des peuples libres ne me portera jamais à la révolte.

Adieu , Maman , je vous aime par-tout où je suis , & par-tout où vous êtes.

L E T T R E V.

Du 10 Décembre.

IL faut ou que vous n'ayiez pas reçu mes lettres, par la négligence de mon palefrenier qui a oublié de les affranchir, ou que vous vous souciez bien peu du sang de votre sang, de la chair de votre chair, des os de vos os.

Je suis ici dans l'île de Cirée, sans être ni aussi fin, ni aussi brave, ni aussi sage, ni aussi éochon qu'Ulyssé & ses compagnons. Lausanne est connue dans toute l'Europe par ses bons pastels & la bonne compagnie. Je vis dans une société que **VOLTAIRE** a pris plaisir de former, & je cause un moment avec les écoliers avant d'aller écouter le maître. Il n'y a pas de jour où je ne reçoive des vers, & où je n'en rende, pas un où je ne fasse un portrait & une connaissance, pas un où je ne prenne une tasse de chocolat le matin, suivie de trois gros repas: enfin, je m'amuse au point de vous souhaiter à ma place.

Voici quelques-uns de mes impromptus.

Une fois j'envoyai à une Dame Gentil (a) un portrait du Diable avec des cornes & une queue; elle demanda à quel propos?

(a) Cette Dame, fille du Général Constant au service de Hollande, était femme du Marquis de Langalerie Gentil, fils de celui qui avait quitté la France pour servir l'Empereur. Le père, les fils & la bru, sont morts malheureusement.

Ce n'est pas sans raison, Marquise trop aimable,
Que j'envoyai chez vous le Diable & son portrait;
Je ne fais s'il vous tenterait,
Mais vous, vous tenteriez le Diable.

Une autrefois deux autres femmes revenaient
du prêche, & me demandaient ce que j'avais
fait pendant ce temps-là.

Ce matin, comme de vrais anges,
Vous étiez toutes au saint lieu.
Et moi, je chantais vos louanges,
Quand vous chantiez celles de Dieu.

Je vais après-demain à Ferney, où VOLT-
TAIRE m'attend. Il m'a écrit une lettre char-
mante. Je me réjouis de vous parler de lui.
Vous avez mieux pris votre temps que moi
pour le voir; mais on boit le vin de Tokai
jusqu'à la lie. Sur-tout assurez bien le Roi,
que je reviendrai vrai philosophe chrétien (b).
Adieu, Maman, je vous aime comme on ad-
mire le Roi dans ma romance pour la fête.

J'oublie de vous dire quatre bouts rimés que
j'ai remplis dans l'ordre suivant.

Quand je n'aurais ni bras ni jambe,
J'affronterais pour vous la balle ou le boulet:
Ranimé par vos yeux je me croirais ingambe,
Et je pourrais encor mériter un fouflet.

(b) Le Roi Stanislas, qui a beaucoup écrit, qui même avoit tra-
duit l'ancien Testament en vers polonois, fit un petit livre intitulé
le philosophe chrétien, pour prouver que les plaisirs innocents ne sont
point du tout contraires au système chrétien, ou plutôt au système
janséniste. Un nommé Solignac son copiste, ci-devant Jésuite, tra-
vailla à ce livre & le mit en lumière.

Adieu, encore une fois; je vous écrirai de Ferney des choses plus intéressantes.

L E T T R E VI.

Enfin me voici chez le Roi de Garbe; car jusqu'à présent, j'ai voyagé comme la fiancée. Ce n'est qu'en le voyant que je me suis reproché le temps que j'ai passé sans le voir. Il m'a reçu comme votre fils, & il m'a fait une partie des amitiés qu'il voudrait vous faire. Il se souvient de vous comme s'il venait de vous voir, & il vous aime comme s'il vous voyait. Vous ne pouvez point vous faire d'idée de la dépense & du bien qu'il fait. Il est le Roi & le pere du pays qu'il habite; il fait le bonheur de ce qui l'entoure, & il est aussi bon pere de famille que bon poëte. Si on le partageait en deux, & que je visse d'un côté l'homme que j'ai lu, & de l'autre celui que j'entends, je ne sais auquel je courrais. Ses imprimeurs auront beau faire, il fera toujours la meilleure édition de ses livres.

Il y a ici Madame Denis, & Madame Dupais née Corneille. Toutes deux me paraissent aimer leur oncle. La première est bonne de la bonté qu'on aime; la seconde est remarquable par ses grands yeux noirs.

Au reste la maison est charmante, la situation superbe, la chère délicate; mon appartement délicieux; il ne lui manque que d'être à côté du vôtre; car, j'ai beau vous fuir, je

vous aime; & j'aurai beau revenir à vous, je vous aimerai encore.

VOLTAIRE m'a beaucoup parlé de Pampan, & comme j'aime qu'on en parle; il a beaucoup recherché dans sa mémoire l'abbé Porquet, qu'il a connu autrefois; mais il n'a jamais pu le retrouver. Les petits bijoux sont sujets à se perdre.

Adieu, ma belle, ma bonne, ma chère mère; aimez-moi toujours beaucoup plus que je ne mérite, ce sera encore beaucoup moins que je ne vous aime.

Voici un impromptu que j'ai fait dernièrement. J'arrivais chez une belle Dame croté & mouillé; elle me proposa de me faire donner des fouliers de son mari.

De votre mari, belle Iris,

Je n'accepte point la chaussure;

Si je lui donne une coiffure,

Je veux la lui donner gratis.

L E T T R E VII.

Du 24 Décembre.

J'AI été hier pour la première fois à Geneve. C'est une grande & triste ville habitée par des gens qui ne manquent pas d'esprit, & encore moins d'argent; & qui ne se servent ni de l'un ni de l'autre. Ce qu'il y a de très-joli à Geneve, ce sont les femmes: elles s'ennuient comme des mortes, mais elles mériteraient bien de s'amuser.

Le peuple Suisse & le peuple Français ressemblent à deux jardiniers, dont l'un cultive des choux & l'autre des fleurs. Remarquez encore avec moi, que moins on est libre, & mieux on aime les femmes. Les Suisses s'en servent moins que les Français, & les Turcs davantage.

*Vous, dont l'empire est la beauté,
Sexe charmant, je plains le Suisse qui vous brave.
De quoi peut lui servir sa triste liberté,
Si le ciel vous destine à consoler l'esclave?*

En voilà assez sur les femmes en général; il est temps de revenir à ma mère qui est femme aussi, mais d'un ordre supérieur. Elle est aux femmes, ce que les séraphins sont aux anges, & les planetes aux capucins. (*)

Nous nous sommes amusés hier, une Dame Cramer, qui a beaucoup d'esprit, & moi, à faire des couplets. En voici un qu'elle avait commencé sur le Pere Adam Jésuite, mais aumonier de Mr. de VOLTAIRE, & que j'ai fini.

*Il faudrait que Pere Adam
Voulût être mon amant.
Qui, que la peste me creve,
S'il me veut, je suis son Eve,
Et je serai des demain
La mere du genre humain.*

En voici un que je fis à la Dame, en même temps que je travaillais à arranger le sien.

*Pendant que la chanson s'achève,
Payez-moi la prixe qui m'est due.*

(*) Le mot de planete est sans doute une faute d'impression. Nous n'avons pu la corriger.

Et si jamais vous êtes Eve,

Que je sois le fruit défendu.

Ecoutez-en un charmant que **VOLTAIRE**
a fait pour moi à propos de **Madame Gramer**.

Mars l'enlève au Séminaire;

Tendre Vénus, il se sert :

*Il écrit avec **VOLTAIRE**;*

Il fait peindre avec Hubert ;

Il fait tout ce qu'il veut faire ;

Tous les arts sont sous sa loi :

De grace, dis-moi, ma chère,

Ce qu'il fait faire avec toi.

Adieu, Madame, je vous aime comme il
faut vous aimer quand on est votre fils, &
même quand on ne l'est pas.

L E T T R E V I I I.

JE vous envoie pour vos étrennes un petit
dessin d'un **VOLTAIRE**, pendant qu'il
perd ou gagne une partie aux échecs. Cela
n'a ni forme ni correction, parce que je l'ai fait
à la hâte, à la lumière, & au travers des gri-
maces qu'il fait quand on veut le peindre ;
mais le caractère de la figure est saisi, & c'est
l'essentiel. Il vaut mieux qu'un dessin soit
bien commencé que bien fini, parce qu'on
commence par l'ensemble, & qu'on finit par
les détails.

Je continue à m'amuser beaucoup ici ; je suis
toujours fort aimé, quoique j'y sois toujours.
Vous ne sauriez vous figurer combien d'inté-

ricur de cet homme-ci est aimable. Il serait le meilleur vieillard du monde, s'il n'était point le premier des hommes; il n'a que le défaut d'être fort renfermé, & sans cela il ne serait point aussi répandu. Il est venu chez lui un Anglais, qui ne peut pas se lasser de l'entendre parler anglais, & réciter tous les poëmes de *Deiden* comme Pampan récité la *jeanne*. Cet homme-là est trop grand pour être contenu dans les limites de son pays. C'est un présent que la nature a fait à toute la terre. Il a le don des langues & des in-folio; car on ne fait pas comment il a eu le temps d'apprendre les unes, & de lire les autres.

J'ai peint ici une jolie petite femme de Geneve, minaudiere avec un grand succès; & comme on la croyait fort difficile, tout le monde est à mes genoux pour des portraits. Mais je suis trop las de ne pas vous voir au milieu des différents plaisirs que j'ai ici, pour céder aux instances qu'on me fait. J'ai beau m'amuser, vous me manquez par-tout; il me semble presque que tous mes plaisirs ont besoin de vous.

Adieu Madame la Marquise: il est deux heures, je meurs de sommeil, & je crois même que je vous endors par ma lettre.

L E T T R E I X

Vous jouez un peu le personnage muet dans notre correspondance; je dirais à quelque autre qu'elle n'en est pas moins aimable; mais

vous ne gagnez rien à vous faire prier. Vous avez une avarice d'esprit qui n'est point pardonnable avec vos richesses. Je vois qu'il faudra bientôt que je retourne à Luneville pour vous aider à m'écrire. Enfin j'ai rompu le vœu que j'avais fait, de ne point faire de vers chez VOLTAIRES; il m'en a fait de si jolis, que cela est devenu pour moi une affaire de reconnaissance. Les Dieux ont récompensé la pureté de mes intentions; & pour la première fois de ma vie j'ai fait quelques vers de suite, sans être mécontent de moi. Les voici.

Je fus dans mon printemps guidé par la folie,
Dupe de mes desirs, & bourreau de mes sens;
Mais s'il en était encor temps,
Je voudrais bien changer de vie.
Soyez mon directeur, donnez-moi vos avis,
Convertissez-moi, je vous prie,
Vous en avez tant pervertis.
Sur mes fautes je suis sincère,
Et j'aime presque autant les dire que les faire.
Je demande grace aux amours.
Vingt beautés à la fois traitées,
Et toutes assez bien servies,
En beaux momens, hélas, ont changé mes beaux jours.
J'aimais alors toutes les femmes;
Toujours brûlé de feux nouveaux.
Je prétendais d'Hercule égaler les travaux,
Et sans cesse auprès de ces Dames
Etre l'heureux rival de cent heureux rivaux.
Je regrette aujourd'hui mes petits madrigaux;
Je regrette les airs que j'ai faits pour mes belles,
Je regrette vingt bons châteaux,
Qu'en courant par monts & par vaux,
J'ai, comme moi, crevé pour elles;
Et je regrette encore plus
Les douces moments qu'en courant j'ai perdus.
Les neuf muses ne suivent guère

Ceux qui suivent l'amour dans le métier galant.
Le corps est long temps vif, l'esprit long temps enfant.
Mon esprit & mon corps, chacun pour son affaire,
Viennent chez vous sans compliment,
L'esprit pour se former, le corps pour se refaire.
Je viens dans ce château voir mon oncle & mon pere.
Jadis les chevaliers errants
Sur terre après avoir long temps cherché fortune,
Allaient reprendre dans la Lune
Un petit sac de bon sens.
Mais je vous en demande une bouteille entiere.
Car Dieu m'a en dépôt chez vous
L'esprit dont il priva tous des fons de la terre,
Et toute la raison qui manque à tous les fous.

Souvenez-vous de moi, Madame, auprès de
vous & auprès du Roi, dites-lui de ma part
sur la nouvelle année:

De tout temps unanimement
Sire, on vous la souhaite bonne.
Et pour répondre au compliment,
Votre majesté nous la donne.

Et vous, ma chere Maman, comme vous
valez mieux que tout ce qui m'ambule ici, pour
briser rous mes liens, mandez-moi que vous
êtes malade, & que vous avez besoin de moi;
ce fera une raison pour tout brusquer & pour
revoler à vous. Mais n'allez point vous y
prendre grossièrement, parce que ferai obligé de
montrer votre lettre. Je vous envoie la ré-
ponse de Mr. de Voltaire à mes vers.

Croyez qu'un vieillard cacochime,
Charge de soixante & dix ans,
Doit mettre, s'il a quelque sens,
Son corps & son ame au régime.

Dieu fit la douce illusion
 Pour les heureux sous du bel âge,
 Pour les vieux sous l'ambition,
 Et la retraite pour le sage.
 Vous me direz qu'Antacron,
 Que Chauvieu même & Saint-Aulaire
 Tiraient encor quelque chanson
 De leur cervelle octogénaire !
 Mais ces exemples sont trompeurs ;
 Et quand les derniers jours d'automne
 Laisseraient éclore quelques fleurs,
 On ne leur voit point les couleurs
 Et l'éclat que le printemps donne ;
 Les bergères & les pasteurs
 N'en forment point une couronne.
 La parque de ses vilains doigts
 Marquait d'un sept suivi d'un trois
 La tête froide & peu pensante
 Du Fleuri qui donna des loix
 A notre France languissante.
 Il porta le sceptre des Rois,
 Et le garda jusqu'à nonante.
 Régner est un amusement
 Pour un vieillard triste & pesant
 De toute autre chose incapable ;
 Mais, vieux poëte, vieil amant,
 Vieux chanteur est insupportable.
 C'est à vous, o jeune Boufflers,
 A vous, dont notre Suisse admire
 Les crayons, la prose & les vers,
 Et les petits contes pour rire,
 C'est à vous de chanter Thémire
 de briller dans un festin,
 Animé du triple délire,
 Des vers, de l'amour & du vin.

L E T T R E III

Voici ceux qu'il a envoyés à Madame de Chauvelin sur les sept péchés mortels de Mr. de Chauvelin (a).

Les sept péchés que mortels on appelle
Furent chantés par votre époux;
Pour l'un des sept nous partageons son zele;
Il n'en est point qu'on ne connaît pour vous.
C'est grand pitié que vos vertus défendent
Le plus chéri, le plus charmant de tous.
Lorsque vos yeux malgré vous le commandent.

L E T T R E

D E

M^r. D E V O L T A I R E,

A M^r. L' A B B É D' O L I V E T.

Sur la Langue Française

à Forney, 5 Janvier 1767.

Cher Doyen de l'Académie,
Vous vîtes de plus heureux temps:

Je ne suis pas sûr que ces vers soient de Mr. de Voltaire. On en a vu imprimer sous son nom dans les almanachs de France & dans d'autres recueils, qu'il faut se défier de tout ce qu'on lui attribue. J'ai une édition sous le nom de Lausanne, dans laquelle le vingt-cinquième Volume est rempli de pièces que je suis certainement n'être pas de lui, & j'ai droit d'affirmer que depuis longtemps il n'a donné aucun de ses ouvrages. Ce qui lui échappe à peine comme à moi.

Des neuf sœurs la troupe endormie
 Laisse reposer les talens :
 Notre gloire est un peu flétrie,
 Ramenez-nous sur vos vieux ans,
 Et le bon goût & le bon sens,
 Qu'eut jadis ma chère patrie.

Dites-moi si jamais vous vîtes dans aucun bon auteur de ce grand siècle de Louis XIV. le mot de *vis-à-vis* employé une seule fois pour signifier *envers*, *avec*, *à l'égard*? Y en a-t-il un seul qui ait dit *ingrat vis-à-vis de moi*, au lieu d'*ingrat envers moi*. Il se ménageait *vis-à-vis de ses rivaux*, au lieu de dire avec ses rivaux. Il était fier *vis-à-vis de ses supérieurs*, pour fier avec ses supérieurs, &c. enfin ce mot de *vis-à-vis*, qui est très rarement juste & jamais noble, inonde aujourd'hui nos livres, & la cour, & le barreau, & la société; car dès qu'une expression vicieuse s'introduit, la foule s'en empare.

Dites-moi si Racine a *persiflé* Boileau? si Bossuet a *persiflé* Pascal; & si l'un & l'autre ont *mystifié* La Fontaine en abusant quelquefois de sa simplicité? Avez-vous jamais dit que Cicéron écrivait *au parfait*; que la coupe des tragédies de Racine était heureuse? On va jusqu'à imprimer que les Princes sont quelquefois mal *éduqués*. Il paraît que ceux qui parlent ainsi ont reçu eux-mêmes une fort mauvaise éducation. Quand Bossuet, Fénelon, Pellisson, voulaient exprimer qu'on suivait ses anciennes idées, ses projets, ses engagements, qu'on travaillait sur un plan proposé, qu'on remplissait ses promesses, qu'on reprenait une affaire, &c. ils ne disaient point : j'ai suivi
 mes

mes *erremens*, j'ai travaillé sur mes *erremens*.

Errement a été substitué par les Procureurs au mot *erres*, que le peuple emploie au lieu d'*arrhes*: *arrhes* signifie *gage*. Vous trouvez ce mot dans la tragi-comédie de Pierre Corneille, intitulée *Don Sanche d'Arragon*.

Ce présent donc renferme un tissu de cheveux.

Que reçut Don Fernand pour *arrhes* de mes vœux.

Le peuple de Paris a changé *arrhes* en *erres*; des *erres* au coche: donnez-moi des *erres*. De là *erremens*; & aujourd'hui je vois que, dans les discours les plus graves, le Roi a suivi ses derniers *erremens vis-à-vis* des rentiers.

Le style barbare des anciennes formules commence à se glisser dans les papiers publics. On imprime que Sa Majesté *aurait* reconnu qu'une telle province *aurait* été endommagée par des inondations.

Il est ridicule que des commis, qui dans leurs bureaux rédigent les ordres de nos Rois, fassent parler Louis XV. comme parlait Louis Hutain.

Voyez avec quelle élégance, toujours accompagnée de précision, l'énorme compilation des loix de l'Empereur Justinien est écrite. Il n'y avait pas un Sénateur Romain qui ne se fit un devoir de parler purement sa langue; mais chez notre nation long-temps barbare, qui occupe un petit coin de l'Empire Romain, il se trouve encore des hommes principaux qui écrivent comme les filles qui vivent avec eux.

En un mot, Monsieur, la langue paraît s'altérer tous les jours; mais le style se corrompt

bien davantage : on prodigue les images & les tours de la poésie en physique ; on parle d'anatomie en style empoulé ; on se pique d'employer des expressions qui étonnent parce qu'elles ne conviennent point aux pensées.

C'est un grand malheur, il faut l'avouer, que, dans un livre rempli d'idées profondes, ingénieuses & neuves, on ait traité du fondement des loix en épigrammes. La gravité d'une étude si importante devait avertir l'auteur de respecter davantage son sujet ; & combien a-t-il fait de mauvais imitateurs, qui n'ayant pas son génie n'ont pu copier que ses défauts ?

Boileau, il est vrai, a dit après Horace,

Heureux qui, dans ses vers, fait, d'une voix légère,
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Mais il n'a pas prétendu qu'on mélangeât tous les styles. Il ne voulait pas qu'on mit le masque de Thalie sur le visage de Melpomène, ni qu'on prodiguât les grands mots dans les affaires les plus minces. Il faut toujours conformer son style à son sujet.

Il m'est tombé entre les mains l'annonce imprimée d'un marchand, de ce qu'on peut envoyer de Paris en Province pour servir sur table. Il commence par un éloge magnifique de l'agriculture & du commerce ; il pèse dans ses balances d'épicier le mérite du Duc de Sully & du grand Ministre Colbert ; & ne pense pas qu'il s'abaisse à citer le nom du Duc de Sully : il l'appelle l'*ami d'Henri IV*, & il s'agit de vendre des saucissons & des harangs frais ! Cela prouve au moins que le goût des belles-lettres

a pénétré dans tous les états; il ne s'agit plus que d'en faire un usage raisonnable: mais on veut toujours mieux dire qu'on ne doit dire; & tout sort de sa sphere.

Je lisis il n'y a pas long-temps dans une gazette de province, que *la valeur des Janissaires s'était réveillée, & que quatre cents de ces guerriers invincibles avaient fait mordre la poussière à plus de cinquante Russes.*

Des hommes, même de beaucoup d'esprit, ont fait des livres ridicules pour vouloir avoir trop d'esprit. Le Jésuite Castel, par exemple, dans sa mathématique universelle, veut prouver que, si le globe de Saturne était emporté par une comète dans un autre système solaire, ce serait le dernier de ses satellites que la loi de la gravitation mettrait à la place de Saturne. Il ajoute à cette bizarre idée, que la raison pour laquelle le satellite le plus éloigné prendrait cette place, c'est que les Souverains éloignent d'eux, autant qu'ils le peuvent, leurs héritiers présomptifs.

Cette idée serait plaisante & convenable dans la bouche d'une femme, qui, pour faire taire des philosophes, imaginerait une raison comique d'une chose dont ils chercheraient la cause en vain. Mais que le mathématicien fasse ainsi le plaisant quand il doit instruire, cela n'est pas tolérable.

Le déplacé, le faux, le gigantesque, semblent vouloir dominer aujourd'hui; c'est à qui renchérira sur le siècle passé. On appelle de tous côtés les passants pour leur faire admirer des tours de force qu'on substitue à la démarche simple, noble, aisée, décente des Péli-

sons, des Fénelons, des Bossuets, des Massillons. Un charlatan est parvenu jusqu'à dire dans je ne sais quelles lettres, en parlant de l'angoisse & de la passion de JESUS-CHRIST, que si Socrate mourut en sage, JESUS-CHRIST mourut en Dieu : comme s'il y avait des Dieux accoutumés à la mort ; comme si on savait comment ils meurent ; comme si une sueur de sang était le caractère de la mort de Dieu ; enfin, comme si c'était Dieu qui fût mort.

On descend d'un style violent & effréné au familier le plus bas & le plus dégoûtant ; on dit de la musique du célèbre Rameau, l'honneur de notre siècle, qu'elle *ressemble à la course d'une oie grasse, & au galop d'une vache*. On s'exprime enfin aussi ridiculement que l'orpenne, *rem verba sequuntur* ; &, à la honte de l'esprit humain, ces impertinences ont eu des partisans.

Je vous citerais cent exemples de ces extravagants abus, si je n'aimais pas mieux me livrer au plaisir de vous remercier des services continuels que vous rendez à notre langue, tandis qu'on cherche à la déshonorer. Tous ceux qui parlent en public doivent étudier votre traité de la prosodie. C'est un livre classique, qui durera autant que la langue Française.

Avant d'entrer avec vous dans des détails sur votre nouvelle édition, je dois vous dire que j'ai été frappé de la circonspection avec laquelle vous parlez du célèbre, j'ose presque dire de l'inimitable Quinault, le plus concis peut-être de nos poètes dans les belles scènes de ses opéra, & l'un de ceux qui s'exprimèrent avec

le plus de pureté, comme avec le plus de grâce. Vous n'assurez point, comme tant d'autres, que Quinaut ne savait que sa langue. Nous avons souvent entendu dire, Madame Denis & moi, à Mr. de Baufrant son neveu, que Quinaut savait assez de Latin pour ne lire jamais Ovide que dans l'original, & qu'il possédait encore mieux l'Italien. Ce fut un Ovide à la main qu'il composa ces vers harmonieux & sublimes de la première scène de Proserpine.

Les superbes géants, armés contre les Dieux,

Ne nous causent plus d'épouvante;

Ils sont ensevelis sous la masse pesante

Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux.

Nous avons vu tomber leur chef audacieux

Sous une montagne brûlante.

Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux

Les restes échauffés de sa rage mourante.

Jupiter est victorieux,

Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.

S'il n'avait pas été rempli de la lecture du Tasse, il n'aurait pas fait son admirable opéra d'Armide. Une mauvaise traduction ne l'aurait pas inspiré.

Tout ce qui n'est pas dans cette pièce air détaché composé sur les canevas du musicien, doit être regardé comme une tragédie excellente. Ce ne sont pas là

De tous ces lieux communs de morale lubrique,

Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.

On commence à savoir que Quinaut valait mieux que Lulli. Un jeune homme d'un rare

mérite, déjà célèbre par les prix qu'il a remportés à notre Académie, & par une tragédie qui a mérité son grand succès, a osé s'exprimer ainsi en parlant de Quinaut & Lulli : (*)

Aux dépends du poëte on n'entend plus vanter
De ces airs languissans la triste psalmodie
Que réchauffa Quinaut du feu de son génie.

Je ne suis pas entierement de son avis. Le récitatif de Lulli me paraît très-bon, mais les scenes de Quinaut encore meilleures.

Dans quel poëte trouvera-t-on une plus belle ode sur la mort, que ce couplet d'Alceste, qui commence ainsi ?

Tout mortel doit ici paraître

On ne peut naître

Que pour mourir :

De cent maux le trépas délivre,

Qui cherche à vivre

Cherche à souffrir, &c.

Je viens à une autre dispute. Vous dites que les étrangers ont peine à distinguer quand la consonne finale a besoin ou non d'être accompagnée d'un e muet, & vous citez les vers du philosophe de Sans-souci.

La nuit compagne du repos,

De son crép couvrant la lumière,

Avait jetté sur ma paupière

Les plus létargiques pavots.

Il est vrai que dans les commencemens nos

(*) Mr. de la Harpe.

et muets embarrassent quelque-fois les étrangers. Le philosophe de Sans-souci était très-jeune quand il fit cette épître : elle a été imprimée à son insu par ceux qui recherchent toutes les pièces manuscrites, & qui, dans leur empressement de les imprimer, les donnent souvent au public toutes défigurées.

Je peux vous assurer que le philosophe de Sans-souci sait parfaitement notre langue. Un de nos plus illustres confreres & moi, nous avons l'honneur de recevoir quelquefois de ses lettres, écrites avec autant de pureté que de génie & de force, *eodem animo scribit quo pugnat* ; & je vous dirai en passant, que l'honneur d'être encore dans ses bonnes grâces, & le plaisir de lire les pensées les plus profondes exprimées d'un style énergique, font une des consolations de ma vieillesse. Je suis étonné qu'un Souverain, chargé de tout le détail d'un grand Royaume, écrive couramment & sans effort ce qui coûterait à un autre beaucoup de temps & de ratures.

Mr. l'Abbé de Dangeau, en qualité de prêtre, en savait sans doute plus que lui sur la grammaire Française. Je ne puis toutefois convenir avec ce respectable académicien, qu'un musicien, en chantant *la nuit est loin encore*, prononce, pour avoir plus de grâces, *la nuit est loing encore*. Le philosophe de Sans-souci, qui est aussi grand musicien qu'écrivain supérieur, sera, je crois, de mon opinion.

Je suis fort aise qu'autrefois St. Gelais ait justifié le *crép* par son *Bucephal*. Puisqu'un aumônier de François I. retranche un *e* à *Bucephale*, pourquoi un Prince Royal de Prusse

n'aurait-il pas retranché un *e* à *crêpe*? Mais je suis un peu fâché que Melin de St. Gelais, en parlant au cheval de François I, lui ait dit,

Sans que tu sois un Bucephal,
Tu portes plus grand qu'Alexandre.

L'hyperbole est trop forte, & j'y aurais voulu plus de finesse.

Vous me critiquez, mon cher Doyen, avec autant de politesse que vous rendez de justice au singulier génie du philosophe de Sans-souci. J'ai dit, il est vrai, dans le *Siecle de Louis XIV.* à l'article des musiciens, que nos rimes féminines terminées toutes par un *e* muet font un effet désagréable dans la musique lorsqu'elles finissent un couplet. Le chanteur est absolument obligé de prononcer

Si vous aviez la rigueur
De m'ôter votre cœur,
Vous m'ôteriez la *vi-eu*.

Arcabone est forcée de dire:

Tout me parle de ce que j'*aim-eu*.

Médor est obligé de s'écrier:

Ah quel tourment d'aimer sans *espérance-eu*.

La gloire & la victoire, à la fin d'une tirade, ont presque toujours la *glair-eu*, la *victoir-eu*. Notre modulation exige trop souvent ces tristes délinances. Voilà pourquoi Quinault a grand soin de finir, autant qu'il le peut, ses couplets par des rimes masculines: & c'est ce

que recommandait le grand musicien Rameau à tous les poètes qui composaient pour lui.

Qu'il me soit donc permis, mon cher maître, de vous représenter que je ne puis être d'accord avec vous quand vous dites qu'il est inutile, & peut-être ridicule, de chercher l'origine de cette prononciation *gloir-eu, victoir-eu*, ailleurs que dans la bouche de nos villageois. Je n'ai jamais entendu de payfan prononcer ainsi en parlant; mais ils y sont forcés lorsqu'ils chantent. Ce n'est pas non plus une prononciation vicieuse des acteurs & des actrices de l'opéra. Au contraire ils font ce qu'ils peuvent pour sauver la longue tenue de cette finale désagréable, & ne peuvent souvent en venir à bout. C'est un petit défaut attaché à notre langue, défaut bien compensé par le bel effet que font nos *e muets* dans la déclamation ordinaire.

Je persiste encore à vous dire, qu'il n'y a aucune nation en Europe qui fasse sentir les *e muets* excepté la nôtre. Les Italiens & les Espagnols n'en ont pas. Les Allemands & les Anglais en ont quelques-uns; mais ils ne sont jamais sensibles ni dans la déclamation, ni dans le chant.

Venons maintenant à l'usage de la rime, dont les Italiens & les Anglais se sont défaits dans la tragédie, & dont nous ne devons jamais secouer le joug. Je ne fais si c'est moi que vous accusez d'avoir dit que la rime est une invention des siècles barbares. Mais si je ne l'ai pas dit, permettez-moi d'avoir la hardiesse de vous le dire.

Je tiens en fait de langue tous les peuples pour barbares en comparaison des Grecs & de

leurs disciples les Romains, qui seuls ont connu la vraie prosodie. Il faut sur-tout que la nature eût donné aux premiers Grecs des organes plus heureusement disposés que ceux des autres nations, pour former en peu de temps un langage tout composé de breves & de longues, & qui par un mélange harmonieux de consonnes & de voyelles était une espèce de musique vocale. Vous ne me condamnerez pas sans doute, quand je vous répéterai que le Grec & le Latin sont à toutes les autres langues du monde ce que le jeu d'échecs est au jeu de dames, & ce qu'une belle danse est à une démarche ordinaire.

Malgré cet aveu je suis bien loin de vouloir proscrire la rime comme feu Mr. de la Mothe, il faut tâcher de se bien servir du peu qu'on a, quand on ne peut attindre à la richesse des autres. Taillons habilement la pierre, si le porphyre & le granite nous manquent. Conservons la rime, mais permettez-moi toujours de croire que la rime est faite pour les oreilles, & non pas pour les yeux. J'ai encore une autre représentation à vous faire. Ne serais-je point un de ces téméraires que vous accusez de vouloir changer l'orthographe? J'avoue qu'étant très-dévot à St. François, j'ai voulu le distinguer des Français, j'ai voulu que j'écris *Danols* & *Anglais*; il m'a toujours semblé qu'on doit écrire comme on parle, pourvu qu'on ne choque pas trop l'usage, pourvu que l'on conserve les lettres qui font sentir l'étymologie & la vraie signification du mot.

Comme je suis très-tolérant, j'espère que

vous me tolerez. Vous pardonnerez sur-tout ce style négligé à un Français ou à un François, qui avait, ou qui avoit été élevé à Paris dans le centre du bon goût, mais qui s'est un peu engourdi depuis treize ans au milieu des montagnes de glace dont il est environné. Je ne suis pas de ces phosphores qui se conservent dans l'eau. Il me faudrait la lumière de l'Académie pour m'éclairer & m'échauffer; mais je n'ai besoin de personne pour ranimer dans mon cœur les sentimens d'attachement & de respect que j'ai pour vous, ne vous en déplaise, depuis plus de soixante années.

PS. J'oubliais de vous parler de ce fameux Sonnet attribué à Desbarreaux. Vous savez qu'il n'est pas de lui, & qu'il est de cet Abbé de Lavau auteur d'une épitaphe odieuse de Lulli. Il s'adresse dans cette épitaphe au mauzolée érigé à Lulli dans l'Eglise de St. Eustache; des anges y soulèvent un rideau qui laisse voir la figure du mort; l'Abbé de Lavau dit à ces anges:

Laissez tomber, sans plus attendre,
Sur ce buste honteux votre fatal rideau;
Et ne montrez que le flambeau
Qui devrait avoir mis l'original en cendre.

C'est avec la même frénésie qu'il fait parler Desbarreaux dans son sonnet, en lui imputant un repentir d'un crime qu'il n'avait point commis. Desbarreaux était un Conseiller du Parlement, homme d'une probité reconnue, plus livré il est vrai, à son plaisir qu'à son métier,

mais très-éloigné de l'athéisme dont Boileau l'a indignement accusé parce que ce magistrat n'aimait pas ses satyres. Lavau fut encore plus injuste & plus mordant que Boileau, sous prétexte de dévotion. Son sonnet, dont Desbarreaux fut indigné, m'a toujours paru fort mauvais : voilà tout ce que je peux vous en dire.

FRAGMENT

D'UNE AUTRE LETTRE

DE

MR. DE VOLTAIRE,

A MR. D'OLIVET.

LEs raisonneurs sans génie, & qui diffèrent aujourd'hui sur le siècle du génie, répètent souvent cette antithèse de la Bruyère, que Racine a peint les hommes tels qu'ils sont, & Corneille tels qu'ils devraient être. Ils répètent une insigne fausseté. Car jamais ni Bajazet, ni Xipharès, ni Britannicus, ni Hippolyte, ne firent l'amour comme ils le font galamment dans les tragédies de Racine. Et jamais César n'a dû dire, dans le Pompée de Corneille, à Cléopâtre, qu'il n'avait combattu à Pharsale que pour mériter son amour avant

de l'avoir vue. Il n'a jamais dû lui dire, que son glorieux titre de premier du monde, à présent effectif, est annobli par celui de captif de la petite Cléopatre agée de quinze ans, qu'on lui amena dans un paquet de linge longtemps après Pharsale.

Ni Cinna, ni Maxime, n'ont dû être tels que Corneille les a peints. Le devoir de Cinna ne pouvait être d'assassiner Auguste pour plaire à une fille qui n'existait point. Le devoir de Maxime n'était pas d'être sottement amoureux de cette même fille, & de trahir à la fois Auguste, Cinna & sa maîtresse. Ce n'était pas là ce Maxime à qui Ovide écrivait qu'il était digne de son nom. *Maxime qui tanti mensuram nominis implet.*

Le devoir de Felix dans Polyeucte n'était pas d'être un lâche barbare, qui faisait couper le cou à son gendre, pour acquérir par-là de plus puissants appuis, qui me mettraient plus haut cent fois que je ne suis.

On a beaucoup & trop écrit depuis Aristote sur la tragédie. Les deux grandes regles sont que les personnages intéressent, & que les vers soient bons; j'entends d'une bonté propre au sujet. Ecrire en vers pour les faire mauvais, est la plus haute de toutes les sottises.

On m'a vingt fois rebattu les oreilles de ce prétendu discours de Pierre Corneille, *ma piece est finie, je n'ai plus que les vers à faire.* Ce propos fut tenu par Ménandre, plus de deux mille ans avant Corneille, si nous en croyons Plutarque dans sa question, *si les Athéniens ont plus excellé dans les armes que dans les lettres.* Ménandre pouvait à toute force s'exprimer

ainsi, parce que des vers de comédie ne sont pas les plus difficiles; mais dans l'art tragique la difficulté est presque insurmontable, du moins chez nous.

Dans le siècle passé il n'y eut que le seul Racine qui écrivit des tragédies avec une pureté & une élégance presque continue; le charme de cette élégance a été si puissant, que les gens de Lettres & de goût lui ont pardonné la monotonie de ses déclarations d'amour, & la faiblesse de quelques caractères, en faveur de sa diction enchanteuse.

Je vois, dans l'homme illustre qui le précéda, des scènes sublimes dont ni Lope de Vega, ni Calderon, ni Shakespear n'avaient pas même pu concevoir la moindre idée, & qui sont très-supérieures à ce qu'on admira dans Sophocle & dans Euripide. Mais aussi j'y vois des tas de barbarismes & de solecismes qui révoltent, & de froids raisonnements alambiqués qui glacent. J'y vois enfin vingt pièces entières, dans lesquelles à peine y a-t-il un morceau qui demande grâce pour le reste.

La preuve incontestable de cette vérité est, par exemple, dans les deux Bérénices de Racine & de Corneille. Le plan de ces deux pièces est également mauvais, également indigne du théâtre tragique. Ce défaut même va jusqu'au ridicule. Mais par quelle raison est-il impossible de lire la Bérénice de Corneille? par quelle raison est-elle au-dessous des pièces de Pradon, de Riouperous, de Danchet, de Péchantré, de Pélegrin? & d'où vient que la Bérénice de Racine se fait lire avec tant de plaisir, à quelques fadeurs près? d'où vient

qu'elle arrache des larmes? c'est que les vers sont bons. Ce mot comprend tout, sentiment, vérité, décence, naturel, pureté de diction, noblesse, force, harmonie, élégance, idées profondes, idées fines, sur-tout idées claires, images touchantes, images terribles. Otez ce mérite à la divine tragédie d'Athalie, il ne lui restera rien. Otez ce mérite au quatrième livre de l'Eneïde, & au discours de Priam à Achille dans Homère, ils seront insipides. L'abbé Dubos a très-grande raison: la poésie ne charme que par les beaux détails.

Si tant d'amateurs savent par cœur des morceaux admirables des Horaces, de Cinna, de Pompée, de Polyeucte, de Rodogune, c'est que ces vers sont très-bien faits. Et si on ne peut lire ni Théodore, ni Pertharite, ni Don Sanche d'Arragon, ni Attila, ni Agéfilas, ni Pulchérie, ni la Toison d'or, ni Suréna, &c, &c, &c, c'est que presque tous les vers en sont détestables. Il faut être de bien mauvaise foi pour s'efforcer de les excuser contre sa conscience.

Quelquefois même de misérables écrivains ont osé donner des éloges à cette foule de pièces aussi plates que barbares, parce qu'ils sentaient bien que les leurs étaient écrites dans ce goût; ils demandaient grâce pour eux-mêmes.

Ce qui m'a le plus révolté dans Corneille, c'est cette profusion de maximes atroces, qui a fait dire à des fots que Corneille devait être du Conseil d'Etat. On me dit qu'il a pris ces sentences dans Lucain; & moi je dis que ces sentences sont encore plus condamnables dans

Lucain que dans lui. L'auteur de la Pharsale tombe d'abord dans une contradiction que l'auteur de la tragédie de Pompée ne s'est point permise : c'est de dire que Ptolémée est un enfant plein d'innocence, *puer est, innocua est ætas* ; & de dire quelques vers après, que Photin conseilla l'assassinat de Pompée en homme qui savait flatter les pervers, & qui connaissait les tyrans.

*At melior suadere malis, & nosse tyrannos,
Ausus Pompejum letho damnare Photinus.*

Mais j'ai toujours vu avec chagrin, & je l'ai dit hardiment, que le Photin de Corneille débite plus de maximes fades & horribles de scélératesse que le Photin de Lucain ; maximes d'ailleurs cent fois plus dangereuses quand elles sont récitées devant des princes avec toute la pompe & toute l'illusion du théâtre, que lorsqu'une lecture froide laisse à l'esprit la liberté d'en sentir l'atrocité.

Jé ne m'en dédis point, je ne connais rien de si affreux que ces vers.

Le droit des rois consiste à ne rien épargner.
La timide équité détruit l'art de régner ;
Quand on craint d'être injuste, on a toujours à craindre,
Et qui veut tout pouvoir doit oser tout enfreindre,
Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,
Et voler sans scrupule au crime qui le sert.

Vous avez vu très-judicieusement, Monsieur, que non seulement ces maximes sont exécrables, & ne doivent être prononcées en aucun lieu du monde, mais qu'elles sont absur-

furdes dans la circonstance où elles sont placées. Il ne s'agit pas du droit des rois ; il est question de savoir si on recevra Pompée, ou si on le livrera à César. Il faut plaire au vainqueur : ce n'est pas là un droit des rois. Ptolémée est un vassal qui craint d'offenser César son maître. J'ai exprimé sans ménagement mon horreur pour tous ces lieux communs de barbarie qui font frémir l'honnêteté & le sens commun. J'ai dit, & j'ai du dire, combien sont horribles à la fois & ridicules ces autres vers que nous avons entendu réciter au théâtre.

Chacun a ses vertus ainsi qu'il a ses dieux. . .

Le sceptre absout toujours la main la plus coupable. . .

Le crime n'est forfait que pour les malheureux. . .

Oui, lorsque de nos soins la justice est l'objet,

Elle y doit emprunter le secours du forfait. &c.

On ne peut dire plus mal des choses plus infames & plus sottes. Cependant, il y a des gens d'assez mauvaise foi pour oser excuser ces horreurs ineptes. Point de mauvaise cause qui ne trouve un défenseur, & point de bonne cause qui n'ait un adversaire ; mais à la longue le vrai l'emporte, sur-tout quand il est soutenu par des esprits tels que le vôtre.

Si rien n'est plus odieux aux honnêtes gens que ces scélérats de Comédie qui parlent toujours de crime, qui crient que le crime est héroïque, que la vengeance est divine, qu'on s'immortalise par des crimes ; rien n'est plus fade aussi que ces héroïnes qui nous rebattent les oreilles de leur vertu. C'est un grand art dans Racine, que Néron ne dise jamais qu'il

aime le crime, & que Junie ne se vante point d'être vertueuse.

Je vous demande bien pardon, Monsieur, de vous dire des choses que vous savez mieux que moi.

L É MOIS D'AUGUSTE,

É P I T R E

A M R. D E V O L T A I R E ;

Par M R. FRANÇOIS DE NEUCHÂTEAU,
Docteur en Droit, Avocat du Roi au Bail-
liage de Vezelin, des Académies de Dijon,
Lyon, Marseille, Nanci.

A V E R T I S S E M E N T.

Monsieur de Voltaire, qui a rendu tant de services à l'humanité, à la philosophie & à la raison, a voulu réformer aussi quelques abus de notre orthographe & quelques bisarreries de notre langue. Il s'est élevé, à juste titre, contre l'usage d'écrire le nom des Français comme celui de Saint François. La plupart des bons Ecrivains qui honorent aujourd'hui la nation, & les étrangers instruits qui ne sont pas moins

d'honneur à notre Littérature, ont senti la nécessité du changement proposé par Mr. de Voltaire, & l'ont adopté; mais, en fait d'orthographe, comme en toute autre chose, l'habitude produit la superstition. Beaucoup d'honnêtes gens s'imaginent qu'on ne peut toucher à l'orthographe reçue, sans ébranler en même temps la constitution de l'Etat. La jalousie, qui fait arme de tout, le faux zèle, qui s'irrite de tout, le pédantisme, qui dégénère en fanatisme, se sont réunis contre l'orthographe de Mr. de Voltaire, parce qu'elle était nouvelle & parce qu'elle était sensée. On connaît même des provinces de France où quiconque ose la suivre est dénoncé comme un impie & comme un mauvais Citoyen. On aura peine à croire ce trait d'imbécillité barbare au milieu du XVIII^e siècle. C'est tout ce qu'on aurait pu attendre des temps d'ignorance & de persécution où Ramus fut mis en pièces en l'honneur d'Aristote, & où les lambeaux de son corps déchiré furent semés à la porte des Colleges de Paris, pour faire expier à cet infortuné philosophe la témérité qu'il avait eue de prononcer deux mots latins (*) autrement que ses confrères.

L'Auteur de cette Epître n'a pas été tout-à-fait à ce point le martyr de l'orthographe d'un grand homme. On s'est contenté de le persécuter. En effet, ne fallait-il pas qu'il fût bien criminel, bien audacieux, bien mauvais chrétien, pour substituer un *a* à un *o* dans les syl-

(*) *Quisquis* & *Quinquaginta*.

labes de quelques noms propres & de quelques imparfaits des verbes, que ses persécuteurs voulaient absolument écrire d'une manière & prononcer de l'autre.

La réforme proposée dans cette Epître n'aura pas, sans doute, les mêmes inconvéniens. Il s'agit de rendre au mois d'Auguste, que nous écrivons ridiculement *AOÛT* ou *AOUST*, & que nous prononçons *OÛT*, le véritable nom qu'il eut dans son origine. Le Poète a saisi la conformité de ce nom avec celui de notre jeune Monarque, pour offrir un hommage public à ce Prince, dont le premier Edit a été un bienfait, & la première maladie une leçon de courage, comme l'a observé ingénieusement Mr. Suart dans son Discours de réception à l'Académie Française, & non pas Française.

Cette bagatelle ne doit pas être jugée à la rigueur. Ces vers sont échappés à la plume d'un homme qui n'a presque pas le temps de les faire, & encore moins celui de les relire.

LE MOIS D'AUGUSTE,

ÉPI TRE A MR. DE VOLTAIRE;

PATRIARCHE immortel de la Philosophie,
Vainqueur des préjugés & sur-tout de l'envie;
Oui, sans doute, VOLTAIRE, aux loix que tu prescris

L'idiome Français doit plier son génie,
Puisqu'à ton éloquence il doit son coloris,

A tes beaux Vers son harmonie,

Et que l'Europe réunie
Apprend à le parler en lisant tes Ecrits.

Mais sur-tout que ta plainte est juste,
Que je t'écoute avec ardeur,

Quand, d'un barbare usage ingénieur frondeur,
Tu prétends rendre au Mois d'Auguste

De son nom l'antique splendeur.

Le Calendrier même avait son but à Rome;
Rome a tout annobli; nous avilissons tout;
Et d'un mois illustré par le nom d'un grand homme,
Les Welches malheureux, sans oreilles, sans goût,
Ont tristement fait le mois d'Oust.

Nos Ayeux, ignorants en étymologie,
D'un surnom glorieux sentaient peu l'énergie;
Mais avons-nous le droit de faire le procès
A la grossièreté de ces siècles antiques?

Hélas! plus Welches que jamais,
Nos Pédants ennuyeux, nos Cuisseurs fanatiques,
D'une vieille orthographe adorateurs gothiques,

Malgré ta gloire & tes succès,
Désignent encor le beau nom des Français.
Laissons-les s'entêter d'une erreur volontaire,
Barbares par système & stupides par choix.
En dépit des Pédants, ô sublime VOLTAIRE,

D'Auguste célébrons le Mois:
Et que le préjugé soit réduit à se taire.

Ce n'est pas l'Auguste Romain
Qui doit rendre ce Mois si cher à la Patrie,
Par les proscriptions sa mémoire est flétrie.
Du temple de la gloire il connut le chemin:

Les Muses, les Beaux-Arts le guidaient par la main;
Mais il fit détester sa lâche barbarie,
Il fut de Cicéron l'exécration affaîné,
Il dégrada son nom; & la France attendrie

Nomme un AUGUSTE plus humain,
Le Sceptre à ses dangers, il ose les combattre;
Et les premiers pas qu'il a faits
Ont rouvert les sentiers où marchait Henri-Quatre.

Il promet de les fuir; Il annonce aux Français
 Qu'il doit mettre toujours sa gloire la plus belle
 Dans le bonheur de ses Sujets.
 Faut-il que cette gloire, hélas! soit si nouvelle!
 Déjà, par une épreuve utilement cruelle,
 Il nous instruit d'exemple à prévenir les traits
 D'un mal contagieux, dont l'atteinte mortelle
 Nous a coûté tant de regrets!
 Et son courage encore est un de ses bienfaits.
 Il proscriit des trahants les ressources sinistres,
 Par qui l'état fut appauvri;
 Son peuple est son seul favori;
 Des citoyens sont ses ministres.
 En corrigeant nos mœurs, qu'il réforme nos mots,
 Puisqu'en tout genre il est si juste.
 Que l'antique Mois d'Oust, en dépit de nos sots,
 Redevienne le Mois d'Auguste;
 Qu'il charme, sous ce nom, la France & l'Univers;
 Qu'en caractères d'or, sur le marbre on l'incruste;
 Qu'on le grave au bas de son buste,
 Qu'il ranime nos cœurs, qu'il remplisse nos vers.
 C'est dans ce Mois fécond que Cérès adorée
 Couvre de ses trésors la campagne dorée.
 Que tout sive désormais de son nouvel honneur;
 Il ne trahisse plus l'espoir du moissonneur!
 Prodigue de ses dons, que Cybele elle-même
 Réalise l'heureux emblème
 Des vertus du Monarque & de notre bonheur!
 A tes réformes salutaires
 La langue, sans effort, doit céder cette fois.
 Les revêches Pédants, les Critiques austères,
 Respecteront ce mot consacré par ta voix.
 L'avenir soumis à tes loix,
 Du Mois d'Auguste, un jour, aimera les mystères;
 Heureux nos descendants, si les onze autres Mois,
 Dans les vers d'autant de VOLTAIRES,
 Peuvent changer de nom, pour autant de bons Rois!

A Paris le 6 Août 1774.

SENTIMENT.

D'un Académicien de Lyon sur quelques endroits des Commentaires de CORNEILLE.

J'Avais adopté dans ma jeunesse quelques idées de Mr. de Voltaire sur la poésie, & sur la manière d'en juger. Les critiques étonnantes de Mr. Clément m'ont inspiré quelques réflexions dont je vais rendre compte aux gens de lettres plus instruits que moi, qui les jugeront.

Mr. de Voltaire, en commentant Corneille, a prétendu qu'il ne faut introduire dans le discours que des métaphores qui puissent former une image ou noble ou agréable. Il condamne ces deux vers d'Héraclius,

Et n'eût été Léonce en la dernière guerre,
Ce dessein avec lui serait tombé par terre.

Il blâme sur ce principe ces autres vers d'Héraclius,

Le peuple impatient de se laisser séduire

Au premier imposteur armé pour me détruire,

Qui s'osant revêtir de ce fantôme aimé,

Voudra servir d'idole à son zèle charmé.

Pour sentir, dit-il, combien cela est mal exprimé; mettez en prose ces vers,

Le peuple est impatient de se laisser séduire au premier imposteur armé pour me détruire, qui, osant se revêtir de ce fantôme aimé, voudra servir d'idole à son zèle charmé.

Ne fera-t-on pas révolté de cette foule d'impropriétés ? Peut-on se vêtir d'un fantôme ? L'image est-elle juste ? Comment peut-on se mettre un fantôme sur le corps ? &c.

Mr. Clément traite ce sentiment de Mr. de Voltaire de *ridicule excessif*. Il l'attaque en ces termes :

„ La métaphore est principalement consacrée
 „ aux choses intellectuelles, qu'elle veut ren-
 „ dre sensibles par des images frappantes. Ainsi,
 „ quand on dit, mon ame s'ouvre à la joie,
 „ mon cœur s'épanouit, on emprunte l'ima-
 „ ge d'une fleur qui s'ouvre & s'épanouit aux
 „ rayons du soleil. Or quoiqu'on puisse pein-
 „ dre cette fleur, on ne peut pas assurément
 „ peindre de même une ame, &c.

Il me semble qu'on doit répondre à Mr. Clément : ce n'est pas de pareilles métaphores que Mr. de Voltaire parle. Elles sont devenues des expressions vulgaires reçues dans le langage commun. Le premier qui a dit, mon cœur s'ouvre à la joie, la tristesse m'abat, l'espérance me ranime, a exprimé ces sentiments par des images fortes & vraies ; il a senti son cœur, qui était auparavant comme serré & flétri, se dilater en recevant des consolations : & c'est même ce que des peintres, en des temps grossiers, ont voulu figurer dans des tableaux d'autel, en peignant des cœurs frappés de rayons qu'on supposait être ceux de la grace. La tristesse ne jette point un ame sur le plancher ; mais un peintre peut fort bien figurer un homme abattu, terrassé par la douleur, & en figurer un autre qui se relève avec sérénité, quand l'espérance lui rend ses forces. Une ame ferme, un

cœur dur, tendre, caché, volage, un esprit lumineux, raffiné, pesant, léger, furent d'abord des métaphores: elles ne le sont plus, c'est le langage ordinaire. Mr. de Voltaire parle de celles qu'un poëte invente. Je crois avec lui qu'il faut absolument qu'elles soient toujours justes & pittoresque. *Un dessein qui tombe à terre* n'a, ce me semble, ni justesse, ni vérité, ni grace, & il est impossible de s'en faire une idée. Mr. Clément prétend qu'on peut dire dans une tragédie, *un dessein est tombé par terre*, parce qu'on dit dans la conversation, *ce dessein a échoué*. Je crois qu'il se trompe. Je pense que le premier qui s'avisa de dire, *mes desseins ont échoué*, se servit d'une métaphore hardie, noble, frappante & très-pittoresque. L'idée en était prise d'un naufrage, & les *desseins* étaient mis à la place de l'homme; c'était proprement l'homme qui faisait naufrage. Il est d'usage de dire qu'un dessein a échoué; ce n'est plus une métaphore, c'est aujourd'hui le mot propre. Il n'en est pas de même de *tomber par terre*; c'est une invention du poëte; elle n'a rien de pittoresque ni de noble; & ce vers ne me paraît pas plus élégant que celui-ci, *n'eût été Léonce en la dernière guerre*.

Il me semble aussi que personne n'approuvera un imposteur qui, *s'osant revêtir d'un fantôme aimé, sert d'idole à un zèle charmé*. Si quelqu'un s'avisait aujourd'hui de nous donner de tels vers, je ne pense pas qu'on trouvât un seul homme qui osât en prendre la défense.

On a blâmé dans l'Andromaque, ce vers d'Oreste, qui compare les feux de son amour aux feux qui consomment Troie,

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.

On condamne ce vers d'Arons dans Brutus, où Arons dit, en parlant des remparts de Rome,

Du sang qui les inonde ils semblent ébranlés,

En effet ces figures sont trop recherchées, trop hors de la nature. Le *fantôme* aimé dont on se revêt pour servir d'idole au zèle charmé, paraît encore plus defectueux. C'est ce que le pere Bouhours appelle du nerveux, dans sa manière de bien penser.

Souvent il arrive que des vers louches, obscurs, mal construits, hérissés de figures outrées, & même remplis de solécismes, font quelque illusion sur le théâtre. La règle que donne Mr. de Voltaire pour discerner ces vers, me paraît assez sûre. Dépouillez-les de la rime & de l'harmonie, réduisez-les en prose; alors le défaut se montre à nud, comme la difformité d'un corps qu'on a dépouillé de sa parure.

Je me souviens d'avoir entendu réciter ces vers dans une tragédie fort extraordinaire,

Du sang de Nonnius avec soin recueilli,

Autour d'un vase affreux dont il était rempli,

Au fond de ton palais, j'ai rassemblé leur troupe,

Tous se sont abreuvés de cette horrible coupe.

Réduisez ces vers en prose; & voyez si vous pourrez en faire quelque chose d'intelligible. Comparez-les ensuite aux vers d'Eschyle sur

un sujet semblable, traduits par Boileau dans le Traité du Sublime.

Sur un bouclier noir sept chefs impitoyables,
Epouvantant les Dieux de sermens effroyables,
Près d'un taureau mourant, qu'ils viennent d'égorger,
Tous, la main dans le sang, jurent de se venger.

C'est à-peu-près la même idée que celle des vers précédents; mais quelle différence! vous trouverez ici non-seulement de grandes images & de l'harmonie; mais encore toute l'exactitude de la prose la plus châtiée.

Le judicieux Boileau avait donc très-grande raison de dire,

Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoiqu'il fasse, un méchant écrivain.

Je pense qu'il n'y a aucun bon vers, même avec la construction la plus hardie, qui ne résiste à l'épreuve que Mr. de Voltaire propose, & qui ne sorte triomphant de cet examen rigoureux. *Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidele!* est peut-être la construction la plus hasardée qu'on ait jamais faite. C'est un vers, si on compte douze syllabes; c'est de la prose, si on en détache le vers suivant. Mais, dans l'un & dans l'autre cas, *qu'aurais-je fait fidele* est mille fois plus énergique que si on disait, *qu'aurais-je fait si tu avais été fidele*. Ce tour si nouveau enlève; il ne faudrait pas le répéter. Il y a des expressions que Boileau appelle *trouvées*, qui font un effet merveilleux dans la place où un homme de génie les emploie; el-

les deviennent ridicules chez les imitateurs.

Mr. Clément croit que Mr. de Voltaire veut dire qu'il faut tourner en prose un vers, en lui substituant d'autres expressions pour en bien juger. C'est précisément le contraire. Il faut laisser la construction entière telle qu'elle est, avec tous les mots tels qu'ils sont, & en ôter seulement la rime.

Mr. de la Mothe sembla prétendre que l'imitable Racine n'était pas poète; & pour le prouver il ôta les rimes à la première scène de Mithridate, en conservant scrupuleusement tout le reste, comme il le devait pour son dessein. Mr. de Voltaire lui démontra, si je ne me trompe, que c'était par cela même que ce grand-homme était aussi bon poète qu'on peut l'être dans notre langue. Pourquoi? C'est qu'on ne trouva pas dans toute cette scène de Mithridate, délivrée de l'esclavage de la rime, un seul mot qui ne fût à sa place, pas une construction vicieuse, rien d'ampoulé ou de bas, rien de faux, de recherché, de répété, d'obscur, de hasardé. Tous les gens de lettres convinrent que c'était la véritable pierre de touche. On voyait que Racine avait surmonté sans effort toutes les difficultés de la rime. C'était un homme qui, chargé de fers, marchait librement avec grace. C'est certainement ce qu'on ne pouvait dire d'aucun autre tragique depuis les belles scènes de Cornélie, de Severe, d'Horace, d'Auguste, du Cid. Ouvrons Rodogune, dont la dernière scène est un chef-d'œuvre, & lisons le commencement de cette pièce fameuse dégagée seulement de la rime.

„ Ce jour *pompeux*, ce jour heureux nous
 „ luit enfin qui doit dissiper la nuit d'un trou-
 „ ble si long ; ce grand jour où l'hyménée,
 „ étouffant la vengeance, remet l'intelligence
 „ entre le Parthe, & nous, affranchit la princes-
 „ se, & nous fait pour jamais un lien de la
 „ paix du motif de la guerre. Mon frere, ce
 „ grand jour est venu où notre Reine, cessant
 „ de tenir plus la couronne incertaine, doit
 „ rompre son silence obstiné aux yeux de tous,
 „ nous déclarer l'ainé de deux princes ju-
 „ meaux ; & l'avantage seul d'un moment de nais-
 „ sance, dont elle a caché la connaissance jus-
 „ qu'ici, mettant le sceptre dans la main *de*
 „ plus heureux, va faire l'un sujet, & l'autre
 „ Roi. Mais n'admirez-vous point que cette
 „ même Reine le donne pour époux à l'objet
 „ de sa haine, & n'en doit faire un Roi qu'afin
 „ de couronner celle qu'elle aimait à gêner
 „ dans les fers. Rodogune, traitée par elle
 „ en esclave, va être montée par elle sur le
 „ trône, &c.

En lisant ce commencement de Rodogune tel qu'il est mot-à-mot dans la piece, je découvre tout ce qui m'était échappé à la représentation. Un jour *pompeux*, un jour *heureux*, un grand jour, en quatre vers ; une nuit d'un trouble ; une princesse *affranchie*, sans que je sache encore quelle est cette princesse ; un motif de la guerre qui devient un lien de la paix, sans que je puisse deviner quel est ce motif, quelle est cette guerre, qui la fait, à qui on la fait, quel est le personnage qui parle. Je vois une reine qui cesse de tenir plus la couronne incertaine, & qui va mettre le sceptre

dans la main *au* plus heureux ; mais on ne m'apprend pas seulement le nom de cette Reine. J'apprends seulement que Rodogune *va être montée* sur le trône par cette Reine inconnue.

Toutes ces irrégularités se manifestent à moi bien plus aisément dans la prose, que lorsqu'elles m'étaient déguisées par la rime & par la déclamation. Je suis confirmé alors dans le principe de Mr. de Voltaire, qui établit que, pour bien juger si des vers sont corrects, il faut les réduire en prose, parce qu'en effet les bons vers doivent joindre au charme de l'harmonie l'exactitude de la prose la plus châtiée. Mr. Clément dit que *ce système est celui d'un fou*. Je ne crois point être fou en l'adoptant. J'espère seulement que Mr. Clément aura un jour une raison plus sage & plus honnête.

Les bornes de ce petit écrit ne me permettent que d'ajouter ici quelques mots sur les injures atroces que Mr. Clément dit à Mr. de la Harpe, dans sa dissertation qui devait être purement grammaticale. Il l'accuse d'avoir composé une partie des commentaires sur le théâtre de Corneille par un motif d'intérêt ; & il hazarde cette calomnie pour l'accabler d'outrages, qui ne peuvent que retomber sur celui qui les prodigue si injustement.

Je n'ai jamais vu Mr. de Voltaire ; mais je suis assez instruit de ses procédés envers la famille de Pierre Corneille, & du sentiment de tous les honnêtes gens, pour savoir combien ils réprouvent les invectives odieuses de Mr. Clément, qui sont aussi déplacées que ses critiques. J'ai peu vu Mr. de la Harpe ; je ne le connais que par les excellents ouvrages qui

lui ont mérité tant de prix à l'Académie, & par des pieces de poésie qui respirent le bon goût. Tous ceux qui ont pu lire ce libelle de Mr. Clément, condamnent unanimement cette fureur grossière avec laquelle il amène ici le nom de Mr. de la Harpe pour l'insulter sans aucune raison. On est bien surpris qu'il continue comme il a débuté, & qu'après avoir fait une volume d'injures déjà oublié contre Mr. de St. Lambert & tant d'autres gens de lettres si estimables, il veuille persuader au public que Mrs. de Voltaire & de la Harpe ont travaillé de concert à décrier le grand Corneille; tandis que l'auteur de *Zaïre*, d'*Alzire*, de *Mérope*, de *Brutus*, de *Sémiramis*, de *Mahomet*, de l'*Orphelin de la Chine*, de *Tancrede*, est à genoux devant le pere du théâtre, devant le grand auteur du *Cid*, d'*Horace*, de *Cinna*, de *Polyeucte*, de *Pompée*; tandis qu'il ne relève les fautes qu'en admirant les beautés avec enthousiasme; tandis qu'à peine il critique *Pertharite*, *Théodore*, *Don Sanche*, *Attila*, *Pulchérie*, *Agésilas*, *Suréna*: certes il n'entreprend cette tâche ni pour déprimer Corneille, ni pour déplaire à sa famille.

Il m'a paru que ce commentateur nouveau avait sur-tout en vue la vérité & l'instruction des gens de lettres. J'aime à voir comment, en imitant la conduite de l'Académie lorsqu'elle jugea le *Cid*, il mêle à tout moment la juste louange à la juste critique. J'aime à voir comme il craint souvent de décider. Voici comme il s'exprime sur une difficulté qu'il se propose dans l'examen du troisieme acte de *Cinna*. *C'est sur quoi les lecteurs qui connaissent le cœur hu-*

main doivent prononcer. Je suis bien loin de porter un jugement. J'aime sur-tout à voir avec quel respect, avec quels sentiments d'un cœur pénétré, il met Cinna au-dessus de l'Electre & de l'Edipe de Sophocle, ces deux chefs-d'œuvre de la Grece; & cela même en relevant de très-grands défauts dans Cinna. Mr. de Voltaire m'a paru un homme passionné de l'art, qui en sent les beautés avec idolâtrie, & qui est choqué très vivement des défauts. Ce commentaire me semble mériter l'approbation de tous les gens de lettres; car il a été entrepris par l'amitié, & écrit par la vérité. Il y a une rage ridicule à vouloir qu'on donne les mêmes louanges à Cinna, & à Pertharite.

Qu'a donc de commun Mr. Clément avec l'auteur de Cinna, & avec celui de Mahomet? De quel droit se met-il entre eux? Pourquoi ce déchainement contre tous ses contemporains? Faut-il aboyer ainsi à la porte à tous ceux qui entrent dans la maison! que ne tâche-t-il plutôt d'y entrer! Le génie a quelques droits, mais le métier de Zoile est infame.

FRAGMENT

D'UN POEME.

*Par Mr. le Chevalier DE CUBIERES, Ecuyer
du Roi, qui a concouru pour le prix
de l'Académie française, en 1775.*

Dans le stérile champ de sa longue Epopée
Chapelain fait tenir à sa muse éclopée
Une route fidèle aux règles du cordeau.
L'Iliade, a-t-on dit, n'a pas un plan si beau.
Cependant croira-t-on que la vieille pucelle
Du feu de l'auteur grec ait la moindre étincelle?
Homere fut sublime, impétueux, ardent;
Mais, comme dit Horace, il dormait trop souvent.
Je ne puis supporter l'oisiveté d'Achile,
Et dans un long poëme un héros inutile,
Qui sort après neuf ans de son repos fatal
Pour combattre à coup sûr, & pour vaincre en brutal,
Comment puis-je admirer sa valeur indomptable,
Quand à son talon près il est invulnérable?
A l'admiration dois-je m'abandonner
De le voir dans sa tente apprêter son dîner?
Quoi qu'en dise Dacier dans sa lourde doctrine,
Un Héros n'est point né pour faire la cuisine.
En un mot, j'aime mieux le luth d'Anacréon
Que les sons inégaux du chantre d'Iliou.
Mais j'aime cent fois plus l'ingénieux Horace,
Sage, voluptueux, plein d'esprit & de grâce.
Tout ce qu'il a touché se convertit en or.
On se plaît à le lire, à le relire encor.
Soit que dans l'ode altière il déifie un homme,
Soit que, ruisseau adroit des beaux esprits de Rome,

Dans l'épître légère il lisse leurs travers.
 Virgile me ravit dans ses nobles concerts.
 Mais s'il est un mortel qui, loin de nos barrières,
 Seul ait pu parcourir ces immenses carrières,
 C'est à lui désormais que je livre mon cœur.
 Des Frérons acharnés l'insipide fureur
 Rendra mon amitié plus constante & plus pure.
 Quoi donc, pour le venger de leur lâche imposture,
 Attendrai-je le temps où de son doigt d'airain
 La Parque aura traché le fil de son destin ?
 Hélas ! qu'importe aux morts qu'on leur rende justice ?
 Pigal a préparé l'éternel édifice
 Où les muses viendront suspendre à des cyprés
 Leurs luths que la douleur aura rendus muets.
 La gloire sur son front posera des couronnes.
 Sous ses pieds siffleront l'envie & les Gorgones,
 Et le sculpteur adroit, au bas du monument,
 Sous les traits d'un hibou peindra maître Clément.

VERS sur un Bref attribué au Pape CLEMENT
 XIV, contre la Castration; par Mr. DE BOR-
 DES de l'Académie de Lyon.

GLOIRE & félicité parfaite
 Au suprême & sage prélat
 Qui ne veut point qu'une ariste
 Coûte des membres à l'Etat.
 Il se souvient qu'à son image
 Dieu jadis créa les humains;
 Il conservera son ouvrage
 Tel qu'il est sorti de ses mains.
 Cet acte seul l'immortalise;
 Le beau sexe le canonise;
 Il est béni par tous les saints.
 Mais par quelle étrange manie
 Cette sanglante tyrannie
 A-t-elle régné si long temps ?
 Qu'un despote orgueilleux prétende

Etre père de ses enfans;
 Pour bannir toute contrebande,
 Qu'il fasse mutiler ses gens;
 En blâmant ce terrible usage
 J'excuse du moins un Sophi,
 De s'assurer un avantage
 Devenu si rare aujourd'hui;
 Sa loi lui permet cinq cents femmes;
 Combien d'intrigues & de trames
 Se formeraient dans le serail
 Et pour la blonde & pour la brune,
 Comment garder tout ce bercail,
 Si l'on ne peut en garder une?

Mais par un crime impertinent
 Détruire la source des êtres,
 Dégrader l'homme uniquement
 Pour désennoyer de vieux prêtres!
 Et, ce qui me semble aggravant,
 Priver de fait un Catholique
 D'un fort aimable sacrement!
 Cette invention frénétique
 Dut naître au fin fond de l'enfer.
 Concevons que c'est payer cher
 Un petit luxe de musique.

Et ce sont des peuples pensants,
 Des chrétiens polis & charmants,
 Qui, dans le temple & sur la scène,
 Se donnaient ce doux passetemps
 Aux dépens de l'espèce humaine!
 La nature étouffait ses cris;
 Dignes émules de Tantale
 Les pères immolaient leurs fils
 A cette fureur musicale.
 Les descendants des Scipions,
 Des Fabius & des Catons,
 Subissaient l'attentat impie;
 Malheureux dans leur infamie,
 Chaque jour souffrant mille morts,
 Et, pour mieux combler leur misère
 Forcés de feindre des transports
 Qu'ils ne pouvaient plus satisfaire.

Ils formaient les plus beaux accords,
 Ils triomphaient dans la cadence,
 Les roulements & cætera;
 Mais, comme on l'a dit, ces gens-là
 Ne brillaient point par leur dépense.

Remercions Clément l'apôtre.
 Chez les Cordeliers il vivait.
 Du bien qu'à l'homme on enlevait
 Il a su le prix mieux qu'un autre.
 Pour le payer de sa bonté
 Puissent des songes favorables,
 En dépit de sa sainteté,
 Lui retracer la volupé,
 Qu'il conserve à tous ses semblables!

Et vous, des bords ultramontains
 Rois & princes que je révere,
 Méritez vos nobles destins;
 Et, si la gloire vous est chère,
 Hâtez-vous, ne permettez plus
 Ces indignes métamorphoses;
 Faites admirer vos vertus,
 Et n'ayez plus ces virtuoses;
 Ils font frémir l'honnêteté;
 Abjurez ce goût fanatique;
 Aimez un peu moins la musique,
 Et beaucoup plus l'humanité.

LES FINANCES.

Quand Terrai nous mangeait, un honnête bourgeois,
 Lassé des contretemps d'une vie inquiète,
 Transplanta sa famille au pays champenois:
 Il avait près de Rheims une obscure retraite;
 Son plus clair revenu consistait en bon vin.
 Un jour qu'il arrangeait sa cave & son ménage,
 Il fut dans sa maison visité d'un voisin,
 Qui parut à ses yeux le Seigneur du village:
 Cet homme étant suivi de brillants estafiers,

Sergents de la finance, habillés en guerriers.
Le bourgeois fit à tous une humble révérence;
Du meilleur de son crû prodigua l'abondance;
Puis il s'enquit tout bas, quel était le Seigneur
Qui faisait aux bourgeois un tel excès d'honneur.

Je suis, dit Pinconnu, dans les fermes nouvelles,
Le royal directeur des aides & gabelles.
Ah! pardon, Monseigneur! quoi! vous aidez le Roi! —
Oui, Pami. — Je révere un si sublime emploi.
Le mot d'aide s'entend: Gabelles m'embarrasse.

D'où vient ce mot? — D'un Juif appelé Gabelus (a) —
Ah, d'un Juif! Je le crois. — Selon les nobles us
De ce peuple divin, dont je chéris la race,
Je viens prendre chez vous les droits qui me sont dus.
J'ai fait quelques progrès, par mon expérience,
Dans l'art de travailler un royaume en finance.

Je fais loyalement deux parts de votre bien:
La première est au roi qui n'en retire rien;
La seconde est pour moi. Voici votre mémoire.
Tant pour les brocs de vin qu'ici nous avons bus;
Tant pour ceux qu'aux marchands vous n'avez point

vendus,
Et pour ceux qu'avec vous nous comptons encor boire.
Tant pour le sel marin, duquel nous présumons
Que vous deviez garnir vos savoureux jambons. (b)
Vous ne l'avez point pris, & vous deviez le prendre.
Je ne suis point méchant, & j'ai l'ame assez tendre.
Composons, s'il vous plaît. Payez dans ce moment
Deux mille écus tournois par accommodement.

Mon badaut écoutait d'une mine attentive
Ce discours éloquent qu'il ne comprenait pas.
Lorsqu'un autre Seigneur en son logis arrive,

(a) Il y eut en effet le Juif Gabelus qui eut des affaires d'argent avec le bon homme Tobie; & plusieurs doctes très-sensés tirent de l'hébreu l'étymologie de Gabelle: car on sait que c'est de l'hébreu que vient le français, comme nous l'ont dit Bochart & Péseron.

(b) Un homme qui a tant de cochons doit prendre tant de sel pour les saler; & s'ils meurent, il doit prendre la même quantité de sel, sans quoi il est mis à l'amende & on vend ses meubles.

Lui fait son compliment, le serre entre ses bras. —
 Que vous êtes heureux! votre bonne fortune,
 En pénétrant mon cœur à nous deux est commune.
 Du domaine royal je suis le contrôleur,
 J'ai su que depuis peu vous goûtez le bonheur
 D'être seul héritier de votre vieille tante.
 Vous pensiez n'y gagner que mille écus de rente;
 Sachez que la défunte en avait trois fois plus.
 Jouissez de vos biens par mon savoir accrus.
 Quand je vous enrichis, souffrez que je demande,
 Pour vous être trompé, dix mille francs d'amende. (c)
 Aussitôt ces messieurs discrètement unis,
 Font des biens au soleil un petit inventaire;
 Saisissent tout l'argent, démeublent le logis.
 La femme du bourgeois crie & se désespère;
 Le maître est interdit; la fille est toute en pleurs;
 Un enfant de quatre ans joue avec les voleurs,
 Heureux pour quelque temps d'ignorer la disgrâce!
 Son aîné, grand garçon revenant de la chasse,
 Veut secourir son père & défendre la maison,
 On les prend, on les lie, on les mène en prison;
 On les juge, on en fait de nobles argonautes,
 Qui, du port de Toulon devenus nouveaux hôtes, (d)
 Vont ramer pour le roi vers la mer de Cadix.
 La pauvre mère expire en embrassant son fils,
 L'enfant abandonné gémit dans l'indigence.
 La fille sans secours est servante à Paris.
 C'est ainsi qu'on travaille un royaume en finance.

(c) Les contrôleurs du domaine évaluent toujours le bien dont le collatéral hérite au triple de la valeur, le taxent suivant cette évaluation, imposent une amende excessive, vendent le bien à l'encan, & l'achètent à bon marché.

(d) L'aventure est arrivée à la famille d'Antoine Fugate.

FRAGMENT

D'une Lettre sur les Dictionnaires satyriques.

UN de ces plus étranges Dictionnaires de parti, un de ces plus impudents recueils d'erreurs & d'injures par A. & par B, est celui d'un nommé Paulian, ex-Jésuite, imprimé à Nîmes chez Gaude en 1770. Il est intitulé, Dictionnaire philosopho-théologique; & il n'est assurément ni d'un philosophe, ni d'un vrai théologien; suppose qu'il y ait de vrais théologiens chez les Jésuites.

A l'article RELIGION il dit, *que quiconque admet la religion naturelle, avoue sans peine qu'un être infiniment parfait a tiré du néant ce vaste univers.*

Remarquez cependant qu'il n'y a jamais eu aucun philosophe, aucun patriarche, aucun homme d'une religion naturelle ou surnaturelle, qui ait enseigné la création du néant. Il faudrait être d'une ignorance bien obstinée, pour nier que la Genèse n'a aucun mot qui signifie créer de rien. On sait assez que l'hébreu & le grec se servent du mot *faire*, & non du mot *créer*. Ce n'est pas même une question chez les savants.

Au mot *MESSIE*, Paulian ayant oui dire que cet article est savamment traité dans la grande Encyclopédie, s'est imaginé que l'auteur était un laïque, & que par conséquent ce morceau était d'un athée. Il ne savait pas que

cet excellent morceau est de Mr. Pollier de Bontens, théologien beaucoup plus éclairé que lui, & beaucoup plus honnête. Il se jette avec fureur sur les laïques, comme sur des esclaves échappés des chaînes des Jésuites. On est indigné des outrages que ce fanatique de college leur prodigue.

A l'article *MAHOMÉTISME*, voici comme il parle. *Les dogmes & la morale de cette religion forment l'alcoran, livre dont la lecture n'est permise qu'à un petit nombre de mahométans. On enseigne dans ce livre que Dieu a un corps, que l'ame est matiere, que la circoncision est nécessaire, que Jesus-Christ est le Messie, que la béatitude consistera dans les plus sales voluptés.*

Examinons ce seul article. Autant de mots autant de faussetés, & toutes très-palpables. Il est très-faux que la lecture du koran ne soit permise qu'à un petit nombre. Il faut apprendre à cet ex-Jésuite que sur le dos de chaque exemplaire du koran, ces lignes du Sura 56 (*) sont toujours écrites : *personne ne doit toucher ce livre qu'avec des mains pures. C'est pourquoi tout musulman se lave les mains avant de le lire. Ce Jésuite s'imagine qu'il en est par toute la terre comme à Rome, où l'on a défendu de lire la bible sans une permission expresse. Il pense qu'on admet dans le reste du monde cette contradiction : voilà la vérité, & vous ne la lirez pas ; voilà votre règle, & vous n'en saurez rien.*

(*) Les Sura sont les Chapitres.

Dieu a un corps. Rien n'est plus faux encore. C'est une calomnie impertinente. Si Paulian avait lu une bonne traduction de l'alcoran, il aurait vu au Sura 17 ces propres paroles : *l'esprit a été créé par Dieu-même.* Pour prouver que Dieu est un être pur, Mahomet dit au Sura 37, *que Dieu n'a ni fils, ni fille.* Et dans le Sura 112, *Dieu est le seul Dieu, l'Eternel Dieu ; il n'engendre ni n'est engendré, & rien ne lui ressemble dans l'étendue des êtres.*

Il est bien vrai que dans l'alcoran on se sert quelquefois des mots de trône, de tribunal, pour exprimer imparfaitement la grandeur de l'Être suprême. Mais jamais on ne fait descendre Dieu sur la terre. Jamais on ne le rabaisse aux fonctions humaines. Il faut que ce Paulian n'ait jamais lu le livre dont il parle si affirmativement. Il ne connaît pas plus son alcoran que son évangile.

L'ame est matière. Il n'y a pas un mot dans tout l'alcoran qui puisse le moins du monde excuser cette imposture.

La circoncision est nécessaire. Il n'est pas dit un seul mot de la circoncision dans tout l'alcoran. Mahomet laissa subsister cette pratique ridicule, qu'il trouva établie chez les Arabes de temps immémorial. C'était une superstition ancienne, comme elles le sont toutes, de présenter aux dieux ce qu'on avait de plus cher & de plus noble.

Jésus est le Messie. Cette citation de l'alcoran est encore très-fausse. Jésus est appelé Christ dans plusieurs endroits du koran. C'est un nom propre, comme chez Tacite, qui dit, *impellente Christo quodam.*

Au reste, il faut bien observer qu'il y avait du temps de Mahomet vers l'Arabie quelques exemplaires des Evangiles que nous ne recevions pas; comme celui de Barnabé, qui existe encore; celui des Basilidiens & des Ebionites. C'est dans celui des Basilidiens qu'on lisait que Jesus n'avait pas été crucifié, & que Dieu l'avait soustrait à la fureur de ses ennemis. C'est évidemment cet Evangile que Mahomet suivit, sans reconnaître jamais notre Sauveur pour fils de Dieu. Car il dit expressément dans plusieurs endroits, que Dieu n'a ni fils ni fille.

La béatitude dans les plus sales voluptés. Il faut apprendre à ce Paulian, que la jouissance de la vue de Dieu est la première récompense promise dans l'Alcoran. Il est vrai qu'au Sura 55 il dit que le paradis, c'est à dire le jardin, sera composé de trois grands bosquets, dans l'un desquels sera un large bassin d'eau céleste, entouré de palmiers & de grenadiers. On trouvera, dit-il, dans ce lieu de délices de belles vierges aux grands yeux noirs, des Ouris dont personne n'a jamais approché, & qui reposent sous de riches pavillons, couchées sur des tapis magnifiques.

Remarquons qu'il n'y a pas dans ce chapitre un seul mot qui puisse allarmer la pudeur. On y dit que ces nymphes ne seront connues que par ceux qui leur seront destinés pour époux. Ce n'est pas là assurément une *sale volupté*. Toutes les religions anciennes, qui admirent tôt ou tard la résurrection, enseignent qu'on ressusciterait avec tous ses sens. Il n'était pas déraisonnable de penser, que puisqu'on avait des sens on aurait aussi des sensations. C'était

le sentiment des pharisiens chez le petit peuple juif. Et s'il est permis de comparer nos livres sacrés & mystérieux aux imaginations des autres peuples, qui sont tous évidemment plongés dans l'erreur, n'avons-nous pas dans l'apocalypse un exemple frappant de ce que je dis? n'y voit-on pas la belle épouse qui se marie avec l'agneau? n'y voit-on pas la Jérusalem céleste toute bâtie d'or & de pierres précieuses? cette ville carrée n'a-t-elle pas soixante lieues en tout sens? les maisons n'y sont-elles pas de soixante lieues de haut? n'y a-t-il pas des canaux d'eau vive, bordés d'arbres qui portent des fruits délicieux? On trouve des allégories à peu près semblables, quoique moins sublimes, dans la plus haute antiquité.

Non seulement ce Paulian, dans son Dictionnaire, calomnie les musulmans, mais il calomnie toutes les communions chrétiennes, & les sectes, & les particuliers. C'est assez le propre des Jésuites. Les malheureux ont pris cette mauvaise habitude dans les écoles où ils ont régenté. Le pédantisme & l'insolence ont formé le caractère de ceux qui ont disputé. Ils n'ont pu s'en défaire après leur dispersion. Ils sont comme les Juifs, qui ont conservé leurs anciennes superstitions, n'ayant plus de Jérusalem. Nous laissons encore les Juifs prêter sur gages; & nous laissons aboyer les Paulians & les Nonottes.

Mais ces chiens devraient s'apercevoir qu'ils n'aboyent plus que dans la rue, qu'ils sont chassés de toutes les maisons où ils mordaient autrefois.

Ce roquet de Paulian (qui le croirait?) parle encore de la grace suffisante. Il est vrai-

meu bien question aujourd'hui de la grâce
suffisante qui ne suffit pas ! Ces sottises faisaient
grand bruit sous Louis XIV, quand le miséra-
ble Normand Le Tellier, natif de Vire, osa
persécuter le Cardinal de Noailles. Les querel-
les ridicules des Jansénistes & des Molinistes
sont oubliées aujourd'hui, comme mille autres
sectes qui ont troublé la paix publique dans des
temps d'ignorance & de bel esprit.

Je vous enverrai par la première poste un re-
levé des calomnies de Paulian contre les bons
chrétiens. (*)

R E P O N S E

A CETTE LETTRE

PAR M. DE MORZA.

Votre Paulian, Monsieur, est aussi ignoré
dans Paris, que les tragédies & les comédies
de l'année passée, les oraisons funebres faites
dans ce siècle, les almanacs des muses, & la
foule innombrable des autres sadaïses dont la
presse est surchargée. Ce n'est pas seulement
la rage d'un fanatisme imbécille qui met la
plume à la main de ces gens-là ; c'est une au-
tre espèce de rage, qui est le résultat de la mi-
sère, de la faim, de la répugnance pour un mé-
tier honnête, & de cet orgueil secret qui se mê-
le aux sentimens les plus bas. Nous en avons

(*) Nous n'avons pas trouvé ce relevé. Ce sera pour une au-
tre fois. Oportet cognosci malos.

un bel exemple dans cet homme nommé Sabotier natif de Castres. Il ne tenait qu'à lui d'être un bon perruquier, comme son pere; il s'est fait abbé; & vous savez ce qu'il est devenu. Après avoir été chassé de Toulouse & mis au cachot à Strasbourg, il se procura je ne fais comment une entrée dans la maison de Mr. Helvétius; & la premiere chose qu'il fit après la mort de son bienfaiteur & de son maître, fut de le déchirer, non pas à belles dents, mais à très-vilaines dents, dans un de ces dictionnaires de calomnies intitulé *les trois siecles*, ouvrage de la haine & de l'envie de quelques prétendus gens de lettres décrédités, qui eurent la bassesse de s'associer avec lui. Et savez-vous Mr. quel prétexte ils inventerent pour justifier cette œuvre d'iniquité? celui de défendre la religion chrétienne. C'est sous ce masque sacré que cette petite troupe de démons voulut paraître en anges de lumière.

Il est bon Mr. de savoir quels sont ces apôtres; le public un jour les connaîtra tous: en attendant je vous dirai, que dans un de mes voyages j'ai vu entre les mains de Mr. de V..... un extrait & un commentaire de Spinoza, écrit tout entier de la main de ce malheureux Sabotier. C'est un in-quarto de 57 pages intitulé *Analyse de Spinoza, où l'on expose les causes & les motifs de l'incrédulité de ce philosophe*. Le manuscrit commence par ces mots, *Spinoza était fils d'un Juif marchand*, & finit par ceux-ci, *Adieu baptisabit*. Il est accompagné d'un recueil de petites pieces de vers de Mr. l'abbé, dignes des étrennes de la St. Jean & des lieux honnêtes où ce saint homme les a faits. Tout cela est écrit de la main de Mr. l'abbé Sabotier, &

signé de lui. Des personnes que ce confesseur avait insérées dans son dictionnaire des trois siècles, envoyèrent ce manuscrit à Mr. de V...., esperant qu'il le dénoncerait au Ministre qui veille sur la littérature, & qu'il obtiendrait qu'on fit de ce confesseur un martyr. Mais Mr. de V.... n'était pas homme à descendre à une telle vengeance. Et celui qui avait tiré l'abbé Desfontaines de Biffêtre, ne pouvait s'avilir jusqu'à persécuter le petit abbé commentateur.

Vous connaissez Mr. la fameuse réponse de Desfontaines à Mr. le Comte d'Argenson, *Monseigneur, il faut que je vive*. Il faut que l'abbé Sabotier vive aussi. Mais je conseillerais à tous les malheureux qui croient vivre de brochures soit contre les beaux arts, soit contre le gouvernement, de lire avec attention ces vers du pauvre diable.

Prête l'oreille à mes avis fideles.

Jadis l'Egypte eut moins de sauterelles,
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus soi-disant beaux esprits,
Qui, dissertant sur les pieces nouvelles,
En font encor de plus sifflables qu'elles;
Tous l'un de l'autre ennemis obstinés,
Mordus, mordants, chansonneurs, chansonnés,
Nourris de vent au temple de mémoire,
Peuple croqué qui dispense la gloire.
J'estime plus ces honnêtes enfans
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légèrement essuie
Ces longs canaux engorgés par suite:
J'estime plus celle qui dans un coin
Tricote en paix les bas dont j'ai besoin,
Le cordonnier qui vient de ma chaussure
Prendre à genoux la forme & la figure,
Que le métier de tes obscurs Frérons, &c.

LE DIMANCHE,

OU

LES FILLES DE MINÉE

POÈME.

Vous demandez, Madame Harnanche,
Pourquoi nos dévots Payfans,
Les Cordeliers à la grand'manche,
Et nos Curés catéchisants,
Aiment à boire le Dimanche.
J'ai consulté bien des Savans :
Huet, cet Evêque d'Avranche,
Qui toujours pour la Bible penche,
Prétend qu'un usage si beau
Vient de Noé le Patriarche,
Qui justement dégoûté d'eau,
S'enivrait au sortir de l'arche.
Huet se trompe; c'est Bacchus,
C'est le Législateur du Gange;
Ce Dieu de cent Peuples vaincus,
Cet inventeur de la vendange;
C'est lui qui voulut consacrer
Le dernier jour hebdomadaire
A boire, à rire, à ne rien faire.
On ne pouvait mieux honorer
La divinité de son Pere.
Il fut ordonné par les loix
D'employer ce jour salubre
A ne faire œuvre de ses doigts
Qu'avec sa maîtresse & son vertueux
Un jour, ce digne fils de Dieu

Et de la pieuse Semèle,
 Descendit du ciel au saint lieu
 Où sa Mere très-peu cruelle,
 Dans son beau sein l'avait conçu;
 Où son Père l'ayant reçu,
 L'avait enfermé dans sa cuisse:
 Grands mystères bien expliqués,
 Dont autrefois se sont moqués
 Des gens d'esprit pleins de malice:
 Bacchus à peine se montrait,
 Avec Silène & sa monture,
 Tout le Peuple les adorait;
 La campagne était sans culture,
 Dévorement on folatrait.

Et toute la Cléricature
 Courait en foule au cabaret.

Parmi ce brillant fanatisme,
 Il fut un pauvre Citoyen,
 Nommé *Misté*, homme de bien,
 Et soupçonné de Jansénisme.
 Ses trois Filles filaient du lin,
 Aimaient Dieu, servaient le prochain,
 Evitaient la fainéantise,
 Fuyaient les plaisirs, les amants,
 Et pour ne point perdre de temps,
 Ne fréquentaient jamais l'Eglise.

Alcitrôé dit à ses Sœurs:
 Travaillons & faisons l'aumône;
 Monsieur le Curé, dans son prône,
 Donne-t-il des conseils meilleurs?
 Filons, & laissons la canaille
 Chanter des versets ennuyeux;
 Quiconque est honnête & travaille,
 Ne saurait offenser les Dieux:
 Filons, si vous voulez m'en croire,
 Et pour égayer nos travaux,
 Que chacune conte une histoire,
 En faisant tourner ses fuseaux.
 Les deux cadettes approuverent
 Ce propos tout plein de raison,
 Et leur Sœur, qu'elles écoutèrent,
 Commença de cette façon.

LES FILLES DE MINÉE. 161

Le travail est mon Dieu, lui seul régit le monde,
 Il est l'ame de tout; c'est en vain qu'on nous dit
 Que les Dieux sont à table, ou dorment dans leur lit;
 Interroge les cieus, l'air & la terre & l'onde.
 Le puissant Jupiter fait son tour en dix ans,
 Son vieux Pere Saturne avance à pas plus lents,
 Mais il termine enfin son immense carrière,
 Et dès qu'elle est finie, il recommence encor.
 Sur son char de rubis mêlé d'azur & d'or,
 Apollon va lançant des torrens de lumière.
 Quand il quitta les cieus, il se fit Médecin,
 Architecte, Berger, Menétrier, Devin:
 Il travailla toujours. Sa Sœur l'aventurière,
 Est Hécate aux enfers, Diane dans les bois,
 Lune pendant les nuits, & remplit trois emplois.
 Neptune chaque jour est occupé six heures
 A bouleverser des eaux les profondes demeures,
 Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.
 Vulcain noir & crasseux, courbé sur son enclume,
 Forge à coups de marteau les foudres qu'il allume.
 On m'a conté qu'un jour, croyant le bien payer,
 Jupiter à Vénus daigna le marier.
 Ce Jupiter, mes Sœurs, étoit grand adultere!
 Vénus l'imita bien, chacun tient de son pere.
 Mars plut à la fripponne il étoit Colonel,
 Vigoureux, impudent, s'il en fut dans le Ciel,
 Talons rouges, nez haut, tous les talens de plaisir:
 Et tandis que Vulcain travaillait pour la Cour,
 Mars consolait sa Femme en parfait Petit-Maitre,
 Par air, par vanité, plutôt que par amour.
 Le Mari méprisé, très-digne aussi de l'être,
 Aux deux Amants heureux voulut jouer d'un tour.
 D'un fil d'acier poli, non moins fin que solide,
 Il façonne un rézeau que rien ne peut briser;
 Il le porte la nuit au lit de la perfide:
 Lasse de ses plaisirs, il la voit reposer
 Entre les bras de Mars; & d'une main timide,
 Il vous tend son lacer sur le couple amoureux:
 Puis marchant à grands pas, encor qu'il fût boiteux,
 Il court vite au Soleil conter son aventure.
 Toi qui vois tout, dit-il, viens, vois une parjure;

Et pendant que Phosphore, au bord de l'Orient,
 Au-devant de son char ne paroît point encore,
 Et qu'en versant des pleurs la diligente Aurore
 Quitte son vieil Epoux pour son nouvel Amant;
 Appelle tous les Dieux, qu'ils contemplent ma honte,
 Qu'ils viennent me venger. Apollon est malin,
 Il rend, avec plaisir, ce service à Vulcain;
 En petit vers galants sa disgrâce il raconte:
 Il assemble en chantant tout le Conseil Divin.
 Mars se réveille au bruit, aussi-bien que la Belle;
 Ce Dieu très-effronté ne se dérangea pas,
 Il tint, sans s'étonner, Vénus entre ses bras,
 Lui donnant cent baisers qui sont rendus par elle.
 Tous les Dieux à Vulcain firent leur compliment:
 Le Pere de Vénus en rit long-temps lui-même.
 On vanta du lacet l'admirable instrument,
 Et chacun dit: Bon-homme, attrapez-nous-de-même.
 Lorsque la belle Alcitroé
 Eut fini son conte pour rire,
 Elle dit à sa Sœur Thémire,
 Tout le Peuple chante *Evoé*,
 Il s'enivre, il est en délire,
 Il croit que la joie est du bruit;
 Mais vous, que la raison conduit,
 N'avez-vous donc rien à nous dire?
 Thémire à sa Sœur répondit,
 La populace est la plus forte;
 Je crains ses dévots, & fais bien;
 A double tour, fermons la porte,
 Et poursuivons notre entretien.
 Votre conte est de bonne sorte,
 D'un vrai plaisir il me transporte:
 Pourriez vous écouter le mien?
 C'est de Vénus qu'il faut parler encore,
 Sur ce sujet jamais on ne tarit,
 Filles, garçons, jeunes, vieux, tout l'adore;
 Mille grimauds font des vers sans esprit
 Pour la chanter: je m'en suis souvent plainte;
 Je détestais tout médiocre Auteur;
 Mais on les passe, on les souffre; & la Sainte
 Fait qu'on pardonne au sot prédicateur.

LES FILLES DE MINÉE 163

Cette Vénus, que vous avez dépeinte
 Folle d'amour pour le Dieu des combats,
 D'un autre amour eut bientôt l'âme atteinte;
 Le changement ne lui déplaisait pas.
 Elle trouva devant la Palestine
 Un beau garçon, dont la charmante mine,
 Les blonds cheveux, les roses & les yeux,
 Les yeux brillants, la taille noble & fine,
 Tout lui plaisait, car c'était Adonis.
 Cet Adonis, ainsi qu'on nous l'atteste,
 Au rang des Dieux n'était pas tout à fait,
 Mais chacun sait combien il en tenait;
 Son origine était toute céleste,
 Il était né des plaisirs d'un inceste.
 Son père était son ayeul Cinyra,
 Qui l'avait eu de sa fille Myrtha,
 Et Cinyra, ce qu'on a peine à croire,
 Était le fils d'un beau morceau d'ivoire.
 Je voudrais bien que quelque grand Docteur
 Pût m'expliquer sa généalogie;
 J'aime à m'instruire, & c'est un grand bonheur
 D'être savante en la Théologie.
 Mars fut jaloux de ce charmant rival,
 Il le surprit avec sa Sythérée,
 Le nez collé sur sa bouche sacrée,
 Faisant des Dieux. Mars est un peu brutal;
 Il prit sa lance, & d'un coup détestable,
 Il transperça ce jeune homme adorable.
 De qui le sang produit encor des fleurs.
 J'admire ici toutes les profondeurs
 De cette histoire, & j'ai peine à comprendre
 Comment un Dieu pourroit ici poursuivre
 Un autre Dieu; ça dites-moi, mes Sœurs,
 Qu'en pensez-vous? parlez-moi sans scrupule.
 Tout de ce Dieu n'est-il pas ridicule?
 Non, dit Clémence, & puisqu'il était né,
 C'est à mourir qu'il était condamné.
 Je le plains fort, sa mort paroît trop prompt;
 Mais poursuivez le fil de votre conte.
 Notre Thémire aimant à raisonner,
 Lui répondit, je vais vous étonner:

Adonis meurt; mais Vénus la féconde;
 Qui peuple tout, qui fait vivre & sentir;
 Cette Vénus qui créa le plaisir;
 Cette Vénus qui répare le monde;
 Ressuscita, sept jours après sa mort;
 Le Dieu charmant dont vous plaignez le sort.
 Bon, dit Climène, en voici bien d'une autre;
 Ma chère Sœur, quelle idée est la vôtre?
 Ressusciter les gens! je n'en crois rien.
 Ni moi non plus, dit la belle Contesse;
 Et l'on peut être une fille de bien;
 En soupçonnant que la Fable est trompeuse;
 Mais tout cela se croit très-fermement
 Chez les Docteurs de ma noble Patrie,
 Chez les Rabins de l'antique Syrie,
 Et vers le Nil, où le Peuple en dansant,
 De son Isis ensonnant la louange,
 Tous les matins fait des Dieux & les mange.
 Chez tous ces gens Adonis est sêré,
 On vous l'enterre avec solennité;
 Six jours entiers l'enfer est sa demeure;
 Il est damné tant en corps qu'en esprit;
 Dans ces six jours chacun gémît & pleure;
 Mais le septième il ressuscite & vit.
 Telle est, dit-on, la belle allégorie,
 Le vrai portrait de l'homme & de la vie,
 Six jours de peine, un seul jour de bonheur;
 Du mal au bien toujours le destin change,
 Mais il est peu de plaisir sans douleur,
 Et nos chagrins sont toujours sans mélange.
 De la sage Climène enfin c'était le tour;
 Son talent n'était pas de conter des foinettes,
 De faire des Romans ou l'histoire du jour,
 De ramasser des faits perdus dans la Gazette;
 Elle était un peu sèche, aimait la vérité,
 La cherchait, la disait avec simplicité,
 Se souciant fort peu qu'elle fût embellie;
 Elle eût fait un bon tome à l'Encyclopédie;
 Climène à ses deux Sœurs adressa ce discours:
 Vous m'avez de vos Dieux raconté les amours,
 Les aventures, les myreres;

LES FILLES DE MINÉE. 3165

Si nous n'en croyons rien, que nous sert d'en parler ?
Un mot devoit suffire : on a trompé nos pères ;

Il ne faut pas leur ressembler.

Les Béotiens, nos confrères,

Chantent au cabaret l'histoire de nos Dieux ;

Le vulgaire se fait un grand plaisir de croire

Tous ces contes fastidieux

Dont on a dans l'enfance enrichi sa mémoire.

Pour moi, dût le Curé me gronder après boire,

Je m'en tiens à vous dire, avec mon peu d'esprit,

Que je n'ai jamais cru rien de ce qu'on m'a dit ;

D'un bout du monde à l'autre on ment & l'on mentit ;

Nos neveux mentiront comme ont fait nos ancêtres.

Chroniqueurs, Médecins & Prêtres

Se sont moqués de nous dans leur satire obscure ;

Moquons-nous d'eux, c'est le plus sûr.

Je ne crois point à ces prophètes

Pourvus d'un esprit de Python,

Qui renoncent à leur raison

Pour prédire des choses faites

Je ne crois point qu'un Dieu nous fasse nos enfants ;

~~Je ne crois point la guerre des Géants ;~~

Je ne crois point du tout à la prison profonde,

D'un rival de Dieu même en son temps soudroyé ;

Je ne crois point qu'un fat ait embrasé le monde

Que son grand-Père avait noyé ;

Je ne crois aucun des miracles

Dont tout le monde parle, & qu'on n'a jamais vus ;

Je ne crois aucun des oracles

Que des Charlatans ont rendus.

Je ne crois point. . . La Belle au milieu de sa phrase

S'arrêta de frayeur : un bruit affreux s'entend,

La maison tremble, un coup de vent

Fait tomber le Trio qui jûle ;

Avec tout son Clergé Bacchus entre en buvant :

Et moi je crois, dit-elle Mesdames des Savantes,

Qu'en faisant trop les beaux-esprits

Vous êtes des impertinentes ;

Je crois que de mauvais écrits

Vous ont un peu tournée la tête :

Vous travaillez un jour de fête,

Vous en aurez bientôt le prix,
 Et ma vengeance est toute prête;
 Je vous change en chauve souris.
 Aussi tôt de nos trois Recluses
 Chaque membre se raccourcit,
 Sous leur aisselle il étendit
 Deux petites ailes velues,
 Leur vol pour jamais se perdit;
 Elles volèrent dans les rues,
 Et devinrent oiseaux de nuit.
 Ce châtiment fut tout le fruit
 De leurs sciences prétendues;
 Ce fut une grande leçon
 Pour tout raisonneur qui fonder
 On connut qu'il est dans ce monde
 Trop dangereux d'avoir raison.
 Ovide a conté cette affaire,
 Lafontaine en parle après lui;
 Moi je la répète aujourd'hui,
 Et j'aurais mieux aimé l'écarter.

D I A T R I B E

DES ÉPHÉMÉRIDES

10 Mai 1775

M O N S I E U R

Une petite société de cultivateurs dans le
 fond d'une province ignorée lit assidument vos
 éphémérides, & tâche d'en profiter. L'auteur
 du siege de Calais obtint de cette ville des let-
 tres de bourgeoisie pour avoir voulu élever l'in-

fortuné *Philippe de Valois* au-dessus du grand *Edouard III* son vainqueur. Il s'intitula toujours citoyen de Calais. Mais vous nous paraîsez par vos écrits le citoyen de l'univers.

Oui, Monsieur, l'agriculture est la base de tout, comme vous l'avez dit, quoiqu'elle ne fasse pas tout. C'est elle qui est la mere de tous les arts & de tous les biens; c'est ainsi que pensait le premier des *Catons* dans Rome, & le plus grand des *Scipions* à Linterne. Telle était avant eux l'opinion & la conduite de *Xénophon* chez les Grecs, après la retraite des dix mille.

La religion même n'était fondée que sur l'agriculture. Toutes les fêtes, tous les rites n'étaient que des emblèmes de cet art, le premier des arts, qui rassemble les hommes, qui pourvoit à leur nourriture, à leurs logements, à leurs vêtements, les trois seules choses qui suffisent à la nature humaine.

Ce n'est point sur les fables ridicules & amusantes, recueillies par *Ovide*, que la religion, nommée depuis paganisme, fut originellement établie. Les amours imputés aux dieux ne furent point un objet d'adoration; il n'y eut jamais de temple consacré à *Jupiter* adultère, à *Vénus* amoureuse de *Mars*, à *Phœbus* abusant de l'enfance d'*Hyacinthe*. Les premiers mystères inventés dans la plus haute antiquité étaient la célébration des travaux champêtres sous la protection d'un Dieu suprême. Tels furent les mystères d'*Isis*, d'*Orphée*, de *Cérès Eleusine*. Ceux de *Cérès* sur-tout représentaient aux yeux & à l'esprit, comment les travaux de la campagne avaient retiré les hom

mes de la vie sauvage. Rien n'était plus utile & plus saint. On enseignait à révéler Dieu dans les astres dont le cours ramène les saisons; & on offrait au grand *Demiourgos*, sous le nom de *Cérès* & de *Bacchus*, les fruits dont sa providence avait enrichi la terre. Les orgies de *Bacchus* furent long-temps aussi pures, aussi sacrées que les mystères de *Cérès*. C'est de quoi *Gautruche*, *Bannier* & les autres mythologues ne se sont pas assez informés. Les prêtresses de *Bacchus*, qu'on appelait les *vénérables*, firent vœu de chasteté & d'obéissance à leurs supérieurs, jusqu'au temps d'*Alexandre*. On en trouve la preuve avec la formule de leur serment dans la harangue de *Démosthène* contre *Nérée*.

En un mot, tout était sacré dans la vie champêtre si respectable & si méprisée aujourd'hui dans vos grandes villes.

J'avoue que les petits maîtres à talons rouges de *Babylone* & de *Memphis* mangeant les poulets des cultivateurs, prenant leurs chevaux, caressant leurs filles & croyant leur faire trop d'honneur, pouvaient regarder cette espèce d'hommes comme uniquement faite pour les servir.

Nous habitions, nous autres Celtes, un climat plus rude & un pays moins fertile qu'il ne l'est de nos jours. La nation fut cruellement écrasée depuis *Jules César* jusqu'au grand *Julien* le philosophe, qui logeait à la croix de fer dans la rue de la harpe. Il nous traita avec équité & avec clémence comme le reste de l'empire. Il diminua nos impôts, il nous vengea des déprédations des Germains. Il fit tout

ce qu'a voulu faire depuis notre grand *Henri IV.* C'est à un payen & à un huguenot que nous devons les seuls beaux jours dont nous ayons jamais joui jusqu'au siècle de *Louis XIV.*

Notre sort était déplorable, quand des barbares appelés Visigoths, Bourguignons & Francs, vinrent mettre le comble à nos longs malheurs. Ils réduisirent en cendre notre pays, sur le seul prétexte qu'il était un peu moins horrible que le leur. Alors tout malheureux agriculteur devint esclave dans la terre dont il était auparavant possesseur libre; & quiconque avait usurpé un château, & possédait dans sa basse-cour deux ou trois grands chevaux de charrette, dont il faisait des chevaux de bataille, traita ses nouveaux serfs plus rudement que ces serfs n'avaient traité leurs mulets & leurs ânes.

Les barbares, devenus chrétiens pour mieux gouverner un peuple chrétien, furent aussi superstitieux qu'ils étaient ignorants. On leur persuada que pour n'être pas rangés parmi les boucs quand la trompette annoncerait le jugement dernier, il n'y avait d'autre moyen que d'abandonner à des moines une partie des terres conquises. Ces bourgraves, ces châtelains ne savaient que donner un coup de lance du haut de leurs chevaux à un homme à pied; & quelques moines savaient lire & écrire. Ceux-ci dressèrent les actes de donation; & quand ils en manquèrent, ils en forgerent.

Cette falsification est aujourd'hui si avérée, que de mille chartes anciennes que les moines produisent, on en trouve à peine cent de véri-

tables. *Montfaucon*, moine lui-même, l'avouait, & il ajoutait qu'il ne répondait pas de l'authenticité des cent bonnes chartes. Mais soit vraies, soit fausses, ils eurent toujours l'adresse d'insérer dans les donations la clause de *mixtum & merum Imperium, & homines servos*.

Ils se mirent donc aux droits des conquérants. Delà vint qu'en Allemagne tant de prieurs, de moines, devinrent princes, & qu'en France ils furent seigneurs suzerains, ce qui ne s'accordait pas trop avec leur vœu de pauvreté. Il y a même encore en France des provinces entières où les cultivateurs sont esclaves d'un couvent. Le pere de famille qui meurt sans enfants n'a d'autres héritiers que les bernardins, ou les prémontrés, ou les chartreux, dont il a été serf pendant sa vie. Un fils qui n'habite pas la maison paternelle à la mort de son pere, voit passer tout son héritage aux mains des moines. Une fille qui s'étant mariée n'a pas passé la nuit de ses noces dans le logis de son pere, est chassée de cette maison, & demande en vain l'aumône à ces mêmes religieux à la porte de la maison où elle est née. Si un serf va s'établir dans un pays étranger & y fait une fortune, cette fortune appartient au couvent. Si un homme d'une autre province passe un an & un jour dans les terres de ce couvent, il en devient esclave. On croirait que ces usages sont ceux des Cafres ou des Algonquins. Non, c'est dans la patrie des *l'Hôpital* & des *d'Aguesseau* que ces horreurs ont obtenu force de loi; & les *d'Aguesseau* & les *l'Hôpital* n'ont pas même osé élever la voix contre cet abominable abus. Lorsqu'un abus

A L'AUTEUR DES ÉPHÉMÉRIDES. 171

est entraciné, il faut un coup de foudre pour le détruire.

Cependant, les cultivateurs ayant acheté enfin leur liberté des rois & de leurs seigneurs dans la plupart des provinces de France, il ne resta plus de serfs qu'en Bourgogne, en Franche-Comté, & dans peu d'autres cantons. Mais la campagne n'en fut guères plus soulagée dans le royaume des Français. Les guerres malheureuses contre les Anglais, les irruptions imprudentes en Italie, la valeur inconsidérée de François premier, enfin les guerres de religion qui bouleversèrent la France pendant quarante années, ruissèrent d'agriculture au point qu'en 1598 le duc de Sully trouva une grande partie des terres en friche, faute, dit-il, *de bras & de facultés pour les cultiver*. Il était dû par les seigneurs plus de vingt millions pour trois années de taille. Ce grand ministre n'hésita pas à remettre au peuple cette dette alors immense, & dans quel temps ! lorsque les ennemis venaient de se saisir d'Amiens, & que Henri IV courait hazarder sa vie pour se reprendre.

Ce fut alors que ce Roi, le vainqueur & le père de ses sujets, ordonna qu'on ne saisirait plus, sous quelque prétexte que ce fût, les bestiaux des laboureurs, & les instruments de labourage. Règlement admirable, dit le judicieux Monsieur de Fourbonaye, & qu'on aurait dû toujours interpréter dans sa plus grande étendue à l'égard des bestiaux, dont l'abondance est le principe de la fécondité des terres, en même temps qu'elle facilite la subsistance des gens de la campagne.

Il est à remarquer que le duc de Sully se dé-

clare dans plusieurs endroits de ses mémoires contre la gabelle, & que cependant il augmenta lui-même l'impôt du sel dans quelques nécessités de l'Etat; tant des affaires jettent souvent les hommes hors de leurs mesures, tant il est rare de suivre toujours ses principes. Mais enfin il tira son maître du gouffre de la déprédation de ses gens de finance, de même que *Henri IV* se tira par son courage & par son adresse de l'abyme où la Ligue, *Philippe II* & Rome l'avaient plongé. C'est un grand problème en finance & en politique s'il valait mieux pour *Henri IV* amasser & enterrer vingt millions à la Bastille, que les faire circuler dans le royaume. J'ai qui dit que s'il faut mettre quelque chose à la Bastille, il vaut mieux y enfermer de l'argent que des hommes. *Henri IV* se souvenait qu'il avait manqué de chemises & de diner, quand il disputait son Royaume au curé *Gaincestre* & au curé *Aubrial*. D'ailleurs ces vingt millions, joints à une année de son revenu, allaient servir à le rendre l'arbitre de l'Europe; lorsqu'un maître d'école qui avait été feuillant, & qui venait de se confesser à un Jésuite, assassina à coups de couteau dans son rapôt au milieu de six de ses amis, pour l'empêcher, disait-il, de faire la guerre à Dieu, ne cessant de dire au pape (a).

Ses vingt millions furent bientôt dissipés, ses grands projets anéantis, tout rentra dans la confusion.

(a) Ce sont les propres paroles de ce monstre dans un de ses interrogatoires.

Marie Médicis sa veuve administra fort mal le bien de *Louis XIII* son pupille. Ce pupille nommé *de juste* fit assassiner sous ses yeux son premier Ministre, & mettre en prison sa mere, pour plaire à un jeune gentilhomme d'*Avignon*, qui gouverna encore plus mal; & le peuple ne s'en trouva pas mieux. Il eut à la vérité la consolation de manger le cœur du *Maréchal d'Ancre*; mais il manqua bientôt de pain.

Le Ministère du Cardinal de *Richelieu* ne fut guere signalé que par des factions & par des échafauds. Tout cela bien examiné, depuis l'invasion de *Clouis* jusqu'à la fin des guerres ridicules de la fronde; si vous en exceptez les dix dernières années de *Henri IV*, je ne donne guere de peuple plus malheureux que celui qui habite de Bayonne à Calais, & de la Saintonge à la Lorraine.

Enfin *Louis XIV* régna par lui-même, & la France naquit.

Son grand Ministre *Colbert* ne sacrifia point l'agriculture au luxe, comme on l'a tant dit; mais il se proposa d'encourager le labourage par les manufactures, & la main d'œuvre par la culture des terres. Depuis 1662 jusqu'à 1679 il fournit un million de livres numéraires de ce temps-là chaque année pour le soutien du commerce. Il fit donner deux mille francs de pension à tout gentilhomme cultivant & s'occuper, qui aurait eu douze enfants, fussent-ils morts, & mille francs à qui aurait eu dix enfants. Cette dernière gratification fut accordée aussi aux peres de famille taillables.

Il est si faux que ce grand homme abandon-

né le soin des campagnes, que le Ministre Anglois sachant combien la France avait été dénuée de bestiaux dans le temps misérable de la fronde, & proposant en 1667 de lui en vendre d'Irlande, il répondit qu'il en fournirait à l'Irlande & à l'Angleterre à plus bas prix.

Cependant c'est dans ces belles années qu'un Normand nommé *Boisguilbert*, qui avait perdu sa fortune au jeu, voulut décrier l'administration de *Colbert*; comme si les satyres eussent pu réparer ses pertes. C'est le même homme qui fit depuis la dixme royale sous le nom du Maréchal de *Rauban*, & cent barbouilleurs de papier s'y trompent encore tous les jours. Mais les satyres ont passé, & la gloire de *Colbert* est demeurée.

Avant lui on n'avait nul système d'amélioration & de commerce. Il créa tout; mais il faut avouer qu'il fut arrêté dans les œuvres de sa création, par les guerres destructives que l'amour dangereux de la gloire fit entreprendre à *Louis XIV.* *Colbert* avait fait passer au conseil un édit, par lequel il était défendu, sous peine de mort, de proposer de nouvelles taxes & d'en avancer la finance pour la reprendre sur le peuple avec usure. Mais à peine cet édit fut-il minuté que le Roi eut la fantaisie de punir les Hollandais; & cette vaine gloire de les punir obligea le Ministre d'emprunter, dans le cours de cette guerre inutile, quatre cents millions de ces mêmes traitants qu'il avait voulu proscrire à jamais. Ce n'est pas assez qu'un Ministre soit économe: il faut que le Roi le soit aussi.

Vous savez mieux que moi, Monsieur, com-

bien les campagnes furent accablées après la mort de ce Ministre. On eût dit que c'était à son peuple que Louis XIV. faisait la guerre. Il fut réduit à opprimer la nation pour la défendre. Il n'y a point de situation plus douloureuse. Vous avez vu les mêmes désastres renouvelés avec plus de honte pendant la guerre de 1756. Qu'on songe à cette suite de misères à peine interrompues pendant tant de siècles; & on pourra s'étonner de la gaieté dont la nation se pique.

Je me hâte de sortir de cet abyme ténébreux pour voir quelques rayons du jour plus doux qu'on nous fait espérer. Je vous demande des éclaircissements sur deux objets bien importants. L'un est la perte étonnante de neuf cents soixante & quatorze millions que trois impôts trop forts & mal repartis coûtent, selon vous, tous les ans au Roi & à la nation. (a) L'autre est l'article des bleds.

S'il est vrai, comme vous semblez le prouver, que l'état perde tous les ans neuf cents soixante & quatorze millions de livres par l'impôt seul du sel, du vin, du tabac, que devient cette somme immense?

Vous n'entendez pas, sans doute, neuf cents soixante & quatorze millions en argent comptant engloutis dans la mer, ou portés en Angleterre, ou anéantis? Vous entendez des productions, c'est-à-dire des biens réels, évalués à cette somme immense, lesquels biens nous ferions croître sur notre territoire, si ces trois

(a) Voyez le Tome IV. des Ephémérides de 1775.

impôts ne nuisaient pas à sa fécondité. Vous entendez sur-tout une grande partie de cette somme égarée dans les poches des fermiers de l'État, dans celle de leurs agents, & des commis de leurs agents, & des alguazils de leurs commis. Vous cherchez donc un moyen de faire tomber dans le trésor du Roi le produit des impôts nécessaires pour payer ses dettes, sans que ce produit passe par toutes les filières d'une armée de subalternes qui l'atténue à chaque passage, & qui n'en laissent parvenir au Roi que la partie la plus mince.

C'est-là, ce me semble, la pierre philosophale de la finance; à cela près que cette nouvelle pierre philosophale est aisée à trouver, & que celle des alchymistes est un rêve.

Il me paraît que votre secret est sur-tout de diminuer les impôts pour augmenter la recette. Vous confirmez cette vérité, qu'on pourrait prendre pour un paradoxe, en rapportant l'exemple de ce que vient de faire un homme plus instruit peut-être que *Sully*, & qui a d'aussi grandes vues que *Colbert*, avec plus de philosophie véritable dans l'esprit que l'un & l'autre. Pendant l'année 1774, il y avait un impôt considérable établi sur la marée fraîche; il n'en vint le carême que 153 chariots. Le Ministre dont je vous parle diminua l'impôt de moitié; & cette année 1775 il en est venu 596 chariots. Donc le Roi sur ce petit objet a gagné plus du double. Donc le vrai moyen d'enrichir le Roi & l'État est de diminuer tous les impôts sur la consommation, & le vrai moyen de tout perdre est de les augmenter.

J'admire avec vous celui qui a démontré par
les

les faits cette grande vérité. Reste à savoir comment on s'y prendra sur des objets plus vastes & plus compliqués. Les machines qui réussissent en petit n'ont pas toujours les mêmes succès en grand, les frottements s'y opposent. Et quels terribles frottements que l'intérêt, l'envie & la calomnie !

Je viens enfin à l'article des bleds. Je suis laboureur, & cet objet me regarde. J'ai environ quatre-vingts personnes à nourrir. Ma grange est à trois lieues de la ville la plus prochaine ; je suis obligé quelquefois d'acheter du froment, parce que mon terrain n'est pas si fertile que celui de l'Égypte & de la Sicile.

Un jour un greffier me dit : Allez-vous-en à trois lieues payer cherement au marché de mauvais bled ; prenez des commis un acquit à caution ; & si vous le perdez en chemin, le premier Sbirre qui vous rencontrera sera en droit de saisir votre nourriture, vos chevaux, votre personne, votre femme, vos enfants ; si vous faites quelque difficulté sur cette proposition, sachez qu'à vingt lieues il est un coupe-gorge qu'on appelle juridiction ; on vous y traînera, vous serez condamné à marcher à pied jusqu'à Toulon, où vous pourrez labourer à loisir la mer Méditerranée.

Je pris d'abord ce discours instructif pour une froide raillerie. C'était pourtant la vérité pure. Quoi ! dis-je, j'aurai rassemblé des colons pour cultiver avec moi la terre, & je ne pourrai acheter librement du bled pour les nourrir eux & ma famille ? & je ne pourrai en vendre à mon voisin quand j'en aurai de superflu ? — Non, il faut que vous & votre voisin creviez vos chevaux pour courir pendant

ix lieues. — Eh dites-moi, je vous prie, j'ai des pommes de terre & des châtaignes, avec lesquelles on fait du pain excellent pour ceux qui ont un bon estomac, ne puis-je pas en vendre à mon voisin sans que ce coupe-gorge dont vous m'avez parlé m'envoie aux galères? — Oui — Pourquoi, s'il vous plaît, cette énorme différence entre mes châtaignes & mon bled? — Je n'en fais rien: c'est peut-être parce que les charançons mangent le bled, & ne mangent point les châtaignes. — Voilà une très-mauvaise raison. — Eh bien, si vous en voulez une meilleure, c'est parce que le bled est d'une nécessité première, & que les châtaignes ne sont que d'une seconde nécessité. — Cette raison est encore plus mauvaise. Plus une denrée est nécessaire, plus le commerce en doit être facile. Si on vendait le feu & l'eau, il devrait être permis de les importer & de les exporter d'un bout de la France à l'autre. —

Je vous ai dit les choses comme elles sont, me dit enfin le greffier. Allez-vous-en plaindre au Contrôleur général; c'est un homme d'Eglise & un jurisconsulte; il connaît les loix divines & les loix humaines; vous aurez double satisfaction.

Je n'en eus point. Mais j'appris qu'un Ministre d'Etat, qui n'était ni Conseiller ni prêtre, venait de faire publier un édit par lequel, malgré les préjugés les plus sacrés, il était permis à tout Périgourdin de vendre & d'acheter du bled en Auvergne, & tout Champenois pouvait manger du pain fait avec du bled de Picardie.

Je vis dans mon canton une douzaine de

laboureurs, mes freres, qui lisaient cet édit sous un de ces tilleuls qu'on appelle chez nous un Rosny, parce que Rosny duc de Sully les avait plantés.

Comment donc ! disait un vieillard plein de sens, il y a soixante ans que je lis des édits ; il nous dépouillaient presque tous de la liberté naturelle en style inintelligible ; & en voici un qui nous rend notre liberté, & j'en entends tous les mots sans peine ! voilà la première fois chez nous qu'un Roi a raisonné avec son peuple ; l'humanité tenait la plume, & le Roi a signé. Cela donne envie de vivre ; je ne m'en souciais gueres auparavant. Mais, sur-tout, que ce Roi & son Ministre vivent.

Cette rencontre, ces discours, cette joie répandue dans mon voisinage, réveillèrent en moi un extrême desir de voir ce Roi & ce Ministre. Ma passion se communiqua au bon vieillard qui venait de lire l'édit du 13 Septembre sous le Rosny.

Nous allions parer, lorsqu'un Procureur-Fiscal d'une petite ville voisine nous arrêta tout court. Il se mit à prouver que rien n'est plus dangereux que la liberté de se nourrir comme on veut ; que la loi naturelle ordonne à tous les hommes d'aller acheter leur pain à vingt lieues ; & que si chaque famille avait le malheur de manger tranquillement son pain à l'ombre de son figuier, tout le monde deviendrait monopoleur. Les discours véhéments de cet homme d'Etat ébranlerent les organes intellectuels de mes camarades. Mais mon bon-homme, qui avait tant d'envie de

voir le Roi, resta ferme. Je crains les monopoleurs, dit-il, autant que les Procureurs; mais je crains encore plus la gêne horrible sous laquelle nous gémissions; & de deux maux il faut éviter le pire. Je ne suis jamais entré dans le conseil du Roi; mais je m'imagine que lorsqu'on pesait devant lui les avantages & les dangers d'acheter son pain à sa fantaisie, il se mit à sourire, & dit:

„ Le bon Dieu m'a fait Roi de France, &
 „ ne m'a pas fait grand-pâtetier; je veux être le
 „ protecteur de ma nation & non son opres-
 „ seur réglementaire. Je pense que quand les
 „ sept vaches maigres eurent dévoré les sept
 „ vaches grasses, & que l'Egypte éprouva la
 „ disette, si Pharaon, ou le pharaon, avait eu
 „ le sens commun, il aurait permis à son
 „ peuple d'aller acheter du bled à Babylone
 „ & à Damas; & s'il avait eu un cœur, il
 „ aurait ouvert ses greniers gratis, sauf à se
 „ faire rembourser au bout de sept ans que
 „ devait durer la famine. Mais forcer ses su-
 „ jets à lui vendre leurs terres, leurs be-
 „ stiaux, leurs marmites, leur liberté, leurs
 „ personnes, me paraît l'action la plus folle,
 „ la plus impraticable, la plus tyrannique.
 „ Si j'avais un contrôleur-général qui me
 „ proposât un tel marché, je crois, Dieu me
 „ pardonne, que je l'enverrais à sa maison
 „ de campagne avec ses vaches grasses. Je
 „ veux essayer de rendre mon peuple libre &
 „ heureux pour voir comment cela fera.”
 Cet apologue frappa toute la compagnie. Le
 Procureur-Fiscal alla procéder ailleurs; & nous

partimes le bon homme & moi dans ma charrette, qu'on appelait carosse, pour aller au plus vite voir le Roi.

Quand nous approchâmes de Pontoise, nous fûmes tout étonnés de voir environ dix à quinze mille payfans qui couraient comme des fous en hurlant, & qui criaient, *les bleds les marchés, les marchés les bleds*. Nous remarquâmes qu'ils s'arrêtaient à chaque moulin, qu'ils le démolissaient en un moment, & qu'ils jetaient bled, farine & son dans la rivière. J'entendis un petit prêtre qui avec une voix de Stentor leur disait : Saccageons tout, mes amis, Dieu le veut ; détruisons toutes les farines pour avoir de quoi manger.

Je m'approchai de cet homme ; je lui dis : Monsieur, vous me paraissez échauffé ; voudriez-vous me faire l'honneur de vous rafraîchir dans ma charrette ? j'ai de bon vin. Il ne se fit pas prier. Mes amis, dit-il, je suis habitué de paroisse ; quelques-uns de mes confrères & moi nous conduisons ce cher peuple ; nous avons reçu de l'argent pour cette bonne œuvre ; nous jetons tout le bled qui nous tombe sous la main, de peur de la disette ; nous allons égorger dans Paris tous les boulangers pour le maintien des loix fondamentales du royaume ; voulez-vous être de la partie ?

Nous le remerciames cordialement, & nous prîmes un autre chemin dans notre charrette pour aller voir le Roi.

En passant par Paris, nous fûmes témoins de toutes les horreurs que commit cette horde de vengeurs des loix fondamentales. Ils étaient tous ivres, & criaient d'ailleurs qu'ils

mouraient de faim. Nous vîmes à Versailles passer le Roi & la famille royale. C'est un grand plaisir. Mais nous ne pûmes avoir la consolation d'envisager l'auteur de notre cher édit du 13 Septembre. Le gardien de la porte m'empêcha d'entrer. Je crois que c'est un Suisse. Je me serais battu contre lui si je m'étais senti le plus fort. Un gros homme qui portait des papiers me dit : Allez, retournez chez vous avec confiance, votre homme ne peut vous voir; il a la goutte, il ne reçoit pas même son médecin, & il travaille pour vous.

Nous partîmes donc mon compagnon & moi, & nous revînmes cultiver nos champs; ce qui est, à notre avis, la seule manière de prévenir la famine.

Nous retrouvâmes sur notre route quelques-uns de ces automates grossiers à qui on avait persuadé de piller Pontoise, Chantilly, Corbeil, Versailles & même Paris. Je m'adressai à un homme de la troupe qui me paraissait repentant. Je lui demandai quel démon les avait conduits à cette horrible extravagance? Hélas, Monsieur, je ne puis répondre que de mon village. Le pain y manquait; les Capucins étaient venus nous demander la moitié de notre nourriture au nom de Dieu. Le lendemain les Récollets étaient venus prendre l'autre moitié. — Eh! mes amis, leur dis-je, engagez ces Messieurs à labourer la terre avec vous, & il n'y aura plus de disette en France.

T A B L E

Des Pièces contenues dans ce Volume.

LETTRE I. Sur le Poëme de l'Empereur Kien-long.	Page 1
LETTRE II. Réflexions de Don Ruinard sur la Vierge dont l'Empereur Kien-long descend.	6
LETTRE III. Adressée à M ^r Paw, sur l'Athéisme de la Chine.	15
LETTRE IV. Sur l'ancien Christianisme qui n'a pas manqué de fleurir à la Chine.	20
LETTRE V. Sur les loix & les mœurs de la Chine.	27
LETTRE VI. Sur les disputes des Révérends Pères Jésuites à la Chine.	31
LETTRE VII. Sur la fantaisie qu'ont eu quelques savants d'Europe de faire descendre les Chinois des Egyptiens.	36
LETTRE VIII. Sur les dix anciennes Tribus Juives qu'on dit être à la Chine.	40
LETTRE IX. Sur un Livre des Bracmanes, le plus ancien qui soit au monde.	44
LETTRE X. Sur le Paradis terrestre de l'Inde.	54
LETTRE XI. Sur le grand Lama, & la métempsycose.	59
LETTRE XII. Sur le Dante, & sur un pauvre homme nommé Martinelli.	69
DIALOGUE de Maxime de Madaure.	75

TABLE DES PIÉCES, &c.

LETTRES de Mr. le Chevalier de Boufflers, pendant son voyage en Suisse, à Madame sa mère, avec des notes.	91
LETTRE de Mr. de Voltaire à Mr. l'Abbé d'Olivet, sur la langue Française.	111
Fragment d'une autre Lettre de Mr. de Voltaire à Mr. d'Olivet.	124
Le mois d'Auguste, Epître à Mr. de Voltaire.	130
Sentiment d'un Académicien de Lyon, sur quelques endroits des Commentaires de Cornélie.	135
Fragment d'un Poème, par Mr. le Chevalier de Cubieres, &c.	145
Vers sur un Bref du Pape Clément XIV. contre la Castration, &c.	146
Les Finances.	148
Fragment d'une Lettre sur les Dictionnaires satyriques.	151
Réponse à cette Lettre par M. de Morza.	156
Le Dimanche, ou les Filles de Minée Poème	159
Diatribes à l'Auteur des Ephémérides &c.	166



